Dominant
025
V2
SMRS

# MELCHIOR

Imprimerie de E. Dépée, à Sceaux.

# MELCHIOR

PAR

Mme CAMILLE BODIN,

( JENNY BASTIDE ).

2

PARIS,

DUMONT, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1859.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/melchior02bast

# I

Après avoir établi Flavie dans le meilleur logement de son ancienne et obligeante hôtesse, M. Galeozzi dit à Raphael :

— Mon ami, c'est à vous d'achever la tâche aussi difficile que généreuse que vous avez commencée. Je ne puis, je ne veux vous y aider qu'en sacrifiant, s'il le faut, ma fortune, ou plutôt celle de Flavie car elle lui a

toujours été destinée. Aussitôt qu'elle m'eût quitté, je ne tardai pas à me repentir de ma sévérité, à en redouter les suites, et cependant j'étais loin de craindre qu'elles lui fussent si funestes. Vous devez pardonner à un homme de mon caractère qui fut si cruellement blessé de refuser de paraître dans une affaire où l'honneur est si gravement compromis. Je consens à faire tout sacrifice d'argent pour sauver ce malheureux; cependant, que jamais mon nom ne soit prononcé avec le sien. Allez, mon fils, Dieu vous inspirera dans cette entreprise; moi, je chercherai à relever le courage de la victime de Melchior, car, je ne le vois que trop, il a cruellement fait souffrir ma pauvre Flavie! et cependant elle l'a aimé... Est-il possible qu'une âme si innocente, si pure?... Mais! je l'espère, vous oublierez qu'elle a ressenti cet amour. Disposez de la somme que j'avais apportée pour doter Flavie, si elle ne suffit pas, j'ai du crédit ici.

— Je vous obéirai, répondit Raphael;

vous ne serez point nommé, personne ne le sera. Ici, tout se vend sous main et j'achèterai la liberté de Melchior avec un mystère que la rapacité m'aidera à épaissir.

Cependant le noble jeune homme ne réussit pas aussi facilement qu'il l'avait espéré. Pour arriver à la conclusion d'une négociation aussi délicate, il fallait passer par tant de mains, donner de l'or à tant de personnes, que les difficultés ou plutôt les exigences croîssaient chaque jour. Plus il montrait de désir d'obtenir la liberté du prisonnier, plus on lui demandait de sacrifices, et on le traîna ainsi jusqu'à la dernière nuit qui précédait le jugement.

Enfin cette dernière nuit on lui donna rendez-vous à l'île de Nisita. Il s'y rendit muni de la somme promise. Le ciel était chargé de nuages, et les bruyantes rafales du vent, mêlées aux vagues de la mer, la rendaient terrible.

Porteur d'une somme considérable, Raphael épuisé de fatigue s'assit au bord du rivage où

on devait lui amener le prisonnier. Dirigeant tour-à-tour ses regards des murailles blanches de la prison, placées comme un nid d'aigle sur la pointe du rocher, à la balancelle destinée à conduire Melchior à bord d'une frégate anglaise qui devait lever l'ancre au point du jour, Raphael frémissait autant de crainte que quelque obstacle ne survint à l'évasion de Melchior, que de la nécessité de le revoir. Quelque calme qu'il eût affecté en présence de M. Galeozzi, il était homme, il aimait passionnément; et Flavie n'avait-elle pas avoué qu'elle était indigne de lui? Tant que ce Melchior existera, se disait-il, tant qu'il existera, une barrière insurmontable s'élèvera entre le cœur qu'il a séduit et le mien. Déjà même, je le sens, je ne l'aime que malgré moi; elle n'est plus, à mes yeux, l'ange que j'avais rêvé. Il est donc vrai que la femme n'est qu'un être faible chez qui les passions mauvaises dominent tout, même la pureté de l'âme. Elle l'aimait quand elle accepta ma vie, peut-être

même s'était-elle déjà donnée à lui quand elle me laissait partir pour aller solliciter la permission de la rendre heureuse.

Et oubliant la dangereuse mission qui le retenait en face de la prison de Melchior, Raphael ne pensait qu'à Flavie, il se disait : mon plus grand ennemi ne m'eut pas fait plus de mal, elle a décoloré ma vie, elle lui a enlevé ses plus belles illusions ; un ennemi m'eut tué peut-être, elle a été plus cruelle, elle a tué ma foi à la vertu. A quoi pourrai-je croire maintenant, qui pourrai-je respecter quand elle m'a appris qu'elle pouvait faillir et tromper.

Raphael, absorbé par ces désespérans souvenirs, recevait la pluie qui tombait par torrens, ne pensant à celui qu'il attendait que pour le maudire, quand ses yeux, mouillés de larmes, s'arrêtèrent sur l'immensité des flots, sur l'immensité du ciel, et que la pensée de Dieu qui avait créé tant de choses admirables lui revint au cœur et le calma.

Cependant il tressaillit en entendant des pas qui s'approchaient.

— Raphael ! s'écria Melchior, est-ce donc à toi que je dois...

— Rien, interrompit Raphael d'une voix brève ; mais ne perdons pas de temps.

Et il fit signe à l'un des hommes qui accompagnaient le prisonnier de donner le signal au patron de la balancelle.

— Vous avez la somme promise, demanda cet homme avant.

— Je la porte sur moi, répondit Raphael, et vous êtes deux ; mais je ne dois vous la remettre que...

— Que quand votre ami aura monté sur la frégate où on l'attend, c'est juste. Tout est prévu.

— Cet homme n'est point mon ami, s'écria Raphael. Mais tenez-vous au bout de la barque, j'ai à lui parler.

— Pardieu ! je le crois bien que nous nous y tiendrons, nous ne serons pas trop de

trois pour la diriger, la mer est furieusement mauvaise et j'espère que vous reconnaîtrez particulièrement la peine que nous allons nous donner. Nous ne sommes pas les mieux payés dans cette affaire et les plus grands dangers sont pour nous. Mais avant de nous embarquer, il faut que le prisonnier laisse sur le rivage son habit et son chapeau; il faut aussi qu'il écrive quelques lignes par lesquelles il déclare qu'il est parvenu à s'échapper sans l'aide de personne et qu'il va se jeter à la mer pour tâcher de rejoindre quelque bâtiment; on croira facilement qu'il s'est noyé, et comme, après tout, sa mort ou sa vie n'intéresse guère le gouvernement, ceux même qui ne sont pas dans le secret, ne feront point de recherches. Je vais vous apporter la lanterne qui est cachée dans la balancelle, vous avez bien un crayon, et un chiffon de papier.

— Que signifie ?... s'écria Melchior en refu-

sant de prendre le papier que lui présentait le batelier.

— Que pour votre propre sûreté vous devez renoncer à votre nom, à votre patrie.

— Je n'y puis consentir ; renoncer à mon nom...

— Ne l'avez-vous pas souillé par plus d'une action infâme, dit Raphael sévèrement, préférez-vous l'horrible sort qui vous attend ? songez que les instans sont précieux.

Melchior écrivit la déclaration qu'un des gardiens lui dicta, et Raphael se dépouillant de son manteau, le jeta sur les épaules de son ancien ami. Ils entrèrent alors dans la balancelle et s'assirent à côté l'un de l'autre.

— Raphael! dit Melchior, tu me vends bien cher la vie.

— S'il ne se fut agi que de votre vie, répondit Raphael, ou que vous eussiez dû la perdre d'une manière honorable, je n'eusse point aidé à la sauver, tant je vous méprise.

— Tu me méprises ! s'écria Melchior avec

violence, sens-tu toute la portée d'une insulte à laquelle je ne puis répondre.

— Vous avez perdu tout droit de vous en offenser, pourtant finissons, je ne suis ici que pour assurer votre sûreté et, pour la dernière fois, vous parler de votre avenir. Écoutez-moi.

— Écoute-moi d'abord toi-même Raphael ; ta probité te fait regarder comme un crime une imprudence à laquelle un misérable m'a entraîné...

— Vous ne me persuaderiez jamais qu'un honnête homme se laisse entraîner à une action déshonorante. Cependant quelles que soient les mauvaises excuses que vous pourriez trouver à votre faute, peut-être m'auriez-vous inspiré de la pitié si vous n'en aviez pas commis une plus indigne encore. En devenant faussaire vous ne déshonoriez que vous-même ; vous vous êtes montré aussi cruel que méprisable, en perdant une femme qui s'était dévouée à vous.

— Tu ignores la puissance des passions !

— Ah ! s'écria Raphael en pressant violemment la main de Melchior, tu en as éveillé une dans mon âme que je ne croyais jamais connaître ; et si je l'écoutais, cette mer qui nous porte serait ton tombeau ou le mien. N'en appelle point, pour te justifier, à un amour que tu n'as jamais connu, que tu ne connaîtras jamais ! Mais cessons. Je ne veux point vous laisser croire, reprit-il avec plus de calme, que ce soit à moi seul que vous deviez votre liberté. Le souvenir de votre noble père qui fut son bienfaiteur, celui de votre mère qu'il a tant aimée, a décidé M. Galeozzi à un immense sacrifice d'argent ; il ne vous abandonne même pas après vous avoir sauvé. Vous trouverez dans ce portefeuille un passeport en règle, et des traites payables en Angleterre. La somme qu'elles forment est assez considérable pour vous donner les moyens d'entreprendre quelque chose qui vous assure une existence honorable. Votre sort est encore entre vos mains, oubliez qui

vous fûtes, tâchez de reconquérir l'estime sous le nom que vous ne devez plus quitter; que jamais celui qui vous a appartenu ne sorte de vos lèvres, pas plus que le nom de ceux qui vous ont aimé.

— Raphael! Raphael! s'écria Melchior en versant quelques larmes, n'adouciras-tu pas, par des paroles moins dures, un exil qui ressemble à la mort? Tu fus mon ami...

— N'invoquez jamais ce titre, votre âme s'est dégradée, je n'espère plus rien d'elle. Je m'attends même à ce que vous ne vous arrêterez pas dans la funeste route que vous avez choisie. Mais à quelques fautes que vous vous laissiez entraîner encore, souvenez-vous qu'avec la volonté, il manquerait la possibilité de vous sauver une seconde fois.

— Ainsi je suis à jamais rejeté; vous me repoussez tous.

— Je ne puis répondre du cœur que vous avez peut-être corrompu, répondit Raphael avec amertume; mais quant à celui de M. Ga-

leozzi et au mien, ils vous sont pour toujours fermés.

— Raphael, je ne t'aurais jamais cru capable de me traiter avec tant de cruauté.

— Vous vous êtes trompé sur mon caractère, Melchior ; vous avez confondu la douceur avec la faiblesse. Comme beaucoup d'autres, vous ne supposez de la fermeté qu'à qui montre de la violence ; mais ma conscience me dit à moi, que celui qui conserve de l'indulgence pour le vice, est à demi-vicieux lui-même.

— Dis, s'écria Melchior, que ton amour pour Flavie exalte ton indignation.

Raphael sentit que cette observation était juste, et il reprit avec plus de calme :

— Peut-être vous avez raison ; mais les hommes naissent avec des imperfections ; Dieu leur pardonne quand elles n'influent pas sur leurs actions.

Voici la frégate, l'instant de votre liberté est arrivé.

Pendant qu'un des hommes de la balancelle montait et faisait transporter les effets de *Georges Sicard*, Melchior tendit la main à Raphael qui resta immobile.

— Quoi ! nous ne nous reverrons jamais, et tu ne peux pardonner, s'écria Melchior.

— Je ne le puis.

Cependant Melchior ayant failli glisser en quittant la barque, Raphael tendit le bras vers celui qu'il avait appelé son ami ; mais il le retira en entendant ces paroles :

— Dis à Flavie qu'elle ne m'oublie pas, qu'un jour je reviendrai, et que les liens qui nous unissent sont...

— Georges Sicard, interrompit Raphael, tu as détruit le plus beau rêve de ma vie ; tout ce que je puis faire pour toi, c'est de ne pas demander à Dieu de t'en punir éternellement.

## II

Une tempête assez violente ébranla, le reste de la nuit, la frégate sur laquelle celui que nous nommerons désormais Georges Sicard était embarqué. L'instant d'attendrissement que lui avait causé son entrevue avec Raphael fut promptement dissipé ; il ne sentait plus que de l'irritation contre lui ; il fut même

assez perverti, pour penser qu'il devait sa liberté plus au désir que Raphael avait de l'éloigner, qu'à sa générosité. Quant à M. Galeozzi, il ne s'en occupa que pour le maudire; et son irritabilité s'augmenta de ce que Flavie ne lui avait donné aucune preuve de regret et d'attachement.

Quelque joie qu'il pût ressentir de n'être plus enfermé dans les murailles d'une prison et d'avoir échappé à une punition infamante, il ne fit aucun retour sur lui-même, il ne se rappela que les paroles sévères que lui avait fait entendre Raphael. Au lieu d'employer en réflexions salutaires les deux mois qu'il avait passé en prison, il s'était d'abord livré au découragement, à l'ennui, et bientôt à la société dangereuse de coupables enracinés dans le vice. D'abord ces vices lui firent horreur; puis, peu à peu, il s'accoutuma à les considérer comme des conséquences de l'injustice et des préjugés des hommes; et renaissant facilement aux aberrations de sa première

jeunesse, il cessa bientôt de regarder sa propre conduite comme une bassesse.

La fausseté de son esprit lui fit admettre des excuses à tous les déréglemens, et il ne tarda point à ne s'accuser seulement que d'imprudence, pour n'avoir pas su mener à bien une entreprise qui lui assurait la richesse.

Ainsi ces deux mois passés en prison avaient achevé de le corrompre ; et la liberté qu'il recouvrait, loin de le calmer, augmentait son irritation ; elle s'accrut encore quand il entendit frapper à la porte de sa cabine et nommer Georges Sicard.

On venait lui demander son passeport. Après s'être soumis à cette formalité, il examina ce que contenait le portefeuille que lui avait remis Raphael. Il y trouva une somme assez forte, payable à Londres ; mais aucun mot d'amitié ni d'encouragement n'accompagnait ce bienfait. Une malle à son adresse renfermait une bourse pleine d'or et

des vêtemens qui lui prouvèrent qu'on avait cependant pensé à le prémunir contre tous les soupçons qu'aurait pu faire naître son dénuement.

Un instant il fut attendri; mais son orgueil reprenant le dessus, il ne lui resta dans l'âme que du ressentiment. Il se dit enfin que si cet exil était indispensable, Flavie, qui l'avait suivi quand aucun lien que celui de l'amitié ne les unissait, aurait dû ne pas l'abandonner quand il avait acquis tant de droits sur elle. Impérieux et égoïste comme de coutume, il n'éprouva pas un instant de remords de lui avoir fait commettre une faute dont elle devait porter toute sa vie la peine.

Dans cette disposition violente, Georges Sicard prit d'abord la résolution de rester renfermé dans sa cabine; mais cette résolution ne tint pas long-temps contre son besoin de distraction, et il se réunit aux autres passagers, non sans avoir acquis la conviction qu'il ne serait exposé à aucune rencontre fâ-

cheuse. En se trouvant de nouveau en contact avec la société, Melchior se sentit électrisé, par le désir d'y plaire et d'y jouer un rôle; ses manières étaient trop distinguées, sa figure trop remarquable, pour qu'il ne fût pas accueilli.

Au nombre de ceux qui lui montrèrent plus de bienveillance, au bout de quelques jours, fut un Anglais, accompagné de sa femme et de deux fils, l'aîné avait douze ans, l'autre dix.

Sir Austin, était un de ces hommes dont le type est commun dans son pays; froid et réservé au commencement d'une relation, mais serviable et bon, quand il croyait avoir bien placé sa confiance. Beaucoup plus âgé que sa femme, ses manières avec elle étaient continuellement graves et sérieuses; cette gravité donne aux ménages anglais une apparence de froideur qui cache souvent un attachement plus violent qu'il n'en existe chez les personnes plus expansives; jamais les yeux

bleus et limpides de sir Austin, ne se tournaient avec animation sur sa jeune compagne, jamais il ne paraissait s'inquiéter des ennuis ou des craintes que devait lui faire éprouver un voyage fatigant, jamais non plus il ne se servait de ces expressions caressantes et flatteuses, dont les femmes sont reconnaissantes et fières; pourtant, cet homme si froid en apparence avait surmonté bien des obstacles, pour épouser miss Nancy Comble, fille d'un obscur ministre.

Avait-elle répondu par une affection aussi forte, à des preuves si réelles d'attachement; c'est ce dont sir Austin, n'avait pu douter jusqu'à ce moment, car mistriss Austin, n'avait point voulu le quitter durant un voyage qu'il avait été obligé de faire en Sicile, et trop tendre mère pour se décider à se séparer de ses enfans, elle les avait emmenés avec elle.

Il est vrai que sir Austin, pour jeter quelqu'agrément sur ce voyage, avait fait traverser la France à sa femme, et s'était arrêté dans les

plus grandes villes d'Italie. Ils revenaient dans leur patrie, et peut-être la distraction dans laquelle elle venait de passer plusieurs mois faisait-elle redouter à Nancy le moment où elle se retrouverait dans une terre située à cent milles de Londres, où elle passait sa vie seule avec son mari et ses enfans. Arrivée à l'âge où une femme ne possède plus l'insouciante gaîté de la jeunesse, mistriss Austin paraissait accepter son existence avec cette abnégation vertueuse qui en assure la tranquillité, mais ne donne à la vie aucun de ces mouvemens instantanés de plaisir, dont les femmes se font malheureusement un bonheur. A la douceur tranquille de son sourire, on eut pu la supposer exempte de ce besoin d'émotions vives. Mais à ses formes, un peu fortement accusées, au sang vif et généreux qui colorait son teint blanc et uni, on reconnaissait une de ces natures vigoureuses chez qui les passions doivent exercer un grand empire. Heureuse jusque-là, comme on l'est dans l'absence

de ce qu'on ne connaît pas, si quelque désir vague avait tourmenté son imagination de femme, toujours plus hative que le cœur, sa vie arrêtée l'avait empêchée de se laisser dominer par cette impérieuse magicienne, qui, après avoir gâté la vie, la décolore quand elle ne la soutient plus. L'âge le plus dangereux pour les femmes, est celui qui est encore la jeunesse et touche cependant à la maturité. C'est alors que chez ces êtres faibles, il se fait comme une sorte de révolte contre leur destinée, qu'elles s'inquiètent si elle a été ce qu'elle devait être; ou, sentant enfin s'envoler leur première jeunesse, elles se repentent de ne pas en avoir joui. C'est aussi à cette époque que la route du devoir qu'elles ont suivie jusque-là leur cause comme une sorte d'ennui, où l'âme la plus pure se demande si elle n'a rien de mieux à attendre que ce qu'elle a déjà connu; c'est comme le regret d'un temps perdu et qui ne peut plus revenir. C'est aussi comme un re-

proche à la destinée qui vous a refusé tout ce que l'imagination commence à comprendre.

Telle était la disposition d'esprit de miss Austin; ses fils étaient arrivés à l'âge où ses soins de mère leur deviendraient inutiles, et elle s'interrogeait avec une sorte d'anxiété pour imaginer par quelle occupation elle remplacerait celle si douce qui allait lui être enlevée. Alors commencèrent, pour mistriss Austin, ces vagues rêveries dans lesquelles on se plaît, tant que la raison devient impuissante pour les combattre, et qu'on les croit d'ailleurs peu dangereuses, parce qu'elles ne sont mêlées à aucun souvenir coupable.

Nancy passait de longues heures à regarder les flots; tantôt elle se persuadait que ces vagues la portaient dans quelque séjour inconnu, où lui serait révélé une existence toute différente de celle qu'elle avait mené jusque là. Si le ciel s'obscurcissait, elle desirait presque les dangers d'un naufrage, elle appelait enfin quelqu'émotion, fut-elle pénible.

Elle avait vu l'Italie avec son mari, qui n'avait perdu ni son calme habituel, ni son admiration exclusive pour son pays; homme raisonnable et heureux de son sort, il n'était point venu demander à cette terre chargée de souvenirs et de poésie, des émotions dont il ne sentait pas le besoin. Sa compagne avait au contraire soupiré plus d'une fois sous ce ciel brûlant qui énerve; elle avait senti des larmes rouler dans ses yeux, en respirant l'air tiède et embaumé de cette contrée où rien de rigide et d'arrêté, comme en Angleterre, n'ordonne à l'imagination de se taire. Ce voyage l'avait tout-à-coup rendue mécontente de sa position. La vie intérieure et monotone fait taire les passions, on pense moins à se plaindre d'un fardeau, quand on est accoutumé à son poids; mais qu'on s'en trouve débarrassé un instant, il semble cent fois plus pénible à reprendre. La monotonie, si voisine de l'ennui, n'est supportable que pour celui qui n'essaye point d'en sortir, et

c'est un tort de penser qu'on puise dans la distraction la force de s'y soumettre. Quelle force reste-t-il pour lutter, quand elle est tout entière employée à ne pas comparer.

C'était donc avec une sorte d'effroi, et dans une situation d'esprit presque maladive, que mistriss Austin envisageait le tête-à-tête dans lequel elle allait se retrouver au fond de son vieux château du Cumberland. Elle avait beaucoup vu le monde à Paris, à Milan, à Naples; elle y avait été admirée; et quoique sa modestie égalât sa simplicité, en s'apercevant qu'on la trouvait si belle, elle se demandait si elle ne devait jamais l'être que pour celui qui ne le lui disait pas; elle se demandait si rien ne changerait dans sa vie, et elle commença à la trouver malheureuse, du moment qu'elle se dit qu'elle était immuable.

Telle était la disposition d'esprit de la faible Nancy, quand le hasard vint jeter sous ses pas un homme jeune et beau, d'un

caractère assez léger pour se montrer aimable aussitôt qu'il n'était plus courbé sous l'humiliation. Ce fut d'abord un grand événement dans l'existence d'une femme jusque-là renfermée dans ses devoirs de famille, que d'y voir introduire un tiers qui interrompait les longs silences de son mari, et lui révélait par des attentions remplies de grâce que l'on peut trouver, dans la société d'un autre que celui à qui on est liée pour toujours, cette sorte d'animation dont est trop souvent dépouillée l'intimité du mariage.

Embarrassée dans les premiers momens, peu de jours ne s'écoulèrent pas sans que mistriss Austin ne ressentît le bien-être que ce nouveau charme répandait autour d'elle. Les heures qui lui avaient paru jusque-là si longues, glissaient maintenant rapidement; avant elle désirait dormir pour les raccourcir, maintenant elle se hâte de les commencer et devient plus belle en se sentant le desir de le paraître. Non qu'un sentiment coupable ou que

la coquetterie fût entrée dans le cœur de Nancy, mais elle subissait cette influence funeste, qu'un sexe exerce sur l'autre, et dont elle était loin de se douter ; car elle regrettait au contraire que Georges Sicard ne fût point une femme, pour essayer de le fixer près d'elle.

Georges n'avait point un cœur fait pour ressentir l'amour; mais il possédait une de ces têtes facilement montées qui en rêvent le plaisir quand il est à côté d'un obstacle. Non que dans le premier instant il forma le projet de séduire mistriss Austin, mais toujours l'homme du moment, il profitait de l'occasion de se distraire, d'oublier le passé, et son orgueil flétri par l'humiliation, se ranima en remarquant l'impression favorable qu'il produisait.

Quand on sort d'une position qui nous a blessé, c'est avec une étonnante avidité que l'on recherche ceux qui ignorent ce passé, et surtout avec quelle facilité on l'oublie soi-même!

La moitié du temps qu'il fallait pour arriver en Angleterre n'était pas écoulée, que ce nom de Georges Sicard, qui avait tant blessé les oreilles de Melchior, lui était devenu aussi familier que la nouvelle existence dans laquelle il était entré. Parfois cependant une inquiétude passagère se répandait sur son front, et ne le rendait que plus intéressant aux yeux prévenus de Nancy. Sir Austin lui-même, la supposant causée par quelque chagrin, se sentait encore plus attiré vers Georges quand il était rêveur. Ainsi ce charme aimable dont la nature l'avait doué existait encore, et comme jadis il devait en abuser ! Pourquoi celui qui nous jette ici-bas n'a-t-il pas, dans son inépuisable justice, refusé le don de séduire les cœurs à qui ne s'en sert que pour les déchirer.

L'intimité qui s'établit de plus en plus entre la famille anglaise et Georges Sicard, amena naturellement sir Austin à parler du projet qu'il avait de se séparer de ses enfans

par la nécessité de leur donner une éducation plus virile; et cet homme, si froid en apparence, laissa cependant voir le chagrin qu'il éprouvait d'être forcé à une mesure qui éloignait de leur mère et de lui des objets si chers.

De son côté, Georges avoua qu'il désirait trouver une occupation qui ajoutât à ses revenus; mais, orgueilleux comme de coutume, il n'avoua point que sa fortune consistait en une somme seulement suffisante pour se faire un avenir à l'aide d'un travail utile. Son âme, de plus en plus dégénérée, s'écartait chaque jour davantage d'une noble franchise, cachet d'un caractère élevé.

Il se peignit à sir Austin, comme la victime d'une spéculation imprudente qui avait réduit sa fortune, et il se rendit encore plus intéressant à l'homme probe qui, incapable d'abuser de la vérité, prêtait plus qu'un autre le flanc à toute espèce de ruse. De cet intérêt qu'il crut devoir accorder à un jeune

homme, qui le séduisait d'autant plus, qu'il le croyait maltraité de la fortune, naquit bientôt, chez sir Austin, une estime et une amitié assez dévouée, pour lui inspirer le projet de devenir l'appui de celui qu'il croyait sans expérience en affaires.

Il lui proposa de placer ses fonds dans une entreprise sûre et profitable, et chaque jour plus entraîné et plus séduit, il finit par offrir à Georges de se charger de l'éducation de ses fils. Il destinait l'un d'eux à la magistrature; en racontant l'histoire tronquée de sa jeunesse, Georges Sicard avait parlé des études de droit qu'il avait suivies; sir Austin se croyait donc certain que son nouvel ami possédait les connaissances nécessaires à ses projets sur un de ses enfans, et avec une délicatesse que la bonté inspire, il fit franchement à Georges les propositions à la fois les plus fructueuses et les plus amicales.

Cependant, le front de Georges se couvrit de rougeur, il se souvint de ce qu'il avait tant

répété à Raphael sur l'état de précepteur, et quoique sir Austin n'eut parlé de l'attacher à sa famille qu'à titre d'ami, peut-être allait-il refuser, s'il n'eut jeté un regard sur mistriss Austin, et si une mauvaise pensée qui dormait encore au fond de son âme, ne se fut présentée à lui. Il eut rougi de gagner sa vie d'une manière honorable, mais il ne rougit pas d'essayer de devenir le séducteur d'une femme estimable, et son orgueil trouva une compensation dans la certitude de justifier sa prétendue humiliation en y donnant pour motif l'amour, ou plutôt l'intrigue.

Nancy était trop naïve encore, son cœur trop innocent pour avoir bien su dissimuler son trouble et son anxiété; en entendant la réponse de Georges, sa joie, son sourire involontaire se décelèrent assez pour qu'elles consolassent la vanité de Georges du sacrifice qu'il lui fesait et dont il prétendait bien recevoir la récompense.

Peut-être se mêla-t-il aussi dans ce senti-

ment comme une sorte de tranquillité paresseuse de n'avoir plus à s'occuper de son sort. Il accepta donc avec un empressement qui fut payé par un cordial serrement de main de sir Austin.

Alors commença pour Georges, et pour toute la famille dont il fesait maintenant partie, une vie de bien-être et d'intimité à laquelle il trouva chaque jour plus de douceur. Oublieux du passé, il lui arriva ce qui arrive toujours aux êtres faibles, les leçons de l'expérience ne lui furent d'aucun secours et, heureux de son existence présente comme il l'était de toutes les nouveautés, il se livra à ses projets avec cette folle imprévoyance qui lui était naturelle sans songer au malheur qu'il pouvait attirer sur les autres.

Sir Austin qui n'avait point de maison à Londres n'y séjourna que le temps nécessaire pour laisser prendre quelque repos à sa femme et à ses enfans, et au bout de peu de jours de route, la famille arriva dans un antique

château situé au fond du Cumberland.

L'habitation de sir Austin présentait le confortable complet qui annonce un séjour arrangé pour la vie. Quoiqu'on eut beaucoup accordé à l'agrément, on n'avait point négligé l'utile, et tout chez sir Austin était d'une stricte régularité.

Empressé de voir commencer l'éducation de ses fils, il remit à Georges les droits les plus étendus sur eux, l'établit dans une aile du château avec ses élèves et reprit avec empressement ses travaux agricoles, qui demandaient d'autant plus de soins, que son voyage l'avait forcé de les négliger.

La famille ne se réunissait qu'à l'heure des repas et le soir; alors, tandis que les enfans continuaient leurs études ou se livraient à des jeux tranquilles, un silence presque continuel régnait dans le grand salon du château. Occupée à quelques ouvrages de son sexe, mistriss Austin, d'un caractère égal, mais peu gai, ne donnait pas beaucoup d'anima-

tion à son intérieur. Cependant, malgré le calme et la timidité de son maintien, jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse ; elle ne craignait plus d'être séparée de ses fils, et c'était à celui qu'elle trouvait l'homme le plus aimable qu'elle eût connu, qu'elle devrait ce bonheur. Quand l'heure de la réunion était arrivée, c'était assez pour elle de regarder ses enfans et d'entendre parler Georges, même sans oser se mêler de la conversation.

Mais ce bonheur encore si pur, qui suffisait à l'âme candide de Nancy, ne pouvait satisfaire long-temps Georges Sicard, et il regrettait presque d'avoir accepté une position qui, en l'assujétissant à un travail ennuyeux et aride, n'offrait aucune compensation à son orgueil. Déjà aussi le repos, qui d'abord lui avait semblé doux, pesait à ses goûts déréglés ; et s'il n'en était point encore arrivé à maudire son sort, du moins s'avouait-il qu'il ne s'y soumettrait pas long-temps. Cependant ses projets de séduction le soute-

naient quand mistriss Austin était présente ; mais il ne se trouvait jamais seul avec elle.

L'hiver, si triste en Angleterre, l'était encore plus au fond d'une province exposée aux bourrasques de la mer.

Les soirées finissaient de bonne heure au château de sir Austin, et seul alors, près d'un feu de charbon que le vent du nord éteignait et ranimait tour-à-tour, Georges, qui avait un instant oublié le passé, se le rappelait, non pour s'en repentir, mais pour y trouver des regrets. Ainsi que toutes les âmes faibles, il se laissait dominer par les objets extérieurs et par la solitude, et il n'était pas loin de regretter sa prison de Nisita, où de joyeux compagnons l'écoutaient comme un oracle. L'ennui, la pire des maladies, l'ennui qu'un esprit ferme et éclairé ne laisse jamais approcher sans le combattre, l'étreignait de son manteau de plomb, et commençait même à lui ôter le courage de remplir la tâche qu'il avait accep-

tée, quand un événement inattendu vint changer la face des choses.

Une nuit que Georges ne pouvait dormir, et qu'il se rappelait les plaisirs dont il avait joui autrefois, la cloche de la porte d'entrée s'ébranla, le pavé de la cour résonna sous le galop d'un cheval, et un instant après la voix de sir Austin se fit entendre.

Quoique sir Austin essayât de se contraindre, sa parole était visiblement altérée quand il dit à Georges :

— Mon père se meurt, je pars à l'instant; il m'est impossible d'emmener ma femme et mes enfans, je vous les recommande. Si mon père succombe, j'aurai besoin de la présence de ceux qui me sont si chers pour me faire supporter ce malheur; je reviendrai promptement, ou je ferai venir mistriss Austin. Mais si j'étais assez heureux pour conserver mon père, et que je ne puisse le quitter de quelque temps, elle restera ici avec ses enfans; et comme il ne serait pas convenable

qu'elle y fût seule avec vous, je prierai ma vieille tante d'y venir.

Je vous confie ma famille, mon cher Georges, vous savez combien je vous estime.

Et l'honnête homme pressa affectueusement la main de celui qu'il considérait comme un ami.

—Ma foi! il était temps, dit Georges Sicard, en entendant la voiture du maître de la maison qui s'éloignait, je n'y tenais plus, lui ou moi devions rester seuls ici.

## III

Sir Austin était parti depuis huit jours et sa vieille tante était arrivée; elle avait apporté la nouvelle que le beau père de Nancy était hors de danger et que son fils espérait le conserver encore quelques années. Sir Austin annonçait la résolution de rester près de son père, tant qu'il croirait ses soins nécessaires.

Mistriss Austin, triste de ce départ, et du motif qui l'avait causé, ne songea point d'abord avec plaisir à la liberté qu'il lui laissait. Peut-être dans le premier moment n'y trouva-t-elle aucun charme, mais peu à peu elle s'accoutuma à l'espèce d'animation que la présence de sir Austin réprimait ; son âme neuve à toutes les impressions, s'étonna de ce nouveau genre de jouissance. Dominée depuis quinze ans par la présence d'un homme à qui elle était chère, mais d'un caractère contenu, elle se laissa aller facilement au charme de se sentir maîtresse de parler, sans que son froid regard l'arrêtât. Naturellement timide, peut-être ignorait-elle qu'elle put éprouver des impressions aussi vives, mais du moment qu'elle eut la liberté de leur donner l'essor, elles prirent de la force comme tout ce qui a été long-temps concentré.

Habituellement silencieuse, Nancy s'étonna d'éprouver tant de plaisir à parler de mille choses qu'elle gardait ordinairement dans le

fond de sa pensée. Georges était réellement aimable: il l'était encore davantage, quand quelque motif l'animait ; sa flatterie était douce, caressante, il apprit à Nancy combien elle avait de charmes, il l'anima enfin, et peu à peu, elle se prit à redouter de retomber dans l'apathie dont il la faisait sortir.

Avec lui elle parlait de cette belle Italie, dont le séjour avait développé chez elle cette poésie du cœur, endormie si long-temps, ou bien de Paris, ce paradis des femmes, où elles se lèvent pour songer aux plaisirs, et ne s'endorment que pour y rêver. Elle en vint à y comparer sa vie toute anglaise et à convenir avec lui que cette vie était monotone.

C'était déjà un grand pas de fait que de s'en plaindre, et ce premier pas franchi, Nancy ne s'arrêta plus. Georges l'amena, peu à peu, à avouer que sir Austin, le meilleur et le plus honnête des hommes, ne possédait point tout ce qu'il faut pour suffire au bonheur d'un cœur jeune et aimant. De con-

fidences en consolations, de consolations en confidences, ils arrivèrent à une confiance dangereuse et perfide.

La vieille tante n'était point un surveillant incommode, elle n'entendait point ou entendait mal : les enfans, quoiqu'aimant beaucoup leur père, ne redoutant plus sa sévérité, pensaient plus à jouer qu'à travailler, chacun se laissait aller à son propre penchant, et oubliait qu'il lui serait plus difficile de reprendre des habitudes négligées.

L'hiver était rigoureux, mais les gelées permettaient de fréquentes promenades, où les enfans n'eurent pas de peine à persuader à leur mère de les accompagner. La tante ne pouvait s'exposer au froid, et Nancy, appuyée sur le bras de Georges, ses fils courant devant elle, s'étonnait à chaque pas des beautés qu'elle découvrait dans des lieux qu'elle avait parcouru tant de fois avec indolence. L'azur du ciel, quoique souvent troublé par des nuages, lui paraissait plus pur que dans

la plus brillante saison, l'air plus léger, la nature plus riante, malgré sa rudesse et sa nudité, que quand elle était parée de feuilles et de fleurs ; son sang circulait rapidement, et sa poitrine aspirait l'air avec une ivresse qu'elle n'avait jamais ressentie. Georges, lui-même, soumis à une douce influence, quelque passagère qu'elle dut être, devint cent fois plus séduisant.

Jusque-là, il n'avait cherché à émouvoir Nancy que par des généralités; bientôt il ne parla plus que de ses propres sentimens, il dit qu'il était malheureux, parce qu'il ne possédait point un cœur à lui tout entier, il répéta ces phrases rebattues, qui n'ont qu'un même but; mais qu'il lui fut facile de paraître vrai! car ce ne sont point les hommes qui trompent, mais bien les cœurs qui écoutent.

Celui de Nancy était confiant, l'ennui et le découragement de sa vie l'avaient amolli, et si Georges eut pu rougir, s'il ne se fut pas cru un instant sous l'influence d'un sentiment

sincère, il eut rougi de trouver une dupe si facile.

Alors s'établit entre lui et l'imprudente Nancy, une intimité dangereuse et presque toujours fatale. On se jura un sentiment qui ne devait jamais perdre de son innocence ; et une fois entrée dans cette route battue, mais neuve pour une femme sans expérience, si la vertu de Nancy demeura intacte, son cœur y perdit du moins de sa pureté. Là, comme toujours, le seul sincère fut le plus heureux L'imprudente femme ne connut ni défiance, ni remords, elle se crut aimée comme elle avait toujours desiré l'être et s'appuyant avec orgueil sur ce cœur en qui elle plaçait sa fragile espérance, elle crut qu'elle avait enfin trouvé le trésor qui manquait à sa vie. Il ne lui vint même pas une fois à la pensée, que cet attachement qu'elle ressentait, était un vol fait à son mari et à ses enfans.

Cependant, à toute heure elle sentait la crainte de voir troubler ce bonheur par le re-

tour de sir Austin; non qu'elle crut l'offenser, mais elle le connaissait assez pour être certaine qu'en sa présence elle ne pourrait continuer ces conversations tendres et intimes qui la rendaient si heureuse.

Sans doute, elle lui dirait qu'elle avait reconnu combien Georges était digne de confiance et d'amitié. Mais, comprendrait-il comme elle le besoin de ces entretiens qui ne se composent ni de faits, ni d'événemens; dont on ne peut citer le motif et dont on retient pourtant chaque parole, où chaque expression prend son charme dans un regard, sa conviction dans un sourire, de ces entretiens où pas un mot que la vertu puisse réprouver n'est prononcé, mais où l'on craint pourtant d'admettre un tiers.

Si toutes ces impressions étaient vagues encore chez mistriss Austin, elles ne l'étaient plus pour Georges; il n'avait reçu aucun aveu et il savait pourtant qu'il était aimé. Cette certitude ne lui causait pas cette joie pas-

sionnée qui énivre le cœur de l'homme vrai et sensible, elle ne répandait pas sur sa vie ce bonheur complet, qui un instant fait tout oublier, mais elle flatta sa vanité et vint réveiller une existence monotone qui l'avait bien vîte lassé. Être aimé n'était jamais pour Georges qu'un triomphe d'orgueil et un but de plaisir : au lieu d'épurer, d'agrandir son caractère, il n'en devenait que plus égoïste en lui donnant la certitude des sacrifices qu'il devait attendre et qu'il était toujours prêt à exiger.

Cependant il y avait une innocence si naturelle, une pudeur si véritable chez mistriss Austin, qu'il se sentait comme une sorte de crainte de troubler l'espèce de bonheur platonique auquel il devait sa confiance. Excepté avec Flavie qui s'était perdue, parce qu'elle ignorait l'art de se défendre, Georges n'avait jamais formé aucune liaison qui lui révélât que la vertu pouvait s'unir à la faiblesse. Il aimait les femmes comme les aiment la plupart des

hommes; il les regardait comme des instrumens de plaisir qu'il faut abandonner quand elles n'en donnent plus; et les confondant toutes, il était persuadé que l'éducation et leur position sociale apportaient seules quelque différence dans leur manière de sentir et d'agir. Il ne doutait point que mistriss Austin ne connut dans le fond la valeur de ces phrases sentimentales et tourmentées que les hommes emploient pour arriver au même but. Cependant son titre d'épouse, qu'elle avait jusqu'à ce moment porté avec tant de pureté, sa dignité de mère de famille, la confiance qu'elle montrait dans l'honneur de celui qu'elle nommait son ami, imposaient assez à Georges Sicard pour qu'il n'osât risquer une attaque qui pouvait faire cesser des relations si douces. Cette contrainte, adoucie par tout ce que le cœur d'une femme peut accorder sans crime, exaltait assez les desirs d'un homme emporté et toujours dominé par le moment présent, pour qu'il se crut sérieusement atteint de la

première passion qu'il eut ressentie, et il redoutait autant que Nancy le retour de sir Austin.

Il eut lieu. Alors forcée de renoncer à l'entière liberté à laquelle elle s'était imprudemment accoutumée, mistriss Austin montra plus d'amour et de faiblesse dans les courts momens qu'elle pouvait arracher à la contrainte, qu'elle n'en avait accordé dans de longs entretiens.

Chacune de ces entrevues cachées et furtives, lui firent faire un pas de plus vers sa perte, parce que chaque jour Georges montrait plus de douleur d'être privé des preuves d'une tendresse sans laquelle il ne pouvait vivre. Elle succomba.

Cette perfidie si bien, si facilement cachée par une femme qui eut possédé l'habileté du crime, répandit sur les manières de mistriss Austin un trouble, un embarras que son mari ne remarqua point d'abord, parce que, plus habile qu'elle, Georges aida long-temps à

fasciner un homme trop noble et trop généreux pour ne pas être confiant. Mais insensiblement le caractère altier de Georges ne sachant pas se soumettre à la prudence, il exigea de Nancy des preuves si claires de sa faiblesse, que sir Austin, long-temps aveuglé par l'estime qu'il avait pour sa femme, et par celle qu'il portait à celui qu'il regardait comme un ami, acquit enfin la fatale certitude de son deshonneur.

Sous un extérieur froid, il cachait une âme aussi tendre que généreuse, s'il se fut livré à une vengeance légitime, elle lui donnait le droit de jeter la honte sur Nancy, mais il l'aimait encore, elle était la mère de ses enfans, et il ne voulut point user de ce droit : non qu'il pensât vivre avec elle comme par le passé ; la confiance une fois détruite ne peut renaître, et il est des fautes que l'amour, autant que l'honneur, défendent de jamais oublier. Décidé à se séparer de sa femme, il eut assez d'empire sur lui-même pour ne point faire d'éclat, et sut

si bien se contraindre que les deux coupables vécurent quelque temps dans la sécurité.

Ce ne fut qu'en apprenant la résolution et le mépris de son époux, que Nancy sut qu'il était instruit de son crime. En entendant sa voix sévère lui annoncer qu'il allait se séparer d'elle et quitter l'Angleterre avec ses enfans. Elle se jeta à genoux, ne nia rien et demanda grâce.

— Levez-vous, Nancy, prononça sir Austin avec froideur, vous me connaissez; quand j'ai pris une résolution que l'honneur ordonne, je l'exécute sans colère, et je ne reviens jamais.

— Mes enfans! mes enfans! cria la malheureuse mère.

— Vous ne les reverrez plus, je m'exile avec eux pour ne pas vous déshonorer. Je laisserai peser sur moi tout le poids d'une démarche qu'on jugera peut-être mal, qu'importe, ma conscience me suffit; je ne vous demande même pas le sacrifice de votre

amour, vous m'avez appris qu'on ne doit point se fier à la probité d'un homme, aux sermens d'une femme.

— James! s'écria Nancy en tombant de nouveau à genoux et joignant les mains, écoutez-moi, écoutez-moi?

— Que me direz-vous : que vous avez été entraînée, séduite, que vous vous repentez. Je le crois ; mais il est des fautes irréparables, et vous connaissez la fermeté de mon caractère, vous en avez eu la preuve. Pour devenir votre époux, j'ai surmonté bien des obstacles, mon père ne m'a entièrement pardonné qu'à son lit de mort; il m'a pardonné parce que je lui ai juré que vous étiez la meilleure, la plus chaste des épouses.

Nancy cacha son front sur les genoux de son mari.

— Je vais vous envoyer vos enfans, reprit sir Austin avec effort, vous les embrasserez pour la dernière fois, la dernière tant que j'existerai. Tout est prêt pour mon départ, j'ai

fait prévenir M. Sicard de m'attendre dans son appartement, je n'irai point. Un homme d'honneur ne peut chercher qu'une seule explication, et ma vie appartient à mes enfans. Sous ce pli, ajouta sir Austin, vous trouverez un contrat qui vous assure une existence honnête. Tant que je vivrai, mes fils ne viendront point en Angleterre, si je meurs, je les confierai à un ami sûr, que je crois tel du moins, car vous m'avez appris à douter de tout, adieu.

— James! s'écria Nancy désespérée, je vous connais trop pour espérer de vous fléchir, mais m'abandonnerez-vous sans daigner écouter une dernière prière, me bannirez-vous du cœur de mes enfans, ne me conseillerez-vous rien pour mon triste avenir que j'ai misérablement détruit? oh! pitié! pitié!

— Est-ce à la victime à conseiller le bourreau, répondit sir Austin profondément ému. Vous ne savez pas, Nancy, quel cœur vous avez brisé; vos enfans, vous les reverrez,

quand je ne serai plus ; jusque-là ils ne peuvent être ni vos juges ni les miens. Allez retrouver votre père, dites-lui ce que vous voudrez, je ne démentirai rien; quant au misérable qui vous a perdue, tâchez d'avoir la force de le fuir ; croyez-moi, quelque cruelle que vous trouviez la punition que je vous impose, celle qu'il vous infligerait serait cent fois plus cruelle encore. Oh ! Nancy ! Nancy.

Et sentant sa fermeté l'abandonner, sir Austin quitta l'appartement. La malheureuse femme resta dans un état de désespoir que la vue de ses enfans augmenta, elle croyait ne les revoir jamais, elle espérait que sir Austin vivrait plus qu'elle ; avec l'heureuse légèreté de l'enfance, eux lui parlèrent tour à tour de la joie de faire un voyage et du regret de la quitter.

On vint les avertir qu'on les attendait.

— Encore un instant! s'écria la pauvre mère en les étreignant avec désespoir.

Un second avertissement ne lui permit plus

de les retenir, elle entendit leur dernier pas dans l'escalier, leur voix lui crier encore adieu, et puis le roulement de la voiture qui les emportait sembla s'appuyer sur son cœur.

—Oh! Georges! Georges! s'écria-t-elle, si je me sépare de toi, qui donc m'aimera.

## IV

Le bruit de la voiture qui emmenait sir Austin et ses enfans, avait fait approcher Georges de la fenêtre de sa chambre où il était resté à l'attendre, quand la porte s'ouvrit, et que Nancy, pâle, échevelée, baignée de larmes, se précipita dans ses bras.

— Sir Austin est parti, s'écria-t-elle, il m'enlève mes enfans.

— Parti! parti! que signifie...

— Qu'il sait tout.

— Que peut-il savoir, quelle preuve?

—Hélas! je n'ai rien nié. Comment l'aurais-je osé; je mourais de honte sous son regard.

Georges apprit ainsi toute l'étendue du malheur dont il était cause.

— Et vous allez retourner chez votre père, Nancy.

— C'est mon seul asile, répondit-elle. Mais tu ne m'abandonneras pas, Georges, tu penseras que ton amour est l'unique bien qui me reste, et qui puisse me décider à vivre. Tu m'écriras souvent, tous les jours, tu ne m'oublieras jamais.

— Jamais, répéta Georges avec distraction. Mais pourquoi nous séparer, n'es-tu pas libre maintenant, puisque sir Austin s'éloigne, et que sans doute tu possèdes une fortune indépendante.

— J'ai trahi mes devoirs de mère et d'épouse, mais il me reste un père, et je le ferais

mourir, si je laissais arriver la vérité jusqu'à lui. Sir Austin a été généreux, bien généreux, Georges, et je devrais ne plus te revoir, mais je ne m'en sens pas la force, j'espère plutôt mourir. Adieu.

Cette résolution de mistris Austin ranima la passion de Georges, et il lui jura de ne jamais l'oublier; il le lui jura avec une ardeur qui lui rendit quelque courage, elle l'aimait avec tant de confiance.

Mistriss Austin se mit en route pour le Devonshire où vivait son père, et Georges se rendit à Londres.

En arrivant dans cette immense ville où il ne connaissait personne, où il ne pouvait recourir à aucune protection, où il ne se sentait pas le droit d'en solliciter, ni la résolution de se livrer à la moindre occupation, il éprouva de nouveau un découragement qui tourna au profit de la seule affection qui lui fut assurée, et son isolement lui fit regretter de ne point avoir usé de l'empire qu'il se con-

naissait sur le faible cœur de Nancy, pour l'avoir engagée à le suivre.

Le temps était loin où il avait encore assez de loyauté pour dire à une femme : ne vous attachez point à moi, je ne vous apporterais que du malheur.

L'égoïsme, cette plaie hideuse du cœur humain, était maintenant tout à fait établie dans le sien, et il ne ressentit pas un seul instant de pitié pour celle dont il avait troublé l'existence, il se disait seulement, si Nancy était avec moi, je ne serais pas abandonné à moi-même; et il lui écrivit une lettre passionnée.

La réponse ne se fit point attendre, et une correspondance active entretint dans le cœur de la malheureuse femme un amour que le remords aurait dû éteindre.

Sir Austin avait fait remettre à Georges la somme qu'il lui avait confiée. Et oublieux du passé, insouciant de l'avenir, il se mit à vivre comme s'il avait une position assurée. Cependant, la crainte l'empêchait de se

lier avec des étrangers; il redoutait d'être reconnu, portant un autre nom que le sien : il craignait surtout que son aventure de Naples ne se fut ébruitée; cette circonspection lui rendait pénible son séjour à Londres, et cette nécessité fatiguait son orgueil. En se laissant dominer par ses passions, sa mauvaise nature était enfin victorieuse de quelques sentimens nobles qui avaient essayé d'y germer, et à force de se répéter qu'on ne devait vivre que pour soi, que les autres ne méritaient aucun sacrifice, il en était arrivé à ne plus rien respecter; à vingt ans il sentait encore le besoin d'excuser ses fautes, à vingt-sept il s'étonnait d'avoir jamais pu les regarder comme importantes.

Tombé dans cette dégradation morale, il ne se reprochait plus rien, il était disposé à se justifier par les sophismes les plus dangereux, à se livrer à tous les excès, et il ne se sentit irrité qu'un instant, quand il rencontra tout-à-coup M. de Vellerdi.

Georges Sicard traversait Saint-James-Park, quand il vit le baron qui, loin de l'éviter, vint droit à lui, et lui tendit la main.

— Vous m'avez abandonné, dit Georges en la repoussant faiblement, c'est une lâcheté.

— *Per Bacco!* entendons-nous, s'écria le baron sans se déconcerter, nous étions perdus tous deux, et je vous ai mieux servi que si je vous eusse suivi en prison ; Et vous devez me pardonner, puisque vous voilà libre.

— C'est Raphael qui...

— Dites que j'avais si bien préparé les choses, qu'il n'eut pas réussi sans moi, reprit le baron avec effronterie.

— Cependant, c'est Raphael qui a payé la somme énorme...

— C'est vrai, c'est vrai, Eh! croyez vous que si j'eusse eu de l'argent, je n'en eusse pas fait autant; cependant, après tout, nous ne nous en sommes pas mal tirés. *Caro*, ne parlons plus de cette désagréable affaire. Que faites-vous ici, ajouta-t-il, en passant son

bras sous celui de Georges avec la même familiarité qu'autrefois ?

L'insouciante gaîté de cet homme avait tant d'empire sur Georges, que son léger ressentiment céda bien vîte et qu'il répondit :

— Je ne sais trop quel parti je prendrai, cette ville m'assomme.

— On peut s'y amuser comme ailleurs, et vous êtes, foi d'honnête homme, plus beau encore que quand je vous ai quitté. Ainsi, mon cher Melchior...

— Je ne porte plus ce nom.

— C'est prudent, répondit le baron, j'en ai fait autant; de maudits créanciers me poursuivent, mes affaires ne sont pas brillantes.

— C'est ce dont je m'aperçois, dit Georges en regardant la mise peu soignée du baron.

— Oui, oui, vous remarquez que je ne suis pas aussi élégant qu'autrefois, c'est là ce qui me vexe le plus. L'apparence de l'aisance inspire de la confiance à soi et aux autres, mais tout n'est pas perdu...

— Fors l'honneur, s'écria Georges en riant.

— *Caro!* Est-ce que vous avez encore des préjugés, par hasard.

— Ma foi, à vous dire vrai, je commence à croire que c'est une duperie, les hommes sont si méprisables...

— Quand ils n'ont pas le sou, interrompit le baron en boutonnant son habit rapé auquel était attaché un bout de ruban rouge, il fait un froid de chien dans ce diable de pays.

— Vous ne portiez pas de décoration, observa Georges.

— Ceci, reprit le baron en époussetant son ruban, c'est un hochet fort utile; avec lui on se présente tantôt comme un sujet dévoué de ce pauvre imbécille de Charles X, tantôt comme un débris de l'armée du grand homme. Je pense à tout.

— Et le brevet.

— Bah! le brevet! qui a intérêt à le demander aujourd'hui? Mais revenons à vous, vous me paraissez assez bien dans vos finances, vous

m'en voulez fort injustement, et comme je ne puis vous être bon à rien, je vais vous quitter.

—Je m'ennuie, dit Georges en le retenant, et quoique je dusse vous garder de la rancune, je me souviens que vous avez voulu m'être utile, et que...

— Et que ce n'est pas ma faute si vous n'avez pas aujourd'hui vingt-cinq mille ducats de rente. Mais quel diable de mensonge m'aviez-vous fait, et comme cette petite Flavie aussi jouait bien son rôle. Vous m'aviez tant assuré que vous n'étiez pas amoureux, et vous avez fait des folies qu'on ne pardonnerait pas à un écolier. Il fallait d'abord épouser la duchesse, vous auriez après arrangé votre petit ménage en ville, moi j'aurais surveillé tout cela, et nous n'en serions pas où nous en sommes. *Caro*, vous ne ferez jamais rien de bon si vous vous laissez dominer par les femmes.

— Flavie est un ange, s'écria Gorges.

— Allons voilà encore de vos exagérations.

C'est un ange comme toutes les autres, un ange qui ne dédaigne point les choses de ce monde, et qui à bien su mener sa barque, ainsi que le vertueux Raphael.

— Raphel m'a sauvé, sa générosité...

— A d'autres à présent. Comment vous n'avez point deviné pourquoi il s'est montré si dévoué. — Pardieu! c'est qu'il voulait vous séparer de Flavie et de M. Galeozzi; irrité comme il l'était contre vous, Raphael l'a exaspéré en feignant de vous défendre. On vous a fait échapper, changer de nom, on vous a exilé enfin; l'excellent Raphael a épousé Flavie, il est aujourd'hui à la tête de la maison Galeozzi, et il mettra la main sur la fortune de votre ogre à force de soumission et de patelinage.

—Raphael le mari de Flavie! Ça est impossible.

— Pourquoi, parce qu'elle a été votre maîtresse? le bel obstacle! Soyez tranquille, elle lui aura fait accroire tout ce qu'elle aura

voulu. Il tenait plus à la dot qu'à la vertu.

— D'où savez-vous tout cela; s'écria Georges avec fureur.

— Je vous apporterai la lettre d'un de mes amis qui me donne ces détails; vous verrez, mon bon, qu'on vous a joué par-dessous jambes. Ménagez les hommes maintenant!

— Je les méprise tous.

— Il ne faut pas les mépriser, mais s'en servir. Un auteur d'esprit a dit que la vie était un combat, combattez donc avec de l'adresse et de l'intrigue. Vous êtes toujours bel homme, et si les ladys ont les sens moins inflammables que les Napolitaines, elles sont romanesques en diable.

Georges finit par raconter à son ami son aventure avec mistriss Austin.

— Laissez-là chez son père, dit le baron, que voulez-vous en faire. Cependant ne rompez pas brusquement. Vous dites qu'elle a une rente assez forte, et si nous étions dans l'embarras?

— Vous êtes toujours immoral, baron.

— Je ne suis plus baron de Vellerdi, mais vicomte de Beaurepaire. Vicomte ruiné par la déchéance du roi Charles. Vous êtes mis comme un seigneur, avez-vous un tailleur qui fasse crédit?

—J'ai mieux que cela, de l'argent.

— A merveille. Moi des lettres de recommandation pour des douairières, amies de la légitimité. Elles m'ont déjà été fort utiles, je vous y présenterai. Les vieilles femmes *Caro*, les vieilles femmes.

— La perspective est gracieuse.

— Bah! bah! un mauvais moment est bientôt passé!

— N'y aurait-il pas un autre moyen d'arriver à la fortune?

— Fier et distingué comme vous l'êtes, que pouvez-vous faire? Reprendre une place de précepteur, cela ne mène qu'à séduire des jeunes filles ou des femmes mariées. Puis vous aimez le travail comme j'aime un mauvais

dîner. Allons, allons, ne faites plus l'enfant.

La gaîté du vicomte de Beaurepaire, son imperturbable effronterie, rendirent à Georges son assurance, et il devint de nouveau la marionnette de cet habile mécanicien.

## V

L'hiver était écoulé, et Londres, arrivé à son époque brillante, offrait pourtant à nos intrigans plus de moyens de s'amuser que de faire fortune. Introduit dans quelques maisons opulentes, Georges était accueilli, on le trouvait aimable, il plaisait, mais aucune femme ne s'était encore sentie atteinte d'une de ces

irrésistibles passions qui portent à tous les sacrifices.

Les mœurs, en Angleterre, si différentes de celles d'Italie, s'opposent aux coups-de-tête irréfléchis ; les demoiselles, moins surveillées que partout ailleurs, savent mieux se défendre elles-mêmes, et il ne prit à aucune la fantaisie de se jeter à la tête d'un étranger. D'ailleurs, excepté quelques héritières bien entourées, les jeunes personnes reçoivent rarement de fortes dots, et Georges ne pouvait trouver aucun profit à chercher à leur plaire ; les femmes mariées présentaient encore moins d'occasions d'être séduites, et leur amour, si elles en eussent éprouvé, eut été plus dangereux que profitable.

— Prenez bien garde, disait à ce sujet le vicomte, un procès en conversation criminelle nous ruinerait.

— Nous ruinerait reprit Georges, croyez-vous donc que cela soit possible maintenant, et depuis un an que nous faisons les agréa-

bles, ce n'est pas aux dépens des autres, mais bien de ma bourse qui devient chaque jour plus légère.

— *Diavolo!* s'écria le baron, savez-vous jouer?

— Mal.

— Je vous apprendrai.

Cette dangereuse science anéantit tout reste d'honnêteté dans le cœur de Georges, et il devint assez habile pour mettre constamment la fortune de son côté, La vue de l'or produisait sur lui un effet tellement magnétique qu'il ne pensait même plus au danger qu'il courait pour s'en procurer. Le vicomte jouait rarement, et quand cela lui arrivait il perdait toujours.

— Il vaut mieux, disait-il, que ce soit vous qui soyiez le gagnant. Votre figure, vos belles manières éblouissent. Moi, je ne suis ni jeune ni beau, on ne me pardonnerait pas mon bonheur.

C'était à l'aide de telles flatteries que le ba-

ron conservait sur son ami un ascendant qui ne faisait que s'accroître. Encore une fois Georges avait ressaisi cette existence de luxe sans laquelle la vie lui était odieuse; encore une fois il avait des maîtresses, des équipages, des chevaux, le souvenir du passé, celui de la malheureuse Nancy qu'il avait perdue, étaient tellement effacés de sa mémoire qu'il ne répondait plus à ses lettres telles tendres, telles touchantes qu'elles fussent, et que s'endormant sur le bord de l'abîme il se croyait plus heureux qu'il n'avait jamais été; il ne lui venait plus au cœur de remords passagers il ne songeait plus au nom honorable et illustre qu'il avait porté, il ne pensait plus à sa mère qu'il avait tant aimée et qu'il avait fait mourir de chagrin; sa sensibilité, telle fugitive qu'elle fut jadis était éteinte; et comme le lui avait conseillé le vicomte, il ne considérait les femmes que comme des instrumens de plaisir. La passion du jeu ne lui était même pas venue, il n'en aimait

ni les chances ni les agitations ; il n'y recherchait que le profit, et sous ce rapport, encore c'était un joueur dangereux. Enfin, Georges était devenu fripon sans avoir été dupe, sa beauté même qui, comme le lui répétait à chaque instant le vicomte, était restée remarquable, n'avait plus cependant le même attrait. Vainement eut-on cherché dans ses yeux cette fierté irritable si vîte adoucie par un éclair de sensibilité, elle était remplacée par une sorte d'âprêté que lui inspirait la vue de l'or; et son teint fatigué avait perdu cette blancheur mate et unie qui ajoutait à la perfection statuaire de ses traits. Echauffé par des calculs nécessaires pour perfectionner sa criminelle industrie, par des nuits passées à les faire valoir, les lignes si pures de sa tête antique perdaient chaque jour de leur finesse, et sa taille, jusque-là si élégante et si svelte, s'épuisait.

Le vicomte de Baurepaire aimait la table, et quoique Georges n'eut pas ce goût, il le

prit par faiblesse et par complaisance, et bientôt y trouva du plaisir; les femmes, qui n'avaient jamais eu d'empire profond sur son cœur, en conservèrent sur ses sens et flattèrent sa vanité, parce qu'il les choisissait dans une classe où on les dispute à force d'or et de folie; et son inconstance naturelle était précisément fixée par la possibilité d'y céder.

Une de ces femmes prit de l'empire sur lui en le menaçant constamment de le quitter; et le cœur le plus froid, le plus sec, l'imagination la plus fatiguée se trouva mâtée par l'objet qui n'éprouvait aucun attachement pour lui. A force de tourner l'amour en raillerie, il en était venu à ne le croire véritable dans aucune âme. Ennuyé, quand il n'exerçait pas son adresse, il ne savait plus se distraire que par des conversations presque obscènes, et le velouté de son esprit était aussi détruit que celui de son cœur.

Georges avait admiré les beautés de la nature, il se plaisait jadis à visiter ce qu'un pays

renfermait de remarquable. Aujourd'hui, s'il consentait à prendre l'air, c'était pour montrer un instant sa voiture et ses chevaux. Le manque d'exercice et d'air pur, la moitié de sa vie passée autour d'une table de jeu, lui ôtèrent son reste d'énergie, et il n'avait plus de force morale que pour jouer, gagner et dépenser. Le vicomte lui épargnait jusqu'à la peine de penser et de desirer, il s'abrutissait enfin chaque jour davantage, et, repu de jouissances, la seule volonté qu'il conservât, était de ne pas en être privé. Enfin le vice était maintenant incrusté dans son organisation; et parvenu à cet état d'abjection, Georges était prêt à devenir cruel pour satisfaire la plus légère fantaisie. Il reçut une lettre de Nancy qu'il garda trois jours sans l'ouvrir, sa joyeuse maîtresse s'en empara à la fin d'une orgie et en fit la lecture tout haut. Elle était ainsi conçue :

« Tu ne m'écris plus, Georges, cependant

« ta dernière lettre était si tendre, elle ren-
« fermait tant de passion, tant de promesses
« que je tremble pour toi sans trembler sur
« ton amour. Mon bien-aimé, que fais-tu loin
« de moi, en proie, comme tu me le dis, au
« désespoir et aux regrets, tu m'appelles, sans
« doute du fond du cœur, et ta plume s'ar-
« rête pour ne pas me dire : Viens. Oh! mon
« cher Georges, bientôt mon seul, mon unique
« ami, crois-tu que je ne devine pas que ce
« vœu que tu n'oses exprimer est le seul
« que tu formes; que notre réunion serait
« l'unique bonheur de ta vie. Hélas! sais-
« tu quelle est la mienne.

« Pleurer ma faute, en demander pardon à
« Dieu, et ne pouvoir t'effacer de mon souve-
« nir; me répéter que je suis coupable, que
« j'ai offensé le meilleur des hommes, sacri-
« fié mes enfans, et pourtant retrouver à cha-
« que heure, à chaque minute, ton image au
« fond de mon cœur.

« Tu es bien triste, bien malheureux, tu me

« l'assures, mais tu n'as point trahi, tu « étais libre, tandis que moi j'ai devant les « yeux un père mourant qui me bénit, parce « qu'il me croit innocente, et qui me mau- « dirait s'il connaissait mon crime ; s'il savait « surtout que les pleurs qu'il croit que je « donne au regret d'être séparée de mon mari « et de mes enfans, coulent plutôt à ton sou- « venir. Georges, mon père va mourir, et « moi qui n'ai plus de liens que les nôtres, « moi qui ne devrais penser qu'à réparer, « sais-tu sur quel cœur je veux aller m'ap- « puyer, dans quels bras je veux aller pleu- « rer : Dans les tiens.

« Oui, mon ami, quand l'Impitoyable « aura fermé les yeux de mon père, j'irai à « toi, coupable aux yeux de tous, mais inno- « cente aux tiens. Mon front, humilié par la « honte, ne peut se relever que devant toi, « et je me sens tant d'amour, que je m'en « fais une seconde vertu. C'est affreux ce « que je vais te dire là ; mais tu me com-

« prendras, toi, qui as développé dans mon « âme la puissance d'aimer.

« Oui! je rêve encore que je puis être « heureuse, heureuse comme je ne l'ai jamais « été. Si quelque irrésolution m'arrête, si le « remords est un instant plus fort que l'a- « mour, je me rappelle combien de fois tu « m'as dit : — Oh! Nancy, que n'es-tu libre « de me suivre au fond de quelque retraite « où nous vivrions l'un pour l'autre, où, nous « cachant au monde entier, nous oublierions « que... »

— Ceci est trop fort, s'écria la maîtresse de Georges, ou cette femme a perdu l'esprit, ou tu es bien changé. Quelle belle figure tu ferais aujourd'hui, Georges, au fond d'une chaumière! Qu'elle te connaît bien la sentimentale beauté! Mais toutes ces grandes vertus sont faites ainsi; elles croient valoir cent fois mieux que nous; et en voilà une qui a sacrifié mari, enfans; et qui ne cache pas

fort adroitement le desir qu'elle éprouve que son père en finisse pour venir te rejoindre : elle écrit là-dessus de fort belles choses. Je ne fais pas tant de bruit de ma moralité, moi; cependant je n'ai pas dansé de huit jours quand j'ai perdu mon père. J'élève mes enfans tendrement, et pas un homme n'obtiendrait de moi de les abandonner.

— Certainement, s'écria le vicomte, c'est aux danseuses qu'on devrait accorder le prix Monthyon.

— Allons, Georges, reprit la sylphide, prends cette feuille de papier et cette plume, écris à cette folle, je vais te dicter.

Georges accepta machinalement la plume, et se disposait à obéir, quand un domestique entra, et annonça qu'une dame, arrivant de voyage, demandait à parler à sir Georges Sicard.

L'étonnement fit qu'on ne prit pas assez vîte une résolution au gré de mistriss Aus-

tin, car c'était elle, et elle entra précipitamment dans l'appartemment.

A la vue d'une femme assise à côté de Georges, de sa lettre ouverte sur la table, elle devina la vérité, et tomba évanouie sur le parquet.

## VI

Le cœur de Georges était devenu trop desséché et trop dur pour ressentir un instant d'émotion de l'état de la malheureuse Nancy. Elle venait de perdre son père; elle était pour jamais séparée de son mari, de ses enfans; perdue dans l'opinion, elle accourait près du seul être en qui elle eût placé son espérance,

de celui qu'elle croyait la regrettant, l'aimant toujours; et elle le retrouvait près d'une autre, dans une situation qui ne laissait aucun doute sur leur intimité.

Ce coup, qui frappait en même temps son amour et sa jalousie, était encore plus cruel, parce qu'elle avait prêté à son séducteur des vertus qui l'avaient entraînée, et que le retrouver si indigne d'estime, la rendait plus coupable elle-même.

Le lendemain de son arrivée à Londres, mistriss Austin était dans le plus grand danger, et les médecins qu'on avait fait appeler ne répondaient pas de sa vie. Georges, éprouvait tant d'humeur de cet événement, que l'infortunée serait peut-être morte faute des soins nécessaires dans une maladie aiguë, si sa rivale n'eut, par une bizarrerie commune, possédé avec un caractère léger des sentimens humains. C'était elle qui avait prodigué les premiers secours à Nancy, c'était elle qui l'avait établie

dans une chambre, et avait envoyé chercher des médecins.

Ce mélange de vertus et de vices, de pitié et de désordre, si peu rare dans le cœur des femmes, et qui fait désespérer de les analyser, inspira à la maîtresse de Georges autant de mépris pour lui que de pitié pour sa victime. La douleur profonde de Nancy, ses remords lui parurent si touchans, qu'elle se repentit du mal qu'elle avait voulu lui faire, et qu'elle lui prodigua des soins qui lui sauvèrent la vie.

Mais, en retrouvant toutes ses douleurs avec sa connaissance, mistriss Austin détourna les yeux de sa bienfaitrice; car, par une de ces hallucinations trop communes dans l'amour, elle accusait tout le monde, avant d'accuser son amant.

— Vous avez tort de me repousser et de m'en vouloir, dit la danseuse en arrangeant doucement les oreillers de la malade sans s'offenser de la répugnance que causait sa

présence : Vous aimez Georges, vous lui avez tout sacrifié, et vous arriviez comptant sur son amour pour vous faire supporter une vie que cet amour vous a faite. Une heure avant votre apparition j'ignorais votre existence, et vous pouvez d'autant plus me croire que je n'aime point cet homme.

— Vous ne l'aimez pas, s'écria Nancy, et cependant...

— Et cependant j'ai été sa maîtresse, je conçois que cela vous étonne, et vous ne me comprendriez pas si j'entreprenais de vous expliquer... Ainsi parlons de vous, Mistriss : vous allez, j'en suis sûre, refuser de me croire, mais qu'importe, je n'essaierai pas moins de vous éclairer. Georges Sicard est indigne de vous, il ne vous aime pas, il ne vous a jamais aimée.

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous, s'écria Nancy, vous pouvez m'enlever le présent, mais le passé...

— Il ne vous a jamais aimée, répéta la dan-

seuse, non que vous ne possédiez tout ce qu'il faut pour attacher et charmer, mais parce que Georges est incapable de s'occuper longtemps d'autre chose que de lui-même, il n'a pas même été touché de votre état, il n'a songé qu'aux embarras et à l'ennui que votre présence lui causeraient, et il est allé au jeu avec le même empressement qui l'y conduit chaque jour. Je ne crois pas que Georges fasse beaucoup d'efforts pour excuser ses torts et pour vous retenir. Si vous suivez le conseil de la raison, vous vous éloignerez de lui sans explication, si vous n'avez point ce courage, je vous prédis qu'une vie de tourmens et de douleurs vous attend.

— Vous voulez m'éloigner de lui, s'écria Nancy.

— Je le veux si peu, que je vais abandonner cette maison pour n'y rentrer jamais, et que si Georges se présente chez moi, ce qui peut arriver, car il ne tient qu'à ce qui lui échappe, je ne le recevrai point. Je vous le ré-

pète, Mistriss Austin, je n'ai aucun tort avec vous, et je n'ai nul mérite à vous céder des droits que pour rien au monde je ne voudrais conserver.

La danseuse s'éloigna et laissa Nancy encore bien faible, mais du moins hors de danger. Quoiqu'elle ressentît une de ces passions aveugles si communes aux caractères faibles, elle ne put se dissimuler que Georges l'avait trahie. Un instant elle accueillit comme un salutaire avertissement ce qu'elle venait d'entendre. Mais bientôt le prisme de l'amour qui enlève toute raison et égare tant d'imaginations de femmes, vint rendre à son cœur l'illusion que la réflexion et la vérité avaient affaiblie.

— Cette femme a voulu m'éloigner de Georges, se dit Nancy; et c'est parce qu'il la savait près de moi, qu'il n'est point venu. Il craint que je ne lui pardonne pas. Ah! sans doute, il m'a profondément blessée, et je ne retrouverai jamais ma confiance première; mais je ne puis le condamner sans l'en-

tendre, il faut qu'il me dise lui-même qu'il ne m'aime plus... Mais c'est impossible, moi qui lui ai tout sacrifié.

Cependant tout en se répétant qu'il était impossible que Georges ne l'aimât plus, Nancy, abattue par la douleur physique et morale, ne retrouvait aucune énergie; elle était seule, et Georges ne venait pas.

Elle essaya de se lever, elle retomba sans forces; elle voulut prier, ses lèvres restèrent muettes. Qui ose demander à Dieu d'intervenir dans un amour qui l'offense !

La nuit arriva, elle était sans lumière, personne ne venait, personne ne s'inquiétait d'elle. Elle se rappela les soins dont l'entourait sir Austin quand elle était malade ; les nuits qu'il avait passé près d'elle quand elle était devenue mère, et la joie qui inondait son âme quand un de ses enfans posait ses lèvres sur sa main, et lui demandait : Maman, souffres-tu ?

Pauvre mère ! ils l'oublieraient sans doute

tout-à-fait un jour, elle mourrait sans les revoir ; ils ne sauraient même pas où serait sa cendre. Elle pleura alors amèrement et ses larmes, les premières qu'elle eut donné au remords et à ses enfans depuis qu'elle était venu chercher Georges, ses larmes, Dieu ne les repoussa pas, car il lui envoya un long sommeil dont elle fut tirée, en entendant parler très haut dans l'appartement à côté du sien. Il lui sembla distinguer des menaces, des paroles outrageantes et le nom de Georges. Elle eut peur pour ce qu'elle aimait. Cette peur lui rendit de la force, elle laissa glisser ses pieds nus sur le tapis, et s'enveloppant d'une robe, elle s'approcha de la porte.

— Vous êtes un misérable, criait une voix impérieuse, un misérable, que je me repens de ne pas avoir signalé à l'indignation publique. Quand je suis entré au club, je vous ai reconnu à l'instant même, je ne vous ai point parlé, retenu par la crainte de vous exposer, et je me réjouissais intérieurement de ce que

vous fussiez échappé à une punition que je jugeai alors trop sévère; je me dis que puisque vous aviez eu le bonheur de vous y soustraire, vous vivriez, peut-être, en honnête homme; mais quand j'ai vu, ce soir, un monceau d'or devant vous, quand je me suis aperçu que vous gagniez constamment, je vous ai observé et j'ai découvert bientôt votre indigne adresse. Je tenais votre sort entre mes mains, vous deviez trembler devant mon regard, et cependant rien ne vous arrêta. Mon ami, jeune homme sans expérience, s'assit en face de vous, vous continuâtes vos indignes manœuvres; j'allais éclater, le souvenir d'avoir dû un jour croiser mon épée contre la vôtre, une indigne pitié me retint; mon trouble était visible, et vous, vous paraissiez tranquille. Non, je ne balance plus, je vais déclarer à la justice que vous êtes un misérable faussaire, que le nom que vous portez...

Un cri se fit entendre, et Nancy parut sur le seuil de la porte.

En apercevant cette femme, à peine vêtue, à demi-voilée de ses longs cheveux blonds, étendant vers lui ses mains tremblantes, le comte Dorsain demeura immobile et ne se sentit point le courage de continuer. Cependant, revenu de sa première surprise, il reprit d'une voix moins haute :

— Vous m'avez entendu, monsieur, vous devez comprendre que je regarde comme un devoir de vous dévoiler à la société; ne vous en prenez qu'à votre dernière infamie si je vous perds.

— Le perdre! balbutia Nancy en tombant à genoux. Que vous a-t-il fait? s'il est coupable, il ne l'est qu'envers moi. Georges est le meilleur, le plus vertueux des hommes. Vainement veut-on me persuader qu'il n'est pas digne de mon amour, je l'aime toujours, et quoiqu'il lui arrive, ma vie est attachée à la sienne.

— Madame, dit le comte en la relevant je ne veux point vous nuire à vous, mais que je

vous plains d'avoir si mal placé votre affection! déjà à Naples on m'avait parlé de votre dévoûment pour cet homme, Nancy le regarda avec égarement, le comte poursuivit, quoiqu'il vous ait entraîné trop loin; au nom de votre tendresse et de vos malheurs, je me tairai, mais c'est à une condition : aujourd'hui même; il quittera Londres.

Ai-je besoin de vous dire, continua le comte en baissant la voix, et s'approchant de Georges, que j'exige que vous restituiez l'argent que vous avez volé à mon ami. Quant à vos autres dupes, je ne les connais pas, et je...

Georges remit au comte une bourse pleine d'or.

— Vous m'avez entendu, continua M. Dorsain, vous partirez à l'instant, et souvenez-vous que c'est aux prières, aux larmes de madame que vous devez mon indulgence. Sa jeunesse, sa beauté et plus encore sa douleur, me font oublier que je devrais ven-

ger la société offensée. Rendez-la heureuse, vous lui devez plus que la vie, ne l'oubliez jamais.

Quand le comte eut quitté l'appartement, Georges garda le silence, l'aspect de celle devant laquelle on avait dévoilé son infamie, lui causait un embarras mêlé de ressentiment, mais il lui était réservé de rencontrer des cœurs crédules et prompts à l'excuser.

— Georges, dit Nancy, d'une voix brisée, Georges, je ne vous demande point compte du motif des menaces de cet homme. Je ne les ai pas comprises; je crois toujours à votre honneur, mais que dois-je penser de votre conduite envers moi. Ne m'aimez vous plus, m'avez-vous trahie? Ah! serait-il possible que vous m'ayiez perdue sans ressentir la passion que vous avez si bien su peindre.

A ces reproches si touchans et si tendres, Georges Sicard, entraîné par le moment et sous le souvenir de l'empire que la douleur

de Nancy avait exercée sur le comte, retrouva un éclair de passion Il n'eut pas l'honnête cruauté d'être vrai, et encore une fois, à l'aide de sermens qui furent facilement accueillis, il attacha de nouveau à sa honteuse vie celle d'une femme digne au moins d'être heureuse par la sincérité de son amour.

Quelque malade que Nancy fut encore, elle se décida à suivre son indigne séducteur; et la grande ville de Londres n'était point encore sortie du silence de la nuit, qu'enfermée dans la même voiture avec Georges et son ami celle qui, il y avait si peu de temps encore, était une chaste et heureuse mère, n'était plus que la maîtresse d'un escroc et d'un faussaire.

## VI

Cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où brillant de jeunesse et d'élégance, Melchior Palmanova, sous le costume pittoresque d'un Calabrais, attirait non seulement les regards, mais l'envie des compagnons de ses plaisirs qui le regardaient alors comme le plus heureux des hommes. Sur ce même boulevard où

il avait fait tant d'envieux, Georges Sicard, vieilli par le vice et la débauche, et mêlé dans la foule, regardait à son tour la file de voitures où les masques étalaient leur folle gaîté; mais qui eut reconnu dans cet homme flétri, dont le teint autrefois d'une si belle pâleur, était maintenant d'un jaune marbré et chargé de boutons; qui eut reconnu sous un vêtement usé et débraillé celui qui se distinguait jadis par son bon goût et sa recherche. Sa voix même avait perdu cette sonorité vibrante qui prêtait un grand charme à des paroles constamment remplies de délicatesse, même au sein du désordre. Son organe qui empruntait une grâce indicible à la prononciation caressante, d'une langue dont il avait conservé l'accent, était maintenant rauque et brutal; ses belles lèvres d'un pourpre si brillant, à qui le sérieux prêtait de la dignité, comme le sourire de la grâce, ses belles lèvres, grossies et gercées ne retenaient plus le cigarre fin et parfumé, mais une immense pipe d'où sortait la fumée d'un tabac

commun dont chacun se détournait avec répugnance; une canne ou plutôt un formidable gourdin se jouait dans une main autrefois si blanche et si belle qu'elle faisait envie à plus d'une femme. L'autre était passée sous le bras d'un homme dont la figure, presque décrépite, faisait ressentir la répulsion qu'inspire le vice effronté et vieilli.

Le costume de cet homme paraissait encore plus dégradé, plus sale que celui de son compagnon, et ses formes grêles semblaient le retenir avec peine. Ils riaient pourtant l'un et l'autre, et les éclats de leur joie désordonnée, faisaient en quelque sorte frémir ceux qu'ils coudoyaient brutalement.

La nuit s'avançait, les voitures enfilaient successivement les rues latérales aux boulevards, la foule s'écoulait et les deux amis marchaient toujours.

— Nous avons bien déjeûné, dit le vicomte de Beaurepaire s'arrêtant enfin, mais avec quoi dînerons-nous? je crains bien que nous ne

soyions obligé de retourner chez toi et...

— Et nous n'y trouverons rien, interrompit Georges. En sortant ce matin, j'ai emporté le dernier argent, et si je ne savais que ma tourterelle, comme toutes les héroïnes anglaises, passe vingt-quatre heures avec une tasse de thé et deux tartines de beurre, je craindrais de la trouver fort affamée; mais ce n'est pas de cela qu'elle se plaindra.

— Mauvais sujet! reprit le vicomte. J'avais bien jugé la première fois que je te vis à Naples, que tu étais fait pour tourner la tête des femmes. Que c'est dommage que tu ne te sois pas toujours attaché aux riches, et quel beau coup tu as manqué en n'épousant pas la Sassaro.

—Tais-toi, vieux corrupteur, tu sais que tu ne peux me rappeler cette circonstance sans me mettre en colère, et sans que je n'éprouve toutes les envies du monde de te casser mon gourdin sur le dos, car tu t'es conduit alors comme un misérable.

— *Caro*, calme-toi, et avoue du moins que depuis cette époque, je me suis montré ton fidèle et véritable ami.

— Parbleu ! je le crois bien, tu ne savais que devenir. Oreste sans Pilade aurait-il pû dîner? Mais ma foi demain, car à la rigueur, nous avons assez bien déjeûné ce matin pour nous passer de manger ce soir, demain il faudra que tu t'évertues à ton tour, puisque je n'ai pas le sou et plus rien pour faire de l'argent.

— *Diavolo!* ceci devient sérieux, et jamais nous n'avons été si bas. Aussi tu n'as plus voulu jouer, tu t'es laissé aller comme un grand paresseux.....

— Jouer, jouer, je sentais que je n'aurais plus d'aplomb depuis cette algarade de ce maudit Dorsain ; j'aurais été maladroit sois en sûr, et je me serais fait pincer à la première coupe.

— Bah ! bah ! l'habitude serait revenue, et

Paris est un excellent endroit pour faire ses affaires dans ce genre.

— Tu oublies que si je m'étais lancé, je m'exposais à être reconnu, ma foi j'en ai assez!

— Poltron !

— Tu en parles à ton aise toi, qui ne risque rien ; tu me fais l'effet de l'ami Bertrand, et moi de Raton.

— Farceur! que tu es aimable et encore bel homme, quoique tu n'aies plus la taille fine comme un Russe. Saprelotte que je t'ai vu bien fait, bien dégagé, et sans cette petite sotte de Flavie...

— Halte-là ! vicomte de contrebande, ne prononce jamais ce nom devant moi, je sortirais des gonds, vois-tu bien.

— Je ne le ferai plus *caro ;* pourtant, conviens que toi, si bien bâti pour réussir par les femmes, ce sont elles qui t'ont perdu. Ta Nancy par exemple, ta pâle Anglaise, c'est un fardeau, un obstacle ; on te croit marié, et une madame Sicard te fait tort. Sans cela il

serait encore possible de te relever : mais une femme qui pleure, qui est jalouse.

— Faut-il que je la tue pour te plaire.

— Ma foi! tu ferais aussi bien. T'imagines-tu par exemple qu'elle soit heureuse, elle est maigre, ses yeux sont rouges, elle n'est plus du tout jolie.

— Qu'est-ce que me fait sa beauté? c'est un chien à la maison qui me caresse quand je reviens, me soigne quand je suis malade.....

— Et t'ennuie quand tu te portes bien.

— Ah! quant à l'ennui, tu as raison, c'est un effet que me produit à peu près tout le monde, excepté toi. Je te méprise, mais tu m'es nécessaire.

— Bien obligé : enfin c'est égal, parlons de nos affaires. Puisque tu veux garder ta Nancy, ne pourrait-elle te procurer de l'argent.

— Et où diable t'imagines-tu qu'elle en puisse trouver, tu sais mieux que personne qu'il y a déjà long-temps qu'elle a emprunté, c'est-à-dire que nous avons emprunté trois années

d'avance sur sa pension, tu sais bien aussi qu'il a fallu payer un gros intérêt à cause du viager, et quoique Nancy soit encore jeune, l'usurier...

— Je sais, je sais tout cela, mais ne pourrait-elle demander de l'argent à son mari, à ses enfans.

— Sotte idée! où veux-tu qu'elle les trouve.

— En France; sir Austin n'a-t-il pas annoncé qu'il s'y fixerait.

— C'est possible, mais la France est grande, et d'ailleurs quand on parviendrait à les découvrir, jamais Nancy ne se déterminerait à cette démarche.

— Il n'est pas probable qu'elle soit sans parens, sans amis, en Angleterre?

— Tiens, tu m'y fais penser, s'écria Georges. J'ai dans ma poche une lettre que Nancy adresse à sa cousine.

— Et qu'elle t'a donné à lire?

— Oh! que non; l'autre jour je sortais, notre

concierge tenait cette lettre qu'elle allait porter à la poste, il pleuvait, et dans l'intention d'empêcher la vieille de se mouiller, je lui ai dit que je me chargeais de la commission.

— Tu as gardé la lettre pour la lire, finau!

— Non, je n'y ai plus pensé; si je l'ai gardée, c'est que je l'ai mise dans ma poche, par distraction.

— Insouciant! cette lettre pourrait nous apprendre si Nancy aurait l'espoir d'obtenir de l'argent de ce côté-là; peut-être même en demande-t-elle. Il faut s'en assurer; lisons la lettre.

— Comme tu voudras.

— La pluie redouble, reprit le vicomte en frissonnant, tiens, il me vient une idée. J'ai un peu de crédit dans le petit estaminet où je t'ai mené quelquefois, tu sais, au bout de la rue Saint-Denis, il y a une petite femme assez gentille.

— L'eau-de-vie y est détestable.

— Bah! c'est bien le moment de se montrer

difficile. Nous demanderons du bichoff qui nous réchauffera, et nous lirons la lettre.

— J'avais promis à Nancy de rentrer de bonne heure.

— Il y a beaux jours, je pense, qu'elle ne compte plus sur tes promesses, reprit Beaurepaire en se plaçant avec son ami à la table la plus solitaire de l'estaminet, et puis d'ailleurs, la chose dont nous allons nous occuper est utile à tous. Elle doit aussi avoir besoin d'argent, cette pauvre petite femme, et si elle n'ose en demander...

En parlant ainsi le vicomte versait dans le verre de son ami une partie du vin chaud qu'il avait commandé, puis après avoir bourré sa pipe et l'avoir allumée à celle de Georges, il lui demanda la lettre.

— Diable! s'écria-t-il en la prenant, elle est volumineuse, et Mistriss aura dégorgé son petit cœur. Crois-tu, cher ami, que ceci ne renferme pas bon nombre de plaintes contre toi; qui sait s'il n'y a pas

aussi l'aveu de quelques petites infidélités.

— Je suis sûr que non, s'écria Georges avec colère en repoussant son verre; tu ne crois à rien...

— Pas à grand'chose, *caro*, et surtout à la vertu d'une femme qui a abandonné son mari et ses enfans pour suivre un beau garçon; mais appaise-toi, j'ai voulu rire; avoue, du reste, que tu es un drôle de corps, tu n'aimes pas Nancy, elle t'ennuie, elle te gêne, et au plus léger soupçon, tu t'emportes.

— C'est que je ne veux pas jouer le rôle d'un imbécille.

— Bien bien, ne nous disputons pas là-dessus, tous les hommes ont la même prétention, et tous les hommes sont de grands sots. On ne doit tenir à une femme que par le bien-être ou le plaisir qu'elle nous procure, et.....

— Ta morale m'ennuie, vicomte, rends-moi cette lettre, je la jetterai à la poste en sortant.

— La voilà décachetée, répondit le vieux mauvais sujet, je vais la lire, écoute :

Nancy Austin à Fanny Tington.

« Ta surprise sera-t-elle du plaisir en re-
« connaissant l'écriture de ta compagne d'en-
« fance, chère Fanny, et ne repousseras-tu
« pas cette lettre avant d'être arrivée aux
« lignes qui t'inspireront assez de pitié pour
« que tu l'achèves, et aussi plus de chagrin
« que d'indignation. Oh! que j'ai besoin
« d'ouvrir mon cœur, oh! que j'ai besoin de
« pleurer avec toi! Que le souvenir de notre
« amitié te rende indulgente; et pure comme
« les anges, ne repousse pas ta pauvre amie si
« tombée, si déchue, mais que tu as tant aimée.
« Fanny, je crois que je ne vivrai pas long-
« temps, que cette pensée désarme ta sévérité!

« on ne maudit pas les cendres de ceux qui « nous furent chers, et bientôt il ne restera « plus que cela de celle que tu nommais ta « fraîche, ton innocente Nancy.

« Je ne sais par où commencer, de quelles « expressions me servir pour t'avouer ce que « je suis devenue. Ah! j'en suis sûre, tu ne le « croirais pas si un autre m'accusait. Quand « mon père fut dans un état désespéré, je te « l'écrivis, tu me répondis pour me consoler, « pour m'exhorter au courage; tu m'offris de « venir chez toi, puisque la maladie de ton « enfant t'empêchait d'accourir me chercher. « Chère Fanny, que j'étais déjà loin de mériter « ton affection! Cependant, je n'étais pas en- « core tombée aussi bas que je le suis aujour- « d'hui. Mais tu vas tout apprendre, et si j'em- « porte ton mépris dans la tombe, ton pardon, « je l'espère, m'y suivra aussi.

« Tu croyais, ainsi que le croyait mon « père, que sir Austin était parti pour un « voyage et qu'il reviendrait. Non, Fanny,

« non, nous étions séparés pour jamais.
« Je ne devais plus le revoir, ni ces pau-
« vres petits êtres que j'ai nourris de mon
« lait : j'avais mérité la sévérité de sir Austin,
« je l'avais méritée, car je l'avais trahi. Tu
« savais que sir Austin avait pris un jeune
« homme pour instituteur de ses enfans, mais
« ce que tu ne pouvais soupçonner, car tu
« estimais ton amie, c'est qu'elle oublierait
« pour lui tous ses devoirs ; c'est que même,
« après avoir reçu une punition si cruelle, elle
« ne penserait qu'à rejoindre son séducteur.
« Chère compagne de mon innocente jeu-
« nesse, ne me maudis pas, c'était ma vie,
« que cet amour, et aujourd'hui même,
« quoique j'aie bien souffert, quoique je
« souffre jusqu'à croire que je vais mourir,
« je n'aurais pas le courage de me séparer
« de Georges....

— *Diavolo!* s'écria le vicomte en s'interrom-

pant, quelle fascination emploies-tu donc pour te faire aimer ainsi par ces pauvres folles? En voilà une qui meurt de faim et qui ne voudrait pas te quitter pour tout l'or du monde.

Georges leva la tête, et sortant un moment de sa nonchalance, répondit avec une sorte de fatuité :

— C'est vrai, j'ai le malheur de ne pouvoir faire d'infidèles ; poursuis, vicomte... Cette pauvre Nancy...

— Si elle ne parle pas bientôt d'argent, dit M. de Beaurepaire, je laisse là toutes ces jérémiades.

— Poursuis, ou je reprends la lettre.

— Allons, allons, m'y voilà :

« Je trouvai Georges à Londres, auprès « d'une autre femme ; cette découverte pensa « me coûter la vie. Je fus si mal, que je pen- « sai à t'envoyer prier de venir recevoir mon « dernier soupir. Tu ne m'aurais pas refusé, « j'en suis certaine, tu m'as tant aimée quand

« j'étais digne de l'être. Enfin, Georges se « justifia, je lui pardonnai. Non pas que je « m'abusasse sur son infidélité, mais hélas ! « depuis que je suis devenue coupable, je « commence à comprendre que les hommes « peuvent arranger l'infidélité avec la cons- « tance. Un ennemi acharné força Georges « à quitter Londres, je n'ai pas compris par « quels moyens cet homme a pu obtenir de « lui, si violent et si fier, de se soumettre « ainsi à sa volonté ; je l'ai suivi, sans regretter « dans ma patrie d'autres personnes que toi, « que toi qui sait sans doute que je n'ai point « rejoint mon mari. Tu peux donc, ma bonne « Fanny, me rendre un bien grand service en « me donnant des nouvelles de mes enfans. « Sir Austin écrit sans doute à son homme d'af- « faires à Londres, tâche d'apprendre de cet « homme s'ils se portent bien ; enfin, chère « Fanny, ton cœur t'inspirera toutes ces ques- « tions de mère qui peuvent rassurer le mien. « Ah ! si tu savais que de fois, dans le silence

« de la nuit, je verse des larmes en songeant à « l'homme généreux que j'ai trahi, à la vie « innocente et tranquille que j'ai dédaignée ! « Si les femmes pouvaient comprendre et « croire quelle série de malheurs commence « pour elles quand elles aiment imprudem- « ment ce qu'elles ne devraient pas aimer, si « elles savaient quel amer repentir..... Et ce- « dant, Fanny, je n'ose te parler du mien, « puisqu'il ne me donne pas la force de me sé- « parer de celui qui m'a perdue. Je ne te de- « mande donc que de me rassurer sur le sort « de mes enfans. Je me mets à tes genoux, « Fanny, pour te conjurer de m'envoyer une « prompte réponse, songe que si tu tardais « trop, elle ne me retrouverait plus. »

— La sotte ! s'écria le vicomte, pas un mot, pas une plainte sur sa position pécuniaire ! A quoi servent les lamentations quand elles n'aboutissent point à obtenir de l'argent.

— De l'argent, de l'argent, tu ne penses qu'à cela.

— Et que fait-on sans lui, je te le demande? Ta Nancy, je te le répète, est une niaise.

— C'est un ange; pas une plainte ne lui échappe et cependant que n'a-t-elle pas souffert depuis trois ans, aussi elle est bien malade, bien changée.

— Bah! ne vas-tu pas t'inquiéter ne sais-tu pas que ces chères créatures parlent tout de suite de mourir dès qu'elles ont mal aux nerfs. Cependant je conçois qu'elle ait besoin de se soigner et il me vient une idée.

— Quelque infamie, je présume.

— Mon petit, ne te corrigeras-tu pas définitivement d'employer de grandes phrases pour les choses les plus simples. Tu as fort heureusement perdu une foule de préjugés que les heureux de la terre respectent parce qu'ils ne les gênent pas, mais tu emploies encore des expressions fausses pour des actions toutes naturelles. Qu'est-ce que l'infamie?

— C'est ce que tu m'as fais faire quand j'ai posé ma signature au bas...

— Vas-tu revenir encore sur cette vieille histoire ; écoute-moi, je suis disposé à te dire des choses fort sensées.

— Parle. Aussi bien le moyen de t'empêcher?

— Eh bien ! les hommes ne sont pas nés plus vils ni plus méchans les uns que les autres, mais ce que les sots nomment la Providence, et que je nomme, moi, une criante injustice, donne trop à ceux-ci et trop peu à ceux-là. Qu'ont fait de mieux que nous, je te le demande, la plupart de ceux qui jouissent de toutes les douceurs de la vie?

— Ils travaillent ou ils ont travaillé.

— Ce n'est pas toujours vrai ce que tu me réponds, Georges ; tous les riches insolens qui nous éclaboussent et nous fouleraient sans pitié du pied de leurs chevaux, ne seraient pas en état de gagner leur vie et se conduiraient comme nous si le besoin les aiguillonnait. Ils se retranchent dans leur conscience parce qu'elle ne les gêne point; mais qu'elle

s'oppose à leur bien-être ou seulement à leurs caprices, crois-tu qu'ils seront assez imbéciles pour l'écouter. Je te l'ai dit souvent, Georges, les hommes luttent sans cesse les uns contre les autres. Quand on n'est pas fort il faut être adroit et obtenir par la ruse ce que l'inepte du sort nous refuse. Enfin, si les hommes ne veulent pas que nous leur prenions, qu'ils nous donnent.

— A quoi tend tout ce bavardage que j'ai entendu cent fois.

— Tu vas le savoir. Garçon, apporte-moi une plume et de l'encre.

— Une plume, répéta le garçon en se grattant l'oreille, je ne crois pas qu'il y en ait ici. Notre maître marque ses comptes avec de la craie; il me disait tout-à-l'heure que vous aviez une fameuse bande de...

—Qu'est-ce qui te demande cela, imbécile, va m'acheter une plume, si tu n'en as pas.

Le garçon tendit une main où le vicomte jeta majestueusement quelques sous dont il

laissa le reste pour la commission, ce qui rendit le garçon si obligeant qu'il parvint à lui trouver un pot noir dans lequel l'industrieux vicomte fabriqua de l'encre à l'aide d'une cuillerée de vin chaud.

— A qui vas-tu écrire avec cette saleté demanda Georges ?

— Ce sera excellent pour tracer quelques lignes qui doivent être presque indéchiffrables, laisse-moi faire, tu vas m'admirer.

Georges ennuyé, passa dans le billard où il resta assez pour donner le temps à son ami de composer le Post-Scriptum suivant :

« Chère Fanny, ma lettre écrite depuis « plusieurs jours ne partira qu'aujourd'hui, « j'étais trop malade pour sortir et je n'osais « me fier à personne pour la mettre à la poste. « J'ai voulu dissimuler avec toi, mais je suis « bien malheureuse; j'ai d'abord eu la force de « te cacher l'horreur de mon sort, mais l'expres- « sion s'en échappe malgré moi. Je te disais « que je ne cesserais jamais d'aimer Georges,

« mais c'est que je ne le connaissais pas comme « aujourd'hui; et si j'avais les moyens de me « procurer des vêtemens, de payer mon « voyage, j'irais mourir dans ma patrie, car « le repentir et la douleur brisent mon âme. »

— Tu es un adroit scélérat, murmura Georges après avoir lu, et ton gribouillage a réellement du rapport avec l'écriture de Nancy. Cependant cette lettre ne partira pas, je ne veux pas qu'elle parte ; que dirait-elle en recevant la réponse.

— Nigaud ! tu la soustrairas facilement en prévenant le concierge.

— Mais si Fanny n'envoie rien ; si...

— Avec tes si, on ne sortirait jamais d'embarras, allons, je vais demander un pain à cacheter à la Vénus du comptoir; et dans six jours nous aurons de l'argent ou cette Fanny a un cœur de bronze.

Le vicomte s'approcha en effet du comptoir

où il causa long-temps avec la maîtresse. Quand il revint, Georges voulut encore lui reprendre la lettre.

— Ne fais donc pas l'enfant, sais-tu de quoi me parlait la bourgeoise. Elle me disait qu'elle n'avait jamais vu un plus bel homme que toi, et se plaignait de ce que tu ne venais pas plus souvent. C'est, ai-je répondu, que mon ami est marié et que sa femme tient les cordons de la bourse; elle est vieille, laide, et il n'aime pas à se quereller pour éviter les raccommodemens.

« N'est-ce que cela, m'a répondu l'Hébée, j'ai confiance en vous deux, monsieur le vicomte. Je sais que les braves gens peuvent se trouver par momens un peu à l'étroit, nous arrangerons nos comptes sans que mon mari s'en mêle.

« Tenez, a-t-elle ajouté en essayant de jouer la pudeur et la naïveté, si je ne craignais que votre ami et vous ne prîssiez mauvaise opinion de moi, je vous inviterais à me tenir compagnie ce soir. J'avais préparé un joli souper pour faire un peu le mardi-gras, mais mon

mari est allé monter sa garde et ne viendra que demain matin. »

— J'ai toujours pensé, ai-je interrompu, que la loi sur la garde-nationale était la protectrice des jolies femmes.

« Que vous êtes aimable, a repris la petite, eh bien ! acceptez-vous ? »

— De grand-cœur, envoyez-nous de l'absinthe et un jeu de domino, nous attendrons que vous nous donniez le signal du plaisir.

— Quelle folie ! dit Georges mollement, prétendrais-tu, par hasard, que j'acceptasse une telle conquête.

— Pourquoi non, celle-ci est fraîche et gentille, nous aurons ainsi le moyen de passer nos soirées quand nous n'aurons pas le sou; et puis je t'assure qu'elle est folle de toi.

— Nancy m'attend.

— Va donc tout seul retrouver ton Anglaise, ton foyer froid et te coucher sans souper; pour moi je reste.

— Il n'y aura pas de souper sans moi, pro-

nonça Georges avec fatuité, tiens, regarde quels yeux me fait cette petite qui n'est réellement pas trop mal.

Et ramené à son caractère léger et vaniteux, Georges quitta sa pipe, passa sa main dans ses cheveux et se mit à jouer de la prunelle.

— Marionnette! pensa le vicomte, marionnette dont je tiens les fils attachés à ton amour-propre; une duchesse te semblait tout au plus digne de t'enrichir, et tu vas devenir l'amant de la maîtresse d'une tabagie. Va, je suis tranquille, je ne mourrai pas de faim tant que tu seras bel homme et que je saurai flatter ta vanité.

Raphael à Gabriel.

Port-Maurice.

« Ne te plains point si amèrement de mon « silence, cher Gabriel, je connaissais si bien « ta sincère amitié que je ne me taisais que « pour la ménager, car tu dois t'imaginer « quelle consolation j'eusse ressenti de te par- « ler à cœur ouvert. Mais peut-être est-il des

« occasions où il vaut mieux garder sa dou-
« leur pour soi seul, on se rend ainsi plus
« courageux pour la supporter. L'âme se forti-
« fie en souffrant sans se plaindre, et s'agran-
« luttant intérieurement.

« Et puis ce que j'avais à te confier était
« si important ; l'honneur d'une famille; sur-
« tout celui d'une femme... enfin j'aurais
« craint d'exposer au hasard de la poste mes
« importantes confidences ; mais aujourd'hui
« que tu m'envoies ton frère, que tu me de-
« mandes de lui procurer les moyens de gagner
« honorablement sa vie, que tu me donnes
« enfin une telle preuve d'amitié et y mets
« pour condition que je te dise si je suis con-
« tent de mon sort, et que je t'écrive avec le
« même abandon qu'autrefois, je ne dois plus
« balancer.

« Ton frère te portera cette lettre ou plu-
« tôt ce volume, et je n'ai pas besoin de t'as-
« surer de nouveau que je trouverai une vé-
« ritable consolation à renfermer dans ton âme

« le secret qui brise la mienne. Tu sais que je « suis naturellement expansif; je sais que tu « possèdes le caractère le plus sincère, le plus « prudent qui existe, aussi je ne te cacherai « rien, car mon opinion est, qu'il faut tout « dire ou ne rien avouer.

« Oh! Gabriel, que j'ai souffert et que je « souffre encore. Suis-je même certain d'avoir « agi comme l'exigeait le strict honneur?... Je « suis certain du moins d'avoir suivi l'élan de « ma conscience et je crois que ces deux guides « de l'homme ne se séparent point. Tu sais « tout ce qui s'est passé jusqu'à l'instant où je « partis avec M. Galeozzi pour aller chercher « Flavie et l'arracher à l'inconvenante et dan- « gereuse position où l'avait placée Melchior. « Melchior dont tu m'as tant entendu parler « et dont ton amitié était un peu jalouse; lui « qui t'inspirait, sans le connaître, une espèce « de répulsion que j'essayais vainement d'af- « faiblir; mais ton instinct d'honnêteté était « plus sage que ma crédule candeur. Plus âgé

« que moi de quelques années, tu connaissais « mieux le cœur humain. Que de fois ne m'as- « tu pas dit de Melchior : Dans tout ce que « tu m'apprends de cet homme, je ne recon- « nais qu'un vaniteux égoïste et je crois que « cette belle enveloppe qu'on admire, ne ren- « ferme qu'une âme sèche et indigne de la « tienne. Je te grondais de ce sévère jugement ; « j'ai payé bien cher mon aveuglement.

« En arrivant à Naples, nous trouvâmes « Flavie mourante, Melchior, sous le coup « de la justice, et prêt à subir un jugement « infamant, il avait fait un faux! Cette main que « j'avais tant de fois serrée, avait signé sa honte, « sa dégradation. Mais ce n'était pas tout... Ga- « briel, mon front se mouille encore d'une « sueur froide en traçant ces lignes. Flavie « était déshonorée, déshonorée par lui.

« Ce que je ressentis de rage et de haine, « les projets qui fermentèrent un moment « dans mon sein, oserais-je te les avouer? ose- « rais-je te dire avec quel affreux plaisir je me

« répétais que cet homme était perdu et su-
« birait une juste punition. Je sortis du
« palais Sassaro ; celle qui en est la maîtresse
« venait de me torturer le cœur en me racon-
« tant toutes ces horreurs ; je marchai comme
« un insensé ne regardant pas le ciel tout bril-
« lant d'étoiles; ce ciel où je m'étais plu jus-
« que-là à chercher dans les nuages le trône de
« Dieu. Si j'avais rencontré Melchior dans ce
« moment, je l'aurais je crois brisé entre mes
« mains crispées de fureur.

« Je courus comme un insensé au bout du
« promontoire de Pausilippe d'où je découvris
« l'île de Nisita, où s'élève la prison qui le ren-
« fermait.

« Il est là, m'écriais-je avec une joie féroce,
« il est là; il n'en sortira que pour être con-
« damné aux travaux les plus pénibles, que
« pour être un objet de mépris et de dégoût !!
« Je me rappelais avec délices la vanité or-
« gueilleuse de ce perfide, et mon cœur tres-
« saillait de plaisir à se sentir si bien vengé.

« Gabriel, reconnaîtras-tu ton ami dans ce « furieux qui se dévoile à toi? ne te diras-tu « pas : Si cette haine dure ainsi, l'âme de Ra- « phael est à jamais dégradée.

« Je redescendis la Strada-Nova que la mer « baignait de ses flots de neige ; j'allais rapi- « dement, heureux de courir accroître l'anti- « pathie et l'indignation de M. Galeozzi pour « Melchior, en lui apprenant sa conduite en- « vers Flavie. Tout à coup je me trouvai au « milieu de Chiaja; une longue procession « d'hommes couverts des vêtemens blancs « qu'ils revêtent pour les cérémonies funè- « bres, l'envahissait ; ces spectres s'avançaient « en portant des torches qui illuminaient d'une « lueur rougeâtre un catafalque sur lequel « était étendu le corps d'un homme. Le cada- « vre était vêtu avec magnificence, son visage « était découvert suivant la coutume du pays, « sa figure jeune et belle n'offrait encore au- « cun signe de destruction, ses longs cils tom- « baient comme un épais rideau que l'éternité

« venait de fermer. Une longue souffrance « n'avait point flétri ses traits, il était mort d'un « seul coup de couteau.

« Un vieux prêtre qui suivait le convoi, me « raconta cette lamentable histoire et je l'é- « coutai avec avidité. C'était un mari qui avait « ainsi tué le perfide qui l'avait déshonoré.

« — Qu'est devenu l'époux qui s'est si jus- « tement vengé, demandai-je ?

« — Il est plus malheureux que celui que « vous vous voyez-là sans vie, me répondit le « prêtre, les lois ne l'atteignent pas, mais sa « conscience, mais son cœur... Ah ! monsieur, « si vous le voyiez, c'est lui que vous plain- « driez.

« — Cependant, dis-je en hésitant, on l'avait « offensé, il avait le droit de punir.

« — Le droit de punir, interrompit le mi- « nistre de Dieu ! Ah ! monsieur, le Créateur « l'a-t-il accordé?

« J'entrai à la suite du mort à l'église de « *Pié-di-Grotta*, on posa le catafalque doré

« au milieu de l'église, et la confrérie forma un « cercle autour de lui. Ces figures voilées, la « lueur rougeâtre de ces cierges, les sons de « l'orgue qui glissaient d'en haut comme si la « voix de Dieu appelait l'âme de ce corps sans « vie, le repos de ce mort si beau dans son « éternel sommeil, me rendirent du calme. « Tout à coup, des cris effrayans se firent en- « tendre, c'était l'assassin qui voulait revoir « sa victime. Mais un prêtre s'avança vers « la porte de l'église, et lui ordonna de sortir : « il obéit. Les chants recommencèrent ; je « tombai à genoux au coin d'une chapelle ob- « scure, je remerciai Dieu, j'avais abjuré la « vengeance.

« Je me hâtai de retourner près de M. Ga- « leozzi qui m'attendait avec impatience et « anxiété. Je me gardai de l'irriter en révélant « tout ce qu'on m'avait appris de Melchior « relativement à Flavie.

« Faut-il te l'avouer aussi, Gabriel, depuis « que j'avais retrouvé du calme, l'espérance

« était revenu avec lui. N'était-il pas possible
« que la duchesse, exaspérée par la jalousie
« et le désir de se venger, eut calomnié celle
« qu'elle n'avait jamais aimée, celle dont elle
« enviait la jeunesse et les talens, avant
« même qu'elle ne sût qu'elle n'était point la
« sœur de Melchior. Ah ! c'est moi qui était
« coupable d'avoir si facilement ajouté foi à
« la méchanceté de cette femme. Flavie n'a-
« vait-elle pas le caractère d'un ange, n'avait-
« elle pas consenti à être à moi. Ami ! que le
« bonheur est nécessaire au cœur de l'homme !
« Avec quel fol acharnement il s'y rattache !
« Je sentis tout-à-coup renaître mon courage,
« et je crus qu'après avoir retrouvé Flavie,
« je n'aurais plus qu'à m'inquiéter du sort de
« Melchior. Il m'inspirait une vive pitié depuis
« que je doutais qu'il eut commis ce qui me
« paraissait le plus grand des crimes.

« Durant mon absence, notre hôtesse,
« aiguillonnée par les prières et les promesses
« de M. Galeozzi, avait fait de nouvelles re-

« cherches, et était enfin parvenue à découvrir qu'un pêcheur avait dit à un autre qui « demeurait à la *Mergellina*, qu'une jeune « femme se mourait dans une misérable ca- « bane située en face de Nisita, au golfe de « Pouzzole. Je ne doutai pas un instant que « ce ne fut Flavie, et nous partîmes aussitôt, « M. Galeozzi et moi.

« Quel moment! quelle angoisse je ressen- « tis quand je retrouvai celle pour qui j'au- « rais donné tout mon sang, même pour lui « épargner une larme, quand je la retrouvai « ne tenant plus à la vie que par un souffle et « que je la soulevai évanouie dans mes bras! « Cependant elle revint à elle; mes soins, les « paroles consolantes de M. Galeozzi, la force « de la jeunesse l'emportèrent. Quoiqu'elle « fût dans un état de marasme effrayant, je « me flattai que si de violentes secousses lui « étaient épargnées, elle vivrait; mais je n'es- « pérai qu'un instant que ce serait pour mon « bonheur. Qu'avais-je fait, mon Dieu, pour

« que cet espoir fût si promptement détruit!

« J'avais compris, par quelques paroles « échappées à l'homme d'affaires de la du- « chesse, qu'en sacrifiant beaucoup d'argent, « on pourrait faire évader Melchior. M. Ga- « leozzi, par respect pour la mémoire du père « de ce malheureux, qui jadis lui avait « rendu un grand service, et plus encore par « souvenir de sa mère, assura qu'il consen- « tait à abandonner, s'il le fallait, la moitié « de sa fortune, et il confirma alors la pro- « messe qu'il m'avait faite de m'accorder sa « nièce si je me contentais de la modique dot « qu'il pourrait lui offrir.

« Je me sentis si heureux dans ce moment, « que j'oubliai tout ce que m'avait dit la « duchesse de l'intrigue de Melchior avec « celle qu'il avait fait passer pour sa sœur. « Mais quand, pressée par M. Galeozzi, Flavie « s'écria qu'elle aimait Melchior, qu'elle était « indigne de moi, un fer chaud stigmatisant « ma poitrine m'eût fait moins de mal.

« M. Galeozzi, furieux, jurait d'abandonner « Melchior à l'ignominie, et allait quitter « Flavie, la laisser sans appui, faible, mou- « rante, déshonorée.... Je sentis la pitié « l'emporter sur mon indignation ou plutôt...

« Gabriel, je ne veux point me parer d'une « fausse vertu; je sentis que je ne pouvais « vivre et la savoir malheureuse, et je la con- « jurai de réfléchir qu'elle allait se perdre et « perdre ce misérable dont le nom seul faisait « bouillir mon sang de colère. Je lui promis « de rester son ami et j'acceptai sa main que « M. Galeozzi mit dans la mienne; cette « main que ne suivait point le don de son « cœur, cette main qui était celle de la maî- « tresse d'un autre...

« Quelle que fût la force de mon amour, « Gabriel, j'aurais eu le courage de me séparer « de Flavie si elle avait été dans une autre « position. Je lui jurai de ne jamais l'aban- « donner, je lui jurai plus, de tout entrepren- « dre pour sauver celui qui l'avait perdue.

« En répandant beaucoup d'or, j'y réussis. « Quel pays! quelle vénalité! quels hommes! Ils me procurèrent pour le fugitif « jusqu'à un passeport sous le nom d'un « Français qui était disparu depuis plusieurs « années et qu'on supposait avoir été assassiné en Calabre. M. Galeozzi m'avait remis « une somme considérable; je me munis « aussi de traites sur Londres, montant « à mille livres sterlings, le passage du « prisonnier fut arrêté sur une frégate anglaise qui partait à la pointe du jour, et je « fûs attendre ce monstre sur le rivage qui « bordait sa prison.

« Il voulut se justifier; je repoussai ses paroles, je repoussai sa main, il partit, dépouillé de son nom et ne devant jamais reparaître dans les lieux où il l'avait porté. « J'allais cependant ressentir un mouvement « d'attendrissement quand il en appela à notre ancienne amitié; mais il me chargea de « dire à Flavie de ne point l'oublier, de l'assu-

« rer qu'ils se reverraient. Alors toute pitié se « tut et ma haine fut encore un moment plus « forte que la pensée de Dieu.

« Flavie n'osa montrer toute sa joie en ap- « prenant que son séducteur était sauvé; « mais je ne pouvais m'y tromper. Ce n'était « qu'à cause du service que je lui avais rendu « qu'elle me témoignait tant d'amitié et de « reconnaissance.

« L'évasion de Melchior ne fit aucun éclat, « et aussitôt que Flavie en eut la force, nous « quittâmes Naples. M. Galeozzi avait quel- « ques affaires qui l'appelaient à Gênes, mais « n'en eût-il pas eu, il m'avait déclaré qu'il « s'y arrêterait pour y célébrer mon mariage « avec sa nièce, déterminé qu'il était à ne la « reconduire à Port-Maurice que quand elle « porterait mon nom. Melchior était sauvé, « Flavie avait repris son empire sur le cœur « de M. Galeozzi, je voyais trop qu'elle ne « pouvait m'aimer, j'eus le courage de me « dire enfin que je devais tenter un effort au-

« près de M. Galeozzi pour obtenir de lui « qu'il plaçât Flavie à Gênes dans un cou- « vent, comme pensionnaire. Pendant ce « temps, j'espérais que cet homme violent, « comprendrait enfin qu'elle ne pouvait être « à moi puisqu'elle en aimait un autre, le « secret de son déshonneur mourrait dans mon « sein, et je resterais son ami; mais devenir « son époux! était-ce possible, quand je ne « pouvais douter qu'elle aimait encore celui « qui l'avait perdue.

« Je résolus d'avoir à ce sujet une explica- « tion avec elle, quoiqu'il dût m'en coûter.

« Au premier mot, elle devint presque aussi « pâle que quand je l'avais retrouvée mou- « rante, et s'écria, au milieu d'amers sanglots : « — Oui, un obstacle insurmontable s'élève « entre nous, Raphael; mais je ne puis, non, « je ne puis entrer dans un couvent.

« — Peut-être, dis-je avec effort, obtien- « drez-vous de l'amitié de votre oncle de

« retourner à Port-Maurice avec lui, et d'y « retourner libre. Pour vous y aider, je vais « lui déclarer qu'une affaire importante me « force de me rendre près de ma mère ; plus « tard, je lui annoncerai qu'il doit renoncer « au projet de nous unir ; il me méprisera de « manquer à ma parole, il croira que je vous « abandonne parce que votre réputation est « compromise.....

« — Vous, m'abandonner ! interrompit-« elle, parce que je suis malheureuse, vous, « Raphaël, le plus généreux des hommes.

« — Généreux ! m'écriais-je, oh ! je vous « aime trop pour que vous puissiez attribuer « ma conduite à la seule générosité. Mais « enfin, repris-je avec plus de froideur, nous « n'avons pas un seul instant à perdre, « M. Galeozzi vient de me demander mes pa-« piers dont il me sait muni, il a apporté les « vôtres; tout peut être prêt dans huit jours ; « armez-vous de courage, Flavie, et parlez « à votre oncle.

« Elle se leva lentement, se traîna vers « la porte en me jetant un si douloureux re- « gard, que je me rapprochai d'elle et lui « dis :

« — Oh! comme il a fallu que vous l'ai- « miez, pour oublier la vertu qui vous était « si chère!

« Elle appuya sa tête sur mon épaule et « pleura encore plus amèrement. Je sentis « l'amour revenir plus puissant que jamais, « et je serrai contre ma poitrine cette tête « si chère.

« — Raphaël! vous me méprisez, mur- « mura-t-elle.

« — Je vous plains, je suis aussi malheu- « reux que vous. Mais vous aimez toujours « ce misérable, vous l'aimez. Oh! Flavie, « pourquoi Dieu place-t-il à la fois tant de « vertus et de faiblesse dans le cœur d'une « femme!

« Elle glissa à mes genoux sans que je

« pusse l'en empêcher, et cachant sa figure « couverte de pleurs dans mes bras qui se « tendaient pour la relever, elle laissa échap- « per cet horrible aveu :

« — Oh ! puis-je haïr le père de l'enfant « que je porte dans mon sein.

« Mes dents se serrèrent, et ma rage ne se « contenant plus, je la repoussai violemment. « Son front frappa le carreau et fut à l'ins- « tant couvert de sang.

« Ai-je besoin de te dire, Gabriel, qu'à « cette vue ma colère s'éteignit, et que la re- « levant dans mes bras, je lui dis autant de « paroles d'amour que de repentir; et lui « jurai que je l'adorais toute coupable, toute « déshonorée qu'elle fut.

« Elle revint à elle, pressa faiblement ma « main, et après m'avoir permis d'étancher « son sang, elle prit de nouveau le chemin de « l'appartement de son oncle.

« — Où allez-vous, m'écriai-je en la rete-

« nant? dire à M. Galeozzi que je suis un bar-
« bare, que j'ai failli vous tuer...

« — Lui répéter que vous êtes le meilleur,
« le plus généreux des hommes, lui tout
« avouer...

« — Il vous tuera!

« — Oh! me dit-elle, si mon existence n'é-
« tait pas nécessaire à un autre, je regarderais
« la colère de mon oncle comme une juste
« punition.

« — Flavie, vous devez vivre pour cet être
« malheureux; vous ne vous appartenez plus.
« Nos devoirs sont marqués à tous deux, vous
« ne reverrez jamais celui qui vous a perdue,
« vous ne devez pas désirer qu'il donne son
« nom déshonoré à votre enfant, eh bien! je
« vous offre le mien pour lui.

« Elle tressaillit, et me dit :

« — Savez-vous que j'aime encore Mel-
« chior?

« — Nous prierons Dieu ensemble pour
« que vous l'oubliez.

« — Votre générosité vous égare, Raphael,
« si vous vous repentiez un jour, si vous
« haïssiez mon enfant; s'il me perdait...

« — Je vivrais pour lui.

« — Vous êtes un ange, reprit-elle, et je
« serais bien indigne si je ne faisais tous mes
« efforts pour détruire jusqu'à la dernière
« trace d'une passion qui nous est si fatale à
« tous deux. Cependant, Raphael, je ne puis
« vous tromper, je ne maudirai jamais le père
« de mon enfant.

« — Ne le maudissez pas, oubliez-le,
« Flavie.

« — Est-il à l'abri du besoin? reprit-elle
« d'une voix timide.

« — Votre oncle s'est montré plus que gé-
« néreux pour lui; il peut encore être
« heureux. Cependant un jugement infamant
« le poursuivra toujours; jamais, s'il est pru-
« dent, il ne reparaîtra dans sa patrie; jamais
« M. Galeozzi ne lui pardonnera, et soyez
« certaine que votre terrible confidence con-

« duirait au tombeau cet homme respectable.
« Croyez-le cependant, Flavie, ajoutai-je en
« détournant les yeux, s'il existait un autre
« moyen de vous sauver... Mais ne vous ai-je
« pas juré de n'être que votre ami.

« Elle porta ma main à ses lèvres, je baisai
« la place qu'elles avaient touchée.

« — Dois-je accepter votre noble sacrifice,
« Raphaël?

« Je me sentis rougir ; ce sacrifice était-il
« bien noble ; je l'aimais encore avec tant
« d'ardeur! Nous entendîmes la voix de
« M. Galeozzi ; je suppliai Flavie de cacher
« son trouble. Quand il entra, je lui dis,
« pour justifier la blessure de Flavie,
« qu'elle avait été prise d'une faiblesse, et
« se l'était faite en tombant.

« M. Galeozzi la regarda d'un œil sévère,
« et pressant violemment ma main, me dit:

« — Raphael, vous m'avez répondu de
« son honneur, souvenez-vous que ce n'est
« qu'à ce prix...

« — Elle sera ma femme, m'écriais-je, et « aujourd'hui-même s'il était possible qu'elle « pût être à moi...

« Flavie baissa ses yeux gonflés de larmes. « M. Galeozzi nous assura que tout serait prêt « dans six jours.

« Resté seul, te le dirai-je, Gabriel, en des- « cendant dans ma conscience, je ne me sen- « tis pas content de moi; je sentais trop « d'exaltation, trop de passion dans mon « âme. La simple générosité m'eût inspiré « plus de calme et plus d'estime pour moi- « même. Les six jours qui précédèrent notre « union, Flavie n'osait me regarder et es- « sayait vainement de cacher sa tristesse. « Quand je vins la chercher avec M. Galeozzi « pour nous rendre à l'église, sa main, « mouillée d'une sueur froide, serra convul- « sivement la mienne. Elle essaya même de « parler, mais M. Galeozzi nous entraîna.

« Aussitôt après la cérémonie qui fut aussi « simple que possible, nous partîmes pour

« Port-Maurice où nous arrivâmes au milieu « de la nuit. M. Galeozzi nous conduisit dans « un appartement arrangé pour nous dans « une aile de la maison. Il occupe celui de sa « femme, depuis que Flavie l'a quitté avec... « Horrible souvenir!...

« Quand nous fûmes seuls, elle s'assit à « quelques pas de moi; elle tremblait d'une « manière effrayante.

« — Souvenez-vous de mes promesses, lui « dis-je bien bas.

« Elle me tendit la main, je la pressai sans « la baiser et me retirai dans une chambre à « côté.

« Le lendemain, M. Galeozzi m'entretint « de ses affaires avec détail et lucidité; cepen- « dant il m'avoua que sa tête, fatiguée par de « violens chagrins, ne lui laissait pas la même « liberté pour s'y livrer, mais que le sacrifice « qu'il avait fait pour sauver le misérable — « jamais il ne le nommait autrement — lui

« imposait la loi de ne pas se livrer au repos
« qui lui serait nécessaire.

« — Voulez-vous m'aider, mon cher Ra-
« phael? ajouta-t-il.

« Je lui avouai que je craignais de me mon-
« trer bien neuf, bien ignorant, mais que j'es-
« pérais qu'à l'aide de ses conseils...

« — Oui, oui, interrompit-il, un homme
« intelligent et de bonne volonté fait ce qu'il
« veut.

« Je me soumis en cachant ma répugnance.
« Ne devais-je pas tout faire pour ce brave
« homme qui ne m'avait pas repoussé quand
« je m'étais présenté à lui sans fortune, sans
« avenir. Ne devais-je rien aussi à Flavie,
« l'avais-je épousée pour qu'elle connût un
« jour, par ma faute, les privations imposées
« à une trop grande médiocrité.

« Les premiers momens me furent durs, je
« reconnus chez M. Galeozzi quelques-uns
« des défauts que la partialité avait exagérés.
« Mais comme ils étaient adoucis par l'âge, les

« chagrins, et son amitié pour moi, la douceur « et la patience que je lui montrais le rame- « naient facilement. Je reconnus bientôt qu'il « était encore riche. J'aurais pu profiter de « cette découverte pour l'engager à se reposer; « mais M. Galeozzi eût été très malheureux « s'il fût demeuré inactif; je dois avouer « aussi que les occupations que je m'impo- « sais servaient à me distraire et à m'ar- « racher à la continuelle contrainte de ma « situation.

« J'aimais Flavie avec ardeur, et je devais « vivre avec elle comme un frère, renfermer « dans mon âme toute la violence d'une « passion que l'honneur réprouvait. Oui, « Gabriel, je le sentais, j'avais dû la sauver; « mais la posséder tant que son cœur appar- « tiendrait à un autre, jamais.

« Notre vie s'écoulait cependant doucement « et sans orages; Flavie avançait dans sa gros- « sesse qui la faisait beaucoup souffrir ce qui « justifiait aux yeux des autres sa profonde

« mélancolie. Mais à moi quelle amertume « me causaient ses larmes ! ses larmes, dont je « remarquais chaque instant de nouvelles tra- « ces. Quel homme, mon Dieu! osait-elle pleu- « rer. La tristesse de Flavie frappa à la fin M. « Galeozzi ; il devint plus sombre, plus mécon- « tent. Un jour, il me demanda tout-à-coup :

« — Raphael ! à quelle époque comptez- « vous devenir père ?

« Je sentis que je perdais contenance, et « ne répondis pas.

« — Cette question est si simple que je « m'étonnerais de votre embarras, reprit « M. Galeozzi, si je ne devinais pas que le mé- « contentement de vous-même cause votre « trouble. Raphael, vous êtes l'époux de « Flavie, mais si vous n'étiez pas venu me la « demander, si vous aviez hésité un instant, « vous auriez été bien coupable ; n'en par- « lons jamais. Personne ne sait au juste l'épo- « que de votre mariage, évitez de la laisser « soupçonner.

« Ce moment fut affreux pour moi. Un « honnête homme me croyait coupable d'une « action indigne, et je ne pouvais me justifier. « Je puis l'attester, mon silence fut la plus « grande preuve de dévoûment que j'eusse « encore donnée à Flavie.

« Mon émotion toucha M. Galeozzi ; il me « tendit la main et reprit :

« — Je connais les passions, mon ami; moi « aussi j'ai subi leur dangereuse influence. « Une de mes actions surtout, inspirée par « elles, m'a causé des regrets que le temps « n'a point détruit.

« Je regardai M. Galeozzi avec assez d'in- « térêt pour qu'il continuât :

« — Mon père, loin de me presser de « me marier, me répétait au contraire sans « cesse qu'on ne devait prendre ce parti « que quand la fortune était faite ; que les « soins d'une famille et l'inquiétude qu'elle « cause nuisaient réellement aux affaires; « cependant mon père, tout en m'empêchant

« de légitimer une affection, se montrait ex-
« trêmement sévère pour ma conduite ; il n'ad-
« mettait chez lui aucune femme qui ne fût
« arrivée presque à la vieillesse, et sa sévérité
« était extrême sur leurs mœurs. Pourtant
« l'une d'elles lui ayant déclaré qu'elle ne
« pouvait plus demeurer à son service, parce
« qu'elle ne pouvait se décider à ne point
« voir sa fille qu'elle venait de mettre
« en apprentissage chez une lingère à Port-
« Maurice, mon père, à qui l'intelligence et
« le service de cette femme convenaient, se
« relâcha de sa sévérité en sa faveur et lui
« permit de recevoir sa fille tous les diman-
« ches. Comme c'était les jours où nous al-
« lions à la campagne, je ne vis point cette
« jeune fille durant tout l'été. Mais un diman-
« che d'hiver, j'entrai par hasard dans une
« pièce où elle était avec sa mère, et je restai
« ébloui de sa fraîcheur et de ses grâces naïves.
« J'en devins fou, j'employai toutes les séduc-
« tions pour qu'elle me cédât. Louise était

« sage, religieuse, elle résista, cependant elle « m'aimait ; ma passion se changea en fureur, « ma violence fit taire l'honneur, la pitié, et « ne pouvant la faire succomber, je résolus « de la rendre malheureuse pour qu'elle se « donnât à moi. Je laissai deviner mon amour « à mon père, sans hésiter, il chassa la « mère de Louise, et emporté par son carac- « tère impérieux, il montra tant de mécon- « tentement à ceux qui accueillirent ces deux « pauvres créatures, qu'elles ne trouvèrent « plus un ami. Je me présentai alors. Je crus « que la vertu se tairait devant la nécessité ; « mais Louise demeura inébranlable. Sa « mère mourut de chagrin et de misère : la « dernière fois que je vis sa fille, elle était à « genoux devant son corps sans vie ; elle se « leva digne et fière, et me dit :

« — C'est vous qui êtes cause que ma mère « est morte désespérée, je vous aimais ; au- « jourd'hui je vous pardonne parce que Dieu « le commande, mais je ne vous aime plus...

« Louise partit la nuit suivante, et je ne l'ai « jamais revue. Malgré mes recherches, je « suis resté dans l'ignorance de son sort. Ah ! « que de fois son souvenir m'a tourmenté « comme un remords, et cependant ce sou- « venir ne m'avait point rendu jusqu'à pré- « sent plus indulgent pour les fautes des au- « tres. Il est donc vrai qu'il faut arriver aux « confins de la vie pour mesurer avec justice « toutes les actions qui l'ont remplie. Oh ! si « je pouvais savoir au moins si l'infortunée « que j'ai voulu perdre est devenue heu- « reuse ! Quelle reconnaissance j'éprouverais « pour celui qui me dirait : Louise Mercier « n'a point succombé à ses chagrins, elle « n'est point morte de...

« — Louise Mercier n'est point morte, in- « terrompis-je en posant ma main sur celle « de M. Galeozzi ; une foi vive et profonde « lui a donné la force de supporter le mal- « heur. Devenue l'épouse d'un honnête « homme sans fortune, elle a travaillé avec

« lui ; devenue veuve, elle a travaillé pour « deux ; car Louise Mercier a un fils.

« — Un fils! s'écria M. Galeozzi, qu'il « vienne à moi ; si je ne suis pas aussi riche « que je l'étais autrefois, je puis encore...

« — Vous l'avez adopté et aimé sans savoir « qu'il fût le fils de Louise. Comment mon « nom ne vous a-t-il pas frappé, mon bon, « mon excellent ami?

« — Hélas! me dit-il avec franchise, c'est « que le remords et le souvenir de leurs fau- « tes ne viennent aux hommes que quand « leur intérêt personnel ne parle pas plus « haut. J'étais si pressé de courir arracher « Flavie aux dangers dont elle était environ- « née ; la nouvelle de la honte de ce malheu- « reux ; tous ces évènemens m'ont tellement « bouleversé, que le nom que tu portes ne « m'a point frappé. Raphael, me le pardon- « neras-tu? Crois-tu à ma joie de retrouver « dans toi le fils d'une femme qui a tant de « droits à mon estime! Pourquoi faut-il que

« cette joie soit empoisonnée par le souvenir « de ce que je lui ai causé de peines!

« — Elle est maintenant heureuse de mon « bonheur, dont vous êtes cause, répondis-je « en serrant ses mains; mais pour qu'il soit « sans mélange, j'ai besoin de vous assurer « que je ne suis point coupable.....

« Je m'arrêtai; M. Galeozzi me regardait « avec un étonnement si rempli d'anxiété, « que je me souvins qu'en me justifiant du « crime d'avoir déshonoré Flavie, je com- « mettrais une action non-seulement lâche, « mais cruelle.

« L'époque de la délivrance de Flavie ar- « riva. Que je souffris durant le temps que, « livrée à des douleurs atroces, on n'osait ré- « pondre de sa vie! Enfin on vint m'annon- « cer que j'étais *père!* J'entrai chez elle; ses « yeux abattus par la souffrance, se tournè- « rent vers moi, et sans prononcer une pa- « role, elle me montra son enfant. Je demeu- « rai immobile. Je savais trop qu'elle avait

« appartenu à un autre ; mais cette preuve « vivante... Elle me fit signe d'approcher et « me dit tout bas :

« — A présent que je suis mère, je sens « que j'aurai le courage de tout avouer et de « ne vivre que pour mon fils. Si vous deviez « le haïr et vous repentir de votre générosité. « Je m'accuserai....

« M. Galeozzi entra dans ce moment, très « ému, prit l'enfant dans ses bras en s'é- « criant :

« — C'est un fils ! que tu dois être heureux, « Raphael ! Je sens, moi, qu'une partie de « mes maux sont effacés.

« Quel atroce courage il eût fallu pour « faire taire sa joie, et pour désespérer, « pour tuer peut-être celle que j'avais juré « de protéger ! Je baissai la tête sur le fils de « Melchior, et murmurai une bénédiction.

« Depuis qu'elle était mère, Flavie avait « retrouvé un peu de sérénité ; la tendresse « maternelle est un sentiment si puissant

« qu'il se montre plus fort que la honte et le
« remords. Elle aime son enfant avec pas-
« sion, et ce fut sans doute à la protection
« que j'accordais à son fils, que je dus de la
« voir plus confiante avec moi. Cependant je
« n'oublie point, je n'oublierai jamais la bar-
« rière qui s'est élevée entre nous : la mort
« de son séducteur, pourrait seul me relever
« du serment que j'ai fait. Non, mes lèvres
« ne presseront point celles d'une femme
« qui en aime peut-être encore un autre en
« secret. Je dis peut-être, car souvent je
« pourrais me flatter que ce souvenir ne lui
« est plus que pénible. Souvent, je l'ai re-
« marqué, elle détourne ses regards de la fi-
« gure de son fils, qui retrace d'une manière
« cruellement fidèle les traits de celui à qui
« il doit la vie. Enfin, tout dernièrement, car
« dussé-je, en te racontant un tort grave que
« je viens d'avoir et qui pouvait l'être encore
« plus, dussé-je diminuer ton estime, je ne te
« cacherai rien. Il y a environ six mois,

« j'étais seul dans mon cabinet quand on « m'annonça que deux personnes désiraient « me parler en particulier. J'allais ordonner « qu'on les conduisît à M. Galeozzi, car bien « que, depuis quelques mois, son moral eût « autant baissé que son physique, il aimait à « conserver toutes les attributions d'un chef « de maison, lorsqu'on vint m'annoncer « que se sentant un peu abattu, il était allé « se reposer.

« Je vis entrer deux dames qui m'étaient to- « talement inconnues. La mère, après s'être « nommée et m'avoir appris qu'elle avait ha- « bité autrefois Port-Maurice, ajouta qu'elle « restait presque constamment à la campagne, « avec sa fille, à quelques lieues de la ville. « Elle me dit qu'ayant su que M. Galeozzi « pouvait disposer du commandement d'un « bâtiment qui naviguait de la rivière de « Gênes à Marseille, elle venait me prier de « l'engager à confier ce bâtiment à son

« neveu. Elle ajouta qu'on pouvait prendre « des informations sur son parent, et qu'elle « était certaine qu'elles seraient toutes favo- « rables, et enfin que cet emploi lui permet- « trait d'épouser sa cousine.

« Je regardai alors la jeune personne, et je « fus tellement ébloui de sa ravissante figure, « que je baissai les yeux et ne répondis pas, « dans la crainte de déceler une émotion qui « m'effrayait moi-même. Madame Savarella, « étonnée et affligée de mon silence, me dit « avec inquiétude:

« — Vous vous taisez, monsieur? Se- « rais-je indiscrète; refuseriez-vous de « m'obliger? N'attribuez mon importunité et « l'insistance que j'ai mise à vous parler, qu'à « l'assurance qu'on m'a donnée que vous étiez « obligeant et que vous aviez le plus grand « empire sur l'esprit de M. Galeozzi. Notre « position n'est pas heureuse, et .....

« — Mademoiselle désire sans doute vive- « ment cette union, interrompis-je avec effort?

« — Ma fille est veuve, monsieur; son « premier mariage, qui n'a duré que six « mois, a été très malheureux. Elle estime « son cousin, elle désire adoucir ma position, « et elle se décidera, je l'espère, à cet hy- « men. Si vous avez la bonté de vous inté- « resser à nous, vous mettrez fin aux inquié- « tudes que j'éprouve pour le sort de mon « enfant.

« — Je crois pouvoir répondre du « succès de votre demande, madame, répon- « dis-je avec embarras; mais je ne puis vous « donner, avant quelques jours, une pro- « messe définitive.

« Madame Savarella me dit qu'elle re- « viendrait, et se leva pour sortir. Elle était « déjà près de la porte, que sa fille n'avait pas « fait un pas pour la suivre; alors elle me dit « bien bas et précipitamment :

« — Monsieur, j'ai un grand service à « vous demander; ayez la bonté de venir « chez ma mère.

« Je tressaillis, et quand je fus seul, je me « sentis atteint d'un trouble et d'une ivresse « que je n'avais jamais connue. Ce que j'éprou- « vais n'était point ce sentiment d'admiration « profond et doux que Flavie m'avait fait éprou- « ver. C'était comme une folie qui embrâsait « ma tête et précipitait mon sang avec une « inconcevable violence. Je sentais mes lè- « vres sèches et brûlantes, mes mains trem- « blaient, et mes yeux brillaient d'un tel « éclat, que quand je revis Flavie, elle me « demanda si j'étais malade. Je lui répondis « avec distraction ; et moi qui, malgré notre « embarrassante situation, me sentais tou- « jours heureux près d'elle, j'avais hâte de « m'en éloigner. Une agitation extrême, une « inquiétude incessante me rendaient toute « occupation insupportable.

« Je sortis dans la campagne, mais je ne re- « gardai ni le ciel, ni l'immensité de la mer « qui jusqu'alors m'avaient inspiré des pen- « sées graves et calmes. Une seule image

« s'était emparée de moi : c'était celle de cette « jeune femme que sa mère avait une fois « nommée Nizza. Je croyais n'avoir jamais « rencontré une figure si séduisante, et en « effet, Gabriel, aujourd'hui que je suis de « sang-froid, je puis te l'assurer encore, il est « impossible d'être plus dangereusement « jolie. Elle n'a point, comme Flavie, cette « expression divine qui fait rêver aux anges, « cette douceur attendrissante qui, peu à « peu, s'empare de l'âme tout entière; ses « yeux, d'un beau noir de jais, lancent mille « étincelles dans un seul regard, sa bouche, « qui semble faite pour sourire sans cesse, « est bordée de ces lèvres voluptueusement « fortes qui respirent la vie et l'amour; sa « taille est si belle, si symétriquement for- « mée, qu'elle donne à tout son ensemble « comme l'idée d'une de ces bayadères qui « semblent n'être créées que pour le plaisir. « Enfin, Gabriel, Nizza n'est point le type de « la femme qu'on rêve dans sa première jeu-

« nesse pour en faire la compagne de sa vie,
« mais c'est la femme avec qui on voudrait
« épuiser tout ce que l'imagination peut ins-
« pirer de délire et de passion.

« Toi, mon premier ami, tu sais que je
« conservai bien long-temps même après avoir
« passé l'adolescence, cette pureté de mœurs
« qui ne se borne pas à la pureté du cœur
« Tu sais que je n'eus point de ces fré-
« quens écarts qu'on justifie par l'entraîne-
« ment de sens neufs à toutes les impressions;
« je voulais être aimé, je voulais aimer moi-
« même; je faillis, il est vrai, plusieurs fois
« me laisser prendre. Mais toujours au mo-
« ment de m'attacher, je découvrais quelques
« défauts d'âme ou de caractère qui étaient
« antipathiques à mes sentimens. Je savais
« bien que la perfection n'existe point sur la
« terre, mais les taches que je découvrais
« étaient précisément celles qui me repous-
« saient le plus; aussi n'avais-je réellement
« rien aimé avant de connaître Flavie, et

« hors quelques erreurs de jeune homme que « l'on se hâte d'oublier pour ne plus avoir à « en rougir, j'étais neuf aux passions.

« Tu viens d'apprendre avec détail toutes « les douleurs que m'a causé celle à qui j'ai « donné mon nom; la contrainte que je m'im- « posais avec elle n'avait point éteint mon « amour, je l'ai bien senti plus tard, mais « elle m'avait forcé à en refouler l'ex- « pression, et mes sens, subitement allumés « par la vue d'une femme aussi séduisante « que Nizza, me livraient à un état à la fois dan- « gereux et pénible. L'image de Flavie vivait « toujours dans mon cœur, mais je l'y cachais « comme une de ces reliques qu'on évite de « laisser voir de crainte de s'exposer au ridi- « cule; car il faut l'avouer, j'avais bien voulu « sauver Flavie du déshonneur, assurer son « existence et celle de son fils, mais j'étais « avec elle froid et embarrassé; la crainte « qu'elle ne se crut obligée d'accorder quel- « que chose à la reconnaissance, m'inspirait

« une circonspection gênante, dont l'expres-
« sion avait plus d'une fois frappé M. Ga-
« leozzi. Plus d'une fois j'avais remarqué
« qu'il fixait des yeux presque irrités sur le
« visage du fils de Flavie. Avait-il quelques
« soupçons? toujours est-il qu'il ne m'a ja-
« mais fait aucune réflexion sur ma manière
« d'être avec sa nièce et sur la froideur que
« m'inspirait le petit Julien.

« Tu peux comprendre facilement Ga-
« briel, qu'une vie aussi incomplète que la
« mienne me rendit faible contre la séduc-
« tion qui se présentait. Elle m'effraya cepen-
« dant assez pour que je me promisse sévère-
« ment de veiller sur moi-même, pour que j'ap-
« pelasse à mon secours, tout ce qu'ordonnait
« la morale et la religion. Quelle que fut ma
« position secrète, j'étais marié, et eussé-je
« été libre, je n'eus point pensé à Nizza pour
« en faire la compagne de ma vie, non que je
« la connusse assez pour me permettre de la
« juger; mais je suis persuadé que tu penses

« comme moi, Gabriel, il est des femmes qui « inspirent des sentimens ou plutôt des désirs « bien différens. Cependant, quels que fus- « sent les raisonnemens que je me faisais à « moi-même et le calme que je cherchais à « recouvrer, je ne me sentis point le courage « de fuir Nizza; je me disais bien que je pou- « vais me borner à obtenir l'emploi que sa « mère désirait pour son neveu et à la mettre, « elle ou lui, en rapports directs avec M. Ga- « leozzi; mais je me persuadais que j'agirais « mal, que ce serait un manque de procédés « vis-à-vis de personnes qui n'étaient point « heureuses : et puis Nizza m'avait dit qu'elle « avait quelque chose de particulier à me con- « fier. Etait-ce parce qu'elle était belle que « je devais mentir à mon caractère, en ne me « montrant ni serviable, ni poli?

« Je me rendis donc chez Madame Sava- « rella ; après avoir obtenu sans peine « ce qu'elle désirait ; M. Galeozzi m'avait « même chargé de finir cette affaire ; cepen-

« dant je ne lui appris point que j'irais moi-
« même porter cette bonne nouvelle. Gabriel,
« j'en eus la preuve, une faute quelque légère
« qu'elle paraisse, altère toujours la vérité du
« caractère, et l'on sent intérieurement quand
« on veut écouter sa conscience, qu'on de-
« vrait s'arrêter au premier pas qui conduit à
« une action dont on se cache.

« Nizza était seule, elle m'apprit qu'elle
« avait facilement persuadé à sa mère que la
« réussite de l'affaire dont je m'étais chargé,
« demanderait plusieurs jours, et qu'elle pou-
« vait aller à leur campagne où elle avait af-
« faire.

« —Car j'étais presque assurée, ajouta-t-elle
« en me regardant avec la plus naïve
« séduction, que vous auriez l'extrême obli-
« geance de ne pas me faire attendre votre
« visite, votre réputation de complaisance est
« si bien établie à Port-Maurice, que...

« Je l'arrêtai en souriant, la priant de
« réserver sa bonne opinion pour le moment

« où j'aurais été assez heureux pour la méri-
« ter. Elle sentit que je la ramenais au motif
« particulier qui me conduisait près d'elle et
« sans hésiter, elle m'avoua qu'elle ressentait
« une invincible répugnance pour son cousin,
« qu'elle désirait que j'usasse de l'influence
« que me donnerait le service que j'allais
« rendre à sa famille, pour engager sa mère à
« ne pas la forcer à ce mariage.

« — Vous êtes veuve, répondis-je en évitant
« de la regarder; madame votre mère ne peut
« employer que des prières.

« —C'est vrai, reprit-elle, mais je vous l'a-
« voue, je suis très faible contre les pleurs et
« les scènes de famille. Ma mère me mon-
« trera de l'humeur; mon cousin me fera des
« instances, des reproches.....

« —Il ignore donc que vous ne l'aimez pas?

« —Mon Dieu! reprit-elle ingénuement, je
« ne l'ai point découragé très sérieusement;
« quoiqu'il soit peu aimable, c'est un excel-
« lent garçon; et puis il est assez doux d'être

« aimée, lors même qu'on ne peut aimer soi-
« même.

« Cette coquetterie m'eut déplu dans toute
« autre, mais chez Nizza elle était si gracieu-
« sement naïve, sa pensée paraissait s'échap-
« per avec tant d'abandon et d'enfantillage,
« que je ne me sentis aucun désir de lui par-
« ler raison. Ma vie était si grave depuis quel-
« ques années, qu'il se fit comme une sorte
« de révolution en moi, comme un irrésisti-
« ble besoin de plaisir et de jouir de ce qui
« m'était refusé.

« Nizza ne me parla pas longuement de son
« cousin ; elle me raconta les malheurs dont
« l'avait fait souffrir un mariage mal assorti;
« puis tout-à-coup un éclair rapide chassait
« les souvenirs tristes, elle se prenait à sou-
« rire comme un enfant distrait d'une souf-
« france par la présence d'un nouveau jouet.
« Elle possédait quelques talens dont aucun
« n'était perfectionné, mais qui ajoutaient au
« charme de sa personne; elle me chanta pres

« que sans que je le lui demandasse, des bar-
« carolles vénitiennes, m'ouvrit ses cartons de
« dessin, fut enchantée d'apprendre que je pei-
« gnais un peu, me demanda de lui donner des
« leçons. Frivole et enjouée, elle passait avec
« une étonnante facilité d'un sujet à un autre,
« riait en me montrant des dents blanches et
« fraîches; ou bien me fixant avec des yeux
« brillans, elle me demandait si je ne trouvais
« pas qu'elle avait raison de ne pas se rema-
« rier, après avoir été si malheureuse dans
« son premier hymen.

« Il était fort tard quand je pensai à la
« quitter, je voulus m'excuser ; elle m'in-
« terrompit en me disant qu'elle n'avait ja-
« mais passé une soirée aussi agréable, qu'elle
« menait une vie bien triste, et que ce serait
« une preuve de bonté à moi que de venir la
« voir.

« — Mais je pense, ajouta-t-elle, après un
« moment de réflexion, que vous êtes ma-
« rié, que vous avez un intérieur agréable,

« tandis que moi je ne tiens à rien. Je ne sais « pas pourquoi je ne vois pas votre femme, je « n'ai que deux ans de plus qu'elle; nous « avons joué ensemble dans notre enfance; « je me trouvais aussi à cette époque avec le « fils de madame Galeozzi; il était bien beau « quoique dédaigneux; qu'est-il devenu?

« — Je le crois en pays étranger, balbutiai-« je avec embarras.

« — J'aurais pensé qu'il épouserait sa cou-« sine. Nous autres jeunes filles, nous croyons « deviner bien des choses, et puis Flavie...

« Elle rougit, et changeant de conversa-« tion, elle me demanda si je n'avais pas de « livres à lui prêter. Je lui en promis et la « quittai.

« Je me sentais blessé de ce qu'elle avait « dit ou plutôt de ce qu'elle n'avait pas dit « relativement à Melchior. Je croyais com-« prendre qu'elle avait fait allusion à la fuite « de Flavie avec son cousin, qu'elle la soup-

« connait de l'avoir aimé, et une mauvaise « pensée me criait que ce serait un ridicule de « paraître avoir un sentiment très vif pour « une femme dont je n'étais pas le premier « amour.

« Tout le monde dormait à la maison quand « je rentrai; on m'ouvrit sans bruit cette « même porte qu'autrefois Flavie ouvrait en « secret à Melchior. Ce souvenir qui jadis me « l'avait rendue intéressante, m'irrita. Je me « rappelai une à une toutes les preuves de « dévouement qu'elle avait donné à cet hom- « me, je me rappelai aussi sa chute; et l'ange « dans ce moment ne fut plus à mes yeux « qu'une femme faible, si ce n'est corrompue.

« Flavie ne me demanda point l'emploi de « ma soirée, quoique j'eusse l'habitude de les « passer chez moi, mais elle me sembla « plus pâle, plus abattue, je ne m'en étonnai « pas, son fils était souffrant. Je retournai « chez Nizza lui portai des livres et des « vues charmantes que j'avais rapporté de

« Naples, j'y restai aussi tard que la veille, et « je fis de même tant que dura l'absence de « sa mère, qui se prolongea, Nizza me dit « naïvement qu'elle lui avait écrit que M. Ga- « leozzi avait accordé l'emploi à son cousin, « mais que comme Stephan n'était pas à Port- « Maurice, on ne pourrait terminer cette af- « faire qu'à son retour; qu'il était donc inu- « tile qu'elle se pressât de revenir de la cam- « pagne puisqu'elle y avait affaire.

« Je suis persuadé que Nizza n'avait au- « cune dangereuse prévision en engageant sa « mère à ne point se presser de revenir, mais « nos soirées l'amusaient, nous faisions de la « musique, nous dessinions ensemble; elle « me racontait les tourmens qu'elle avait « éprouvés durant le peu de mois de son ma- « riage: ses yeux étaient alors remplis de lar- « mes. Puis, tout-à-coup elle se mettait à « jouer l'air le plus gai, chantait et soupirait « dans la même minute. Elle était enfin si à « son aise avec moi, elle trouvait un plaisir

« si nouveau dans la société d'un jeune hom-
« me, qui lui laissait deviner combien il la
« trouvait séduisante, qu'elle redoutait de
« voir revenir sa mère dans la crainte qu'elle
« ne lui parlât de son cousin. Et puis aussi
« dans la crainte que je ne trouvasse pas ma-
« dame Savarella assez amusante, pour venir
« assiduement chez elle. Toutes ces pensées
« étaient rapides et peu arrêtées dans cette
« tête légère ; Nizza était une personne toute
« de premier mouvement, et par cela même
« beaucoup plus dangereuse pour moi que la
« coquette la plus raffinée. Sa gaîté m'élec-
« trisait; naturellement rêveur et porté à la
« mélancolie, le mouvement qu'elle don-
« nait à ma vie y répandait un inattendu
« rempli de charmes ; j'arrivais sombre chez
« elle, elle ne m'en demandait pas la raison,
« mais elle redoublait de grâces, de sourires,
« tout cela sans calcul, et seulement par le
« besoin qu'elle ressentait de voir tout riant
« autour d'elle. On ne pouvait lui reprocher

« de manquer de décence et de retenue, mais « elle avait cette liberté de manières que le « mariage donne, quelque court qu'il ait été. « Elle me laissait prendre ses mains et les « baiser, elle me laissait détacher les longues « nattes de ses noirs cheveux, la poser pour « esquisser son profil qui était admirable, ar- « ranger les plis de sa robe pour leur donner « plus de grâce, et fixer long-temps mes « yeux sur les contours de son cou qui por- « tait avec tant d'audace la tête la plus ani- « mée et la plus éblouissante que j'eusse vue « de ma vie. Ses yeux en se fixant sur les « miens étaient tour à tour remplis de malice « et de volupté. C'était leur expression habi- « tuelle; mais qu'il était imprudent de s'y ar- « rêter!

« Un mois se passa ainsi. Un soir elle « m'annonça le retour de sa mère pour le len- « demain; et me fit promettre de nouveau « d'empêcher son mariage.

« — A présent, moins que jamais, ajouta-

« t-elle étourdiment, je ne pourrais épouser « Stephan.

« — Moins que jamais! répétai-je avec émo- « tion.

« Elle se leva, fut à son piano, essaya une « barcarolle fort gaie, puis tout-à-coup elle « s'arrêta et fondit en larmes.

« — Qu'avez-vous Nizza? m'écriai-je en l'at- « tirant près de moi, et retirant ses deux « mains dont elle couvrait sa figure.

« — Je ne sais, je ne conçois pas, balbutia- « t-elle.

« J'attirai sa tête sur mon épaule, elle y « pleura long-temps, puis tout-à-coup elle « s'éloigna de quelques pas je vis ses joues « brûlantes où brillaient encore quelques « larmes. Ses cheveux s'étaient à demi déta- « chés, et ses longues paupières noires voi- « laient ses yeux, d'où ne s'échappaient plus « que des regards timides. Jamais je ne l'avais « vue si belle. J'eus pourtant le courage de « ne pas m'approcher d'elle, je sentais que je

« ne serais plus maître de mes transports.

« Un coup de vent fit ouvrir la fenêtre; au « milieu de ses raffales nous entendîmes son- « ner minuit.

« —Nizza, balbutiai-je, je reviendrai demain.

« — Ma mère sera de retour.

« — Je vous apporterai une lettre, j'ai bien « des choses à vous apprendre, vous me ré- « pondrez, n'est-ce pas?

« — Oh! oui.

« Je marchai vers la porte, elle s'approcha « de moi et me dit :

« — Prenez le manteau de Stephan qu'il « a laissé ici, il pleut très fort.

« Le souvenir de ce Stephan me bouleversa. « Je refusai, elle me tendit la main comme à « l'ordinaire quand nous nous quittions. Je la « portai à mes lèvres, une seconde après j'é- « tais à ses pieds.

« — Mon Dieu! dit-elle en se levant au « bout d'un moment, mon Dieu, j'oubliais « que vous étiez marié.

« J'étais si animé, que cette exclamation « ne me rappela point à moi-même. Je « la forçai doucement à reprendre sa place, « et je restai à ses genoux. Dans ce mo- « ment, un coup frappé fortement à la « porte nous tira l'un et l'autre de notre ou- « bli, je me levai : j'entendis prononcer mon « nom. C'était un de nos gens qui accourait « m'avertir que M. Galeozzi venait d'être « frappé d'une attaque de paralysie qui le « mettait dans le plus grand danger.

« Je sortis de la maison de Nizza sans lui « jeter un regard, et j'arrivai chez moi bien « avant le messager de malheur qu'on m'a- « vait envoyé. Flavie était près de son oncle. « En m'apercevant, elle fit un cri de joie, et « le malade ouvrit les yeux.

« On avait envoyé chercher le médecin « de Port-Maurice, et le lendemain, dans « la nuit, le plus célèbre de Gènes arriva. « Leur avis fut unanime, M. Galeozzi ne de- « vait jamais retrouver l'usage de ses membres.

« Ce malheur, affreux pour tout autre, « l'était encore plus pour une personne du « caractère de M. Galeozzi. Cependant l'es- « poir qu'il conservait et que nous ne parta- « gions pas, le soutint et l'abusa sur sa vérita- « ble position. La douceur, les soins, et surtout « les paroles consolatrices de Flavie furent su- « blimes. Elle montrait tant de patience, une « foi si angélique, elle parlait avec tant de « conviction et de chaleur des consolations « que l'on trouve dans la patience; elle sa- « vait si bien unir l'action au précepte que « notre pauvre malade se résigna, et n'aug- « menta point ses maux par une violence que « j'avais tant redouté.

« Flavie ne s'éloignait du fauteuil où on « plaçait M. Galeozzi quand on le sortait de « son lit, que pour soigner son fils, et quand « il fut mieux, elle le tenait dans ses bras « près de son oncle, et remplissait en même « temps deux devoirs qui lui étaient également « chers. Elle semblait ainsi l'ange de la

« patience, s'appuyant sur les trois plus belles « vertus, la Foi, l'Espérance et la Charité.

« J'étais chargé seul de toutes les affaires « du commerce, cependant M. Galeozzi, « quoique sa tête fut fort affaiblie, voulait « que je lui rendisse compte, jour par jour, « de ce qui se passait, c'était encore sa « plus vive inquiétude que de savoir si sa « maison marchait bien. Mais peu à peu « il se détacha de tous soins du monde; les « prières et les exhortations de Flavie lui « ouvrirent le chemin du repos que l'on ne « trouve que dans des pensées célestes.

« Mes occupations continuelles, les soins « que je partageais avec Flavie m'avaient « d'abord assez occupé pour que je me « crusse presque guéri de mon entraîne- « ment vers Nizza. Cependant j'éloignais « son souvenir comme on éloigne celui d'un « danger qui nous fait frémir encore, quand « un matin elle entra dans mon cabinet.

« Elle n'avait plus ce regard brillant, cette « fraîcheur éclatante qui la rendaient si belle.

« Elle avait souffert ; ses regards m'apprirent « que j'en étais cause.

« — Vous m'avez tout à fait abandonné, me « dit-elle, et ma mère me persécute, je vais la « quitter, nos querelles me désespèrent. Si, « comme vous me l'avez promis, vous faites « obtenir une place à mon cousin, je vous « conjure d'y mettre pour condition qu'il « fasse une pension à ma mère. Il me semble « que cela est juste, puisque c'est à elle « qu'il devra son emploi et qu'elle lui a servi « de mère.

« — Qu'allez-vous faire? qu'allez-vous de- « venir? m'écriai-je.

« — Je me rends à Paris, je possède « quelques talents...

« Je la vis perdue dans cette grande ville « où une femme aussi remarquablement jolie « devait trouver à chaque pas un séducteur, « et la pensée de la savoir à un autre me « bouleversa.

« — Vous gardez le silence, s'écria Nizza, « au moment où je vais abandonner ma mère, « ne pouvez-vous me rassurer sur son sort?

« Je levai les yeux sur sa figure si charmante, elle était baignée de larmes.

« — Nizza, vous ne pouvez partir, balbutiai-je, je ne saurais supporter votre absence. Je suis marié il est vrai, mais apprenez....

« La porte s'ouvrit, et le petit Julien passant à demi sa tête noire et bouclée, demanda timidement :

« — Papa, puis-je entrer?

« Je ne répondis pas, et comme je ne le caressais jamais, qu'il me craignait, il demeura interdit sans avancer.

« — Que voulez-vous, demandai-je brusquement, pourquoi me déranger?

« — Papa, j'ai voulu venir, pour vous montrer que je marchais tout seul, que je n'étais presque plus malade.

« Cette voix plaintive me fit mal, et je lui fis signe d'approcher. Nizza le regardait avec une profonde attention.

« — Vous trouvez qu'il ne me ressemble pas, dis-je avec amertume.

« — Il ne ressemble pas non plus à sa « mère, répondit-elle.

« Je repoussai l'enfant qui s'était appuyé « sur mes genoux, il chancela et dit en pleu- « rant.

« — Tout le monde aime Julien, pourquoi « papa ne l'aime-t-il pas?

« Cette plainte si douce me serra le cœur, « et je le pris dans mes bras.

« — Il ressemble à Melchior, dit Nizza « simplement.

« — Laissez-moi; allez retrouver votre « mère, m'écriai-je en repoussant l'enfant, « et ne venez jamais ici sans que je vous « appelle.

« Le pauvre petit sortit sans rien dire. Mon « injuste colère tourna au profit de ma folle « passion.

« — Nizza, dis-je hors de moi-même, j'irai « voir votre mère, j'obtiendrai d'elle qu'elle « vous laisse libre; mais si vous voulez abso- « lument quitter Port-Maurice, eh bien! je « vous accompagnerai.

« Sa main était dans la mienne, je ne

« m'en séparai qu'en entendant du bruit.

« —La lettre que je vous remettrai ce soir, « ajoutai-je précipitamment vous expliquera « tout ; vous ne me punirez pas d'avoir dis- « posé de ma liberté avant de vous con- « naître, désormais ma vie, tout ce que je puis « donner vous appartiendra.

« Le sourire revint sur ses lèvres, et je « la retrouvai plus séduisante que jamais. « Je ne sais quel vertige bouleversait ma rai- « son, au point que je me décidai tout a « coup à ne plus mettre de frein à mes désirs, « Je trouvai mille raisons pour me justifier ; « je me dis que Flavie ne m'était rien, que « mon nom que je lui avais donné avait suffi « pour la sauver, qu'elle ne m'aimait pas, « qu'elle ne m'aimerait jamais; enfin, que rien « ne m'unissait à elle qui put me condamner à « ne jouir d'aucun bonheur ; ma conscience « et mon honneur se turent si bien que je me « mis à écrire à Nizza pour lui confier ma « position. J'osais déshonorer par cette con- « fidence celle qui portait mon nom ; j'osais « plus, j'osais jurer que je ne l'aimais plus,

« et que si M. Galeozzi venait à mourir, je « me séparerais d'elle.

« Après avoir tracé cette lettre sans aucune « hésitation, je la serrai sur moi, décidé à la « remettre le soir, et j'entrai chez M. Galeozzi. « Cette chambre si triste me sembla insuppor- « table, Flavie lisait un ouvrage de piété, quoi- « qu'elle parut fatiguée, je ne lui offris point, « comme de coutume, de la remplacer, et « les paroles sublimes que prononçaient sa « voix tendre et touchante n'arrivaient point « jusqu'à mon cœur. Je me promenais dans « l'appartement, je m'asseyais, je me rele- « vais, je touchais la lettre que je desti- « nais à Nizza, je sentais une vive impatience « de la savoir entre ses mains, et cependant « le trouble qui m'agitait m'avertissait qu'en « la remettant, j'allais commettre une indigne « action.

« Depuis que M. Galeozzi était tombé dans « un si triste état, je ne le quittais que « quand il était couché ; je rentrais alors dans « mon cabinet, puis je revenais savoir s'il

« dormait, et avant de me retirer je donnais
« de ses nouvelles à Flavie.

« Je n'osai donc sortir avant qu'il fut en-
« dormi; mais les soins que je lui rendis
« étaient empreints de tant de distraction,
« qu'il en fut frappé, et me dit :

« — Qu'as-tu, Raphael? tu me parais
« tourmenté. Les affaires vont-elles mal,
« crains-tu.....

« — Au contraire, très bien, et celles
« mêmes qui m'inquiétaient, réussissent par-
« faitement.

« — Tu es un brave enfant, reprit-il, tu
« ne m'abandonneras jamais dans mon mal-
« heur, j'en suis sûr. Il n'y a qu'une chose qui
« m'afflige, poursuivit-il, en parlant de manière
« que Flavie, placée près de la cheminée, ne
« put l'entendre, c'est ta froideur pour ta fem-
« me. Je vois que tu ne peux lui pardonner
« d'avoir aimé ce misérable; cependant songe
« qu'elle avait été élevée avec lui, et qu'il
« était l'idole d'une mère que Flavie regardait
« comme la sienne. La pauvre enfant est
« toujours contrainte avec toi, mais si tu sa-

« vais quelle reconnaissance tu lui inspi-
« res....

« — De la reconnaissance ; interrompis-je
« avec amertume, suffit-elle au bonheur du
« mariage.

« Le vieillard soupira et ajouta doulou-
« reusement :

« — J'ai mal fait de vous marier, vous
« n'êtes pas heureux. Quelquefois il me re-
« vient un terrible soupçon, qui te rend plus
« digne d'estime, mais elle ! !

« Les yeux éteints de M. Galeozzi se rem-
« plirent de larmes, je sentis un profond
« remords, et je me hâtai de l'assurer que
« Flavie méritait toute son affection ainsi que
« la mienne. La sérénité reparut sur son front,
« et Flavie s'étant approchée pour lui dire
« bonsoir, il nous renvoya.

« Je rentrai dans mon cabinet ému, incer-
« tain. Si je sortais, Flavie ne s'étonnerait elle
« pas, ne s'effrayerait-elle pas même que je ne
« vinsse pas, comme de coutume, lui donner
« des nouvelles de M. Galeozzi ; si j'atten-
« dais, ne serait-il pas trop tard pour me

« présenter chez madame Savarella. L'image
« de Nizza m'apparut alors parée de sa
« merveilleuse beauté, et ne balançant plus,
« je remontai chez moi pour changer d'habit.

« En traversant l'antichambre qui séparait
« mon appartement de celui de Flavie je
« passai devant sa chambre, fermée seu-
« lement par une porte vitrée recouverte
« d'un rideau de mousseline. Je ne sais quel
« heureux instinct m'en fit approcher, le
« rideau était entr'ouvert; je la vis pleu-
« rant sur les mains de son fils endormi sur
« un canapé.

« — Pauvre enfant! disait-elle, pauvre en-
« fant! si tu savais ce que tu me coûtes,
« comme tu m'aimerais! Oh! que ne puis-je
« changer ton visage! que ne puis-je t'ô-
« ter ta funeste ressemblance, elle indigne ce-
« lui qui est ton seul protecteur, ton seul
« appui. Il nous hait tous les deux, tandis
« que moi je l'aime, je l'aime avec autant
« d'amour que de respect.

« Gabriel, combien je sentis qu'elle m'é-
« tait chère, la folie qui m'égarait se pré-

« senta à mes yeux ce qu'elle était réel-
« lement : une mauvaise, une indigne ac-
« tion. N'était-ce pas de mon plein gré que
« j'étais devenu l'époux de Flavie ; avait-elle
« essayé de me tromper ; était-ce sa faute si
« son fils ressemblait à son père ; me connais-
« sait-elle quand elle l'avait aimé ; se con-
« naissait-elle bien elle-même, et son extrême
« jeunesse n'était-elle pas sa première ex-
« cuse? La douceur, le charme de son carac-
« tère étaient toujours les mêmes ; elle bais-
« sait ses yeux craintifs devant moi ; elle
« était froide, contrainte. Et n'était-ce pas
« ma faute s'il en était ainsi? Pouvait-elle
« faire autrement que de s'apercevoir que je
« haïssais son fils? Ah! j'étais mille fois plus
« coupable qu'elle ; ne projetais-je pas de
« l'abandonner, ainsi qu'un vieillard infirme
« à qui je devais tout. Et depuis deux mois ne
« l'offensais-je pas par mes désirs insensés
« portés vers une autre ; ne me préparais-je
« point à vivre dans le désordre pour contenter
« un penchant sans excuse, car il ne prenait
« pas sa source dans le cœur. Nizza était

« fraîche, gaie, voluptueuse comme une « femme créée pour le plaisir, Flavie au contraire, étiolée, courbée par de longues « douleurs semblait faite pour la tendresse et « la mélancolie. Mais que de charmes dans « son pâle sourire, que d'expression dans son « humide regard ; qu'elle était belle ainsi à « genoux, ses beaux cheveux blonds entou- « rant sa figure délicate et presque flétrie ; je « sentis dans ce moment que l'amour inspiré « par les sens peut s'évanouir par la ré- « flexion, mais que celui qui prend sa source « dans l'âme n'a besoin ni de bonheur, ni « d'éclat. L'un semblable à un feu de paille « vous brûle sans laisser après lui de cha- « leur, l'autre renaît de sa cendre à la moin- « dre étincelle et ne s'éteint jamais.

« J'entrai chez Flavie. Elle me demanda « si son oncle était bien.

« — Oui, lui répondis-je en m'asseyant « près d'elle, il dort, mais vous, chère Flavie, « vous paraissez souffrante.

« — Moi, non, mais il me semble que « mon pauvre petit Julien a la fièvre.

« — Un peu, dis-je en tâtant le poulx de « Julien; que pense le docteur? continuai-« je en écartant la lampe qui donnait sur « les yeux de l'enfant.

« — Il y a trois jours qu'il n'est venu voir « mon oncle.

« — Je vais lui écrire, m'écriai-je en tra-« çant un billet à la hâte.

« Je cherchai du papier afin d'allumer « une bougie pour le cacheter, je sentis « la lettre destinée à Nizza, et sans hésiter, je « m'en servis et jetai dans la cheminée le « reste à demi consumé. Je sortis pour en-« voyer mon message au docteur, Flavie ne « m'entendit pas rentrer, je la surpris tenant « les restes de ma lettre. Elle pleurait avec « angoisses.

— « Mon Dieu! mon Dieu! disait-elle il « en aime une autre, et il a enchaîné sa li-« berté pour me sauver.

« Je me mis à genoux devant elle, et « appuyant mon front sur ses mains, je lui « dis :

« — Je n'aime toujours que toi, un instant

« j'ai été entraîné, et la crainte de ton indiffé-
« rence...

« — Je ne suis pas digne de vous, balbu-
« tia-t-elle au milieu de ses sanglots, vous
« êtes libre, Raphael, de porter à une autre
« votre affection, votre amour.

« — Non, non, jamais si tu peux m'aimer.
« Tant que cet homme existera je ne te de-
« manderai pas d'être entièrement à moi.
« Mais je te le jure, je ne souillerai plus
« notre pure affection en en détournant la
« plus faible partie.

« — Vous êtes généreux, Raphael, et ce-
« pendant vous haïssez ce pauvre enfant.

« — Non, je ne le hais point, Flavie, m'é-
« criai-je étendant ma main sur la tête de
« son fils, et je te renouvelle ici le serment
« de lui servir de père.

« Le son de ma voix réveilla Julien, il
« ouvrit les yeux. Pour la première fois son re-
« gard, si ressemblant à celui de Melchior ne
« m'irrita point, et je lui tendis les bras.

« — Papa, balbutia le pauvre petit, j'ai
« bien mal,...

« Cet appel à ma pitié fit couler mes lar-
« mes, et quand le docteur arriva, je l'inter-
« rogeai avec une inquiétude réellement pa-
« ternelle. Il nous rassura. Cependant je veil-
« lai Julien avec sa mère.

« En sortant d'auprès d'elle, j'écrivis à
« madame Savarella de m'envoyer son
« neveu.

« Il vint, je reconnus en lui un jeune
« homme bien élevé et aimable. Il m'apprit
« qu'un emploi sédentaire lui conviendrait de
« préférence, et je me hâtai de lui en promettre
« un à Marseille, sous la condition qu'il em-
« mènerait à l'instant avec lui sa tante et sa
« cousine. Nizza m'écrivit, je lui répondis ce
« peu de lignes :

« J'aime ma femme, je vous ai trompé, ou
« plutôt, ébloui par votre beauté, j'ai failli
« vous entraîner et me déshonorer. Ne me re-
« gardez plus que comme un ami, que vous
« pourrez réclamer dans toutes les occasions.
« Votre cousin vous aime, il paraît digne de
« vous.

« Stephan partit, emmena ses parentes;

« deux mois après, j'appris qu'il était de-
« venu l'époux de Nizza.

« J'ai fini de te dévoiler cette époque de
« ma vie, dont les suites pouvaient me rendre
« si cruel et si méprisable et je me suis con-
« vaincu que l'estime de soi-même peut seule
« assurer la tranquillité. Nous vivons depuis
« ce temps, Flavie et moi, dans un accord plein
« de charme. Je ne réclame aucun des droits
« que me donne le titre de son époux, mais
« jamais elle ne fut plus tendre ni plus con-
« fiante. M. Galeozzi est toujours dans le
« même état; cependant l'amitié qui nous
« unit, Flavie et moi, semble jeter quelque
« douceur sur sa triste vie quoiqu'il com-
« mence à soupçonner qu'il ne lui reste au-
« cun espoir de guérison; nous ne pronon-
« çons jamais le nom de Melchior, ou plutôt
« de Georges Sicard, mais nous y pensons tous,
« j'en suis sûr. Je voudrais savoir s'il existe,
« ce qu'il est devenu. Je n'ose prendre des
« renseignemens en Angleterre où il doit être,
« mais je compte sur ton amitié pour te char-
« ger de ce soin.

« Ton frère va partir avec cette énorme « lettre écrite à plusieurs reprises. Il revien- « dra ensuite se fixer près de nous ; il te « dira combien Flavie est bonne, aimable, « combien je parais heureux père, heureux « époux. Toi seul, ami, connaitras tout « ce qui manque à mon bonheur.

« Envoie-moi de la musique et des livres « nouveaux pour Flavie. D'ici à peu d'années « je te prierai de me chercher une personne « sûre qui puisse suivre l'éducation de Ju- « lien, qui annonce la plus précoce intelli- « gence. Il est beau comme..... j'allais dire « comme un ange; hélas! non, il est beau « comme le démon à qui il doit le jour. »

## IX.

Quelques changemens que la misère et l'inconduite eussent apportés dans le physique et le moral de Georges Sicard à l'époque où il était devenu le favori de la maîtresse d'un estaminet, ils étaient loin d'être aussi frappans que ceux qui avaient ajouté cette avilissante position.

Il lui restait encore avant ce dernier abaissement quelque vestige de délicatesse, quel-

ques pâles remords, quelques regrets de son existence flétrie ; mais du moment qu'il eut accepté cette vie de débauche aussi révoltante par son motif que par ses accessoires, on eut vainement cherché en lui la moindre trace de ce qui l'avait jadis rendu si séduisant, ni de ses manières charmantes qui lui faisaient des amis malgré ses défauts, ou les abusaient malgré ses vices.

Cependant l'aveugle et malheureuse Nancy tenait toujours à lui par des liens qu'aucun mauvais procédé n'avait pu rompre, et quoiqu'il en fût arrivé à lui montrer une dureté cruelle, elle écoutait encore avec une anxiété qui ressemblait au plaisir, le bruit de sa marche incertaine lorsqu'il revenait au milieu de la nuit dans le logement misérable qu'ils habitaient ensemble. L'infortunée passait sa vie dans l'isolement, en proie à toutes les privations, à toutes les douleurs qu'entraîne le besoin. Hélas! qui eut pu reconnaître dans cette femme flétrie et négligée jusqu'au dégoût, mistriss Austin, jadis si fraîche et si belle!

Trésor d'un époux, si fière et si heureuse de sa maternité! Qui l'eut reconnue sans effroi, sans indignation, même, puisqu'elle aimait toujours celui qui l'avait perdue. Hâtons-nous d'ajouter, pour essayer de l'excuser qu'elle ignorait que Georges fut aussi méprisable; en partageant son sort elle ne croyait partager qu'une misère honorable; elle attribuait les absences de Georges à la nécessité où il était de gagner sa vie, et quand il lui reprochait souvent avec colère d'être une charge pour lui, elle essayait de chercher quelque occupation, quelque travail. Si Nancy avait été réellement la femme de Georges Sicard, elle se serait sans doute sentie plus forte contre le malheur; mais elle portait avec le poids du malheur le poids de la honte et cette honte courbait son front; aussi cachait-elle sa misère et son avilissement à tous les yeux.

Nancy ne sortait jamais que le soir; à cette heure elle se glissait le long de sa rue obscure pour se procurer la chétive nourriture du lendemain, puis elle rentrait chez elle où le froid

et une solitude absolue l'attendaient jusqu'à l'heure où Georges, forcé de quitter sa maîtresse, rapportait à sa victime toute la brutalité de son humeur.

Et telle était encore cependant la confiance de Nancy ou plutôt son aveuglement, qu'elle prenait l'espèce de torpeur où le plongeait les liqueurs fortes dont il s'abreuvait continuellement, pour la lassitude du travail, quoiqu'elle ignorât de quel genre il pouvait être, puisque Georges rentrait très avant dans la nuit et dormait toute la matinée.

Pendant ce sommeil du matin, elle essayait de rendre aux vêtemens de Georges une sorte de propreté, puis elle guettait son réveil et l'interrogeait quelquefois timidement sur ses projets pour l'avenir.

— De quoi t'inquiètes-tu? lui répondait-il durement, tu ne fais rien et tu manges.

Mais la pauvre femme méritait tous les jours moins ce reproche, son estomac débile et fatigué ne pouvait plus supporter la nourriture grossière qu'elle ne savait même pas préparer, et si Georges se fut inquiété d'autre

chose que de lui-même, il eut facilement reconnu au dépérissement de Nancy qu'il était impossible qu'elle vécut long-temps.

Moins abruti que Georges, parce qu'il avait une plus longue habitude de la débauche et plus de force de caractère, le vil compagnon de ses plaisirs contribuait encore à le rendre moins humain pour la pauvre femme. Le misérable pensait que si Nancy n'était pas là, Georges pourrait former une liaison plus utile que la maîtresse de l'estaminet ; qui malgré sa bonne volonté et sa folle inclination, ne pouvait dérober que de très faibles sommes à son commerce. Cependant Georges s'en contentait, il était arrivé à ce degré d'abrutissement où ne rien faire est le premier plaisir. Il passait la moitié de sa vie à jouer au billard et à boire, le reste à dormir.

Beaurepaire partageait bien une partie de ces utiles occupations, mais il s'inquiétait davantage de l'avenir que Georges, parce qu'il conservait plus de réflexion et d'activité; d'ailleurs il s'apercevait de ce dont Georges ne se douatit

même pas, c'est que sa présence continuelle et ses manières libres avec la femme commençaient à inquiéter le mari, et que la confiance de celui-ci dans la manière dont sa femme conduisait les affaires diminuait avec celle qu'il avait de sa fidélité.

C'était un brave homme dénué d'éducation, grossier dans sa colère. Si jusque-là sa jeune femme l'avait trompé, du moins elle ne l'avait point publiquement déshonoré et il avait accepté le doute comme un bonheur. Mais Georges était un de ces égoïstes remplis de vanité qui ne se contentent pas d'un triomphe, quelque peu flatteur qu'il soit, s'il n'est pas connu, et il prenait peu à peu avec sa maîtresse un ton d'autorité qui déplut aux habitués.

De ce moment s'élevèrent des querelles dans lesquelles Georges se laissait aller à l'arrogance de son caractère, augmentée par le droit qu'il croyait avoir de la montrer et par le sentiment de supériorité qu'il se sentait sur ceux qui l'entouraient.

— Tu vas trop vite, avait plusieurs fois répété Beaurepaire, tu vas trop vîte, Georges,

et tu gâteras notre position. Je sais bien qu'elle n'est pas trop belle, mais enfin cela vaut mieux que rien. Encore si tu avais la précaution d'en chercher une autre avant que celle-ci t'échappe, ou du moins si tu me laissais écrire une seconde fois à cette Anglaise qui a déjà fait passer une somme assez ronde à ta tourterelle.

— Parbleu! quand j'y consentirais, répondit Georges, crois-tu qu'elle en donnerait d'autres? Elle doit être déjà assez étonnée de ne pas avoir vu arriver Nancy, puisqu'elle ne lui a envoyé cet argent que pour qu'elle revint en Angleterre.

— Il aurait mieux valu lui en abandonner un peu pour qu'elle partit en effet, reprit Beaurepaire; garder une femme dans ta position, c'est la plus grande maladresse.

— Elle ne serait point partie, ainsi laisse-moi tranquille. Je ne sais ce que tu as depuis quelques jours, mais tu m'ennuies cruellement.

— Je t'ennuie, c'est possible, c'est que je voudrais t'ouvrir les yeux.

— Pourquoi voir, dit Georges se préparant à retourner au billard.

— Pour voir qu'on nous fait grise-mine ici, que le patron nous regarde avec soupçon, que les garçons nous servent en rechignant et toujours les derniers.

— Je vais parler à la petite, s'écria Georges.

Mais la petite lui fit signe de s'éloigner.

— Je ne veux pas, dit Georges, je prétends savoir...

Elle le pria bien bas de se calmer, mais Georges était trop hautain pour lui obéir, et il continua à se plaindre avec violence.

— Vous criez comme si vous payiez, dit un garçon insolemment.

L'imprudente complice de Georges en perdant le respect d'elle-même qu'on peut conserver dans la position la plus obscure, avait aussi perdu le respect de ceux qui l'entouraient. Elle ne fut point écoutée quand elle chercha à imposer silence ; Georges leva le bras pour châtier le garçon, tous les habitués prirent son parti, le maître rentra sur ces entrefaites, le trouble, les pleurs de sa femme

achevèrent de l'exaspérer et s'avançant résolument vers Georges, il lui ordonna de quitter sa maison et de ne jamais y remettre les pieds. Georges voulait résister malgré les remontrances de Beaurepaire ; alors le patron aidé de ses garçons, et exalté par les encouragemens de son public, le jeta à la porte et se plaça fièrement sur le seuil qu'il lui défendit de repasser.

—Partez vite, criait-il, ou j'appelle la garde, nous verrons bien si un honnête homme n'est pas maître chez lui.

— Filons, murmura tout bas Beaurepaire. Sais-tu, *caro,* que du corps de garde à la police correctionnelle il n'y a qu'un pas, et que là, il ne ferait pas bon pour nous.

Georges se laissa entraîner et revint chez lui beaucoup plus tôt que de coutume.

— Je monte avec toi, dit Beaurepaire, il m'est venu une idée pour nous tirer d'affaires. Tu diras à ta ménagère d'aller nous chercher de l'eau-de-vie, nous la ferons brûler et nous causerons.

Mistriss Austin remarqua en frémissant la figure renversée et remplie de colère de Geor-

ges; la présence de Beaurepaire lui sembla aussi plus odieuse que jamais, car elle redoutait cet homme autant qu'elle le haïssait.

— Couche-toi tout de suite et laisse-moi tranquille, dit Georges à Nancy, j'ai à parler d'affaires avec mon ami.

La malheureuse femme passa dans l'alcôve seulement séparée de la chambre par un rideau, mais ce ne fut point pour essayer de dormir. Le retour de Georges à une heure inusitée, le redoublement de son humeur, la présence de son ami l'effrayaient; aussi elle ne s'était jamais senti plus malade.

Durant la belle saison, elle avait souffert d'une manière supportable, mais les premiers froids d'automne avaient augmenté une toux déchirante, et l'oppression de sa poitrine la força à rester sur son séant, d'où elle pouvait distinguer à travers ses rideaux délabrés la figure des deux amis, éclairés par la flamme de l'eau-de-vie brûlée que Beaurepaire ranimait à chaque instant.

Ils parlèrent bas d'abord, mais bientôt ils s'animèrent et Nancy put distinguer quelques

paroles; puis des phrases entières; celle-ci prononcée par Beaurepaire la frappa.

— La petite ne pouvait aller long-temps.

Georges paraissait s'être tout-à-fait calmé et se mit même à rire assez haut.

— Tais-toi, observa son ami, tais-toi donc, tu vas réveiller ta Nancy. Tu ferais même bien d'aller t'assurer si elle dort réellement.

Elle ferma les yeux quand Georges entr'ouvrit le rideau et se baissa sur son front, elle savait qu'il ne lui pardonnerait pas de l'écouter.

—Elle dort comme une marmotte, dit-il en revenant prendre sa place; sont-elles heureuses les femmes, elles ne se tourmentent de rien.

— *Povera!* répondit Beaurepaire, elle dort d'ennui; je te l'ai dit, Georges, tu as eu tort de ne pas lui donner un peu de l'argent qu'a envoyé cette Fanny, elle serait partie pour Londres, tu en serais débarrassé; que vas-tu en faire à présent que ton autre belle ne peut plus te fournir un sou.

Un cri de surprise et d'horreur faillit échapper à l'infortunée mistriss Austin, l'angoisse

et la terreur le retinrent dans son gosier brûlant.

— Enfin, continua Beaurepaire, puisque tu ne veux plus que je fasse usage de mon joli petit talent à imiter l'écriture de Nancy, il faut que nous trouvions un autre moyen.

— Ma foi je ne sais pas trop lequel? je pensais vendre mes meubles, mais, voilà, ajouta-t-il en sortant de sa poche un papier qu'il approcha de la flamme de l'eau-de-vie et dont il se servit pour allumer sa pipe, voilà un commandement de mon propriétaire.

— Raison de plus pour vendre le mobilier.

— Je dois trois termes et il ne le vaut pas; puis où cette pauvre Nancy irait-elle coucher? Quant à moi je ne m'en inquiète guère, tu me donnerais un lit dans ton palais.

— Mauvais plaisant, dis-donc une place dans mon grabat, encore ne le pourrais-je pas. Je suis logé à la même enseigne que toi et il faudra que je déguerpisse de mon gite; cependant, avant de le quitter j'ai un projet.

— Ce doit être quelque chose de bien moral?

— Tu m'ennuies avec ta moralité ; après tout, cela ne m'effraye pas, ce n'est chez toi qu'un reste d'habitude : allons, à quoi penses-tu ? Est-ce que tu regrettes ta limonadière ; tu en étais peut-être amoureux ?

— Je ne l'ai été de ma vie. Ah ! si pourtant, j'ai aimé Flavie.

— Tu l'as joliment prouvé. Mais parlons de quelque chose de plus important. Je t'ai conté qu'il y avait un étudiant qui occupait une chambre dans la même maison que moi, un garçon rangé, à son aise.

— Je sais cela, tu m'as dit aussi qu'il t'invitait à déjeûner le dimanche, tu finiras par corrompre ce Caton.

— Je n'y pense pas. Il est encrouté en diable.

— Je gage au moins que tu lui as emprunté de l'argent.

— Bah ! quelques pièces de cent sous qui ne le gênent pas du tout. Il appartient à une famille aisée qui lui envoie passablement d'argent. Ce matin il en a reçu.

— Ah ! ah !

— Je vois que tu commences à comprendre.

— Oui, mais je te préviens que je ne veux me mêler de rien.

— Tu es gentil, cependant tu consentiras bien à partager.

— Il me semble, interrompit Georges avec humeur, que je t'ai assez long-temps nourri, habillé.....

— Il n'y paraît plus guère, interrompit Beaurepaire en montrant son habit presque déchiré, ta beauté t'avait requinqué, mais moi... Du reste rappelle-toi *qu'un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense*.

— Tu me fais rire malgré moi, avec tes citations.

— Tu fais bien de rire, à quoi nous servirait de nous désespérer; revenons à notre affaire : L'étudiant a donc chez lui une petite somme assez ronde.

— Que tu veux lui emprunter en forgeant quelque histoire?

— Non, cela entraînerait des longueurs et

peut-être un refus, je prendrai, et rendrai plus tard.

— Un vol!

— Allons, voilà encore de tes grands mots. Le jeune homme obtient de sa famille tout ce qu'il veut, il n'aura que la peine d'attendre un second envoi. Je ne le mettrai donc pas dans l'embarras et ce n'est qu'un emprunt forcé. Pourquoi les hommes ne sont-ils pas plus obligeans entre eux. Tu connais mon opinion.....

— Oui, fais-moi grâce de la répétition de tes principes, ils sont peut-être vrais, mais ils m'ennuient.

— Il est convenu que tu penses comme moi, passons aux moyens. Rassure-toi, tu agiras très peu. Tu vas savoir ce que j'attends seulement de ton secours. Par un hasard qui n'est pas rare dans les maisons garnies, la clé de mon taudis ouvre la chambre du jeune homme.

— Voilà un hasard qui ressemble furieusement à celui qui t'a servi chez la duchesse. Pauvre homme! tu es bien à plaindre de ren-

contrer toujours des occasions si tentantes.

— C'est la Providence qui me sert, *caro*. *Aux petits des oiseaux elle donne*...

— Tu es assommant avec ton érudition, mais au fait, quand tu auras ouvert la porte, crois-tu trouver l'argent tout prêt et n'avoir plus qu'à le mettre dans ta poche.

— Patience, patience, le *danaro* est dans un secrétaire dont la serrure ne tient à rien, et j'ai encore, toujours par hasard, un petit outil portatif qui ouvre toutes ces drogues avec une propreté qui déroute tous les soupçons.

— Tu as une foule de talens bien honorables, vicomte. Tu contrefais les écritures, tu crochètes les serrures, tu...

— Mon petit, il faut savoir faire un peu de tout. Ainsi donc, rien ne sera plus facile que d'exécuter mon projet sans danger; le jeune homme est exact comme un papier de musique, il sort tous les jours à huit heures, à neuf heures sa chambre est faite et notre bonne hôtesse qui tient aussi à ses habitudes, prend son café avec sa servante; son mari,

garçon de bureau ou employé, est parti depuis long-temps. Il ne loge sur le carré de mon étudiant qu'un autre jeune homme qui mène je crois joyeuse vie, car il dort jusqu'à midi et par parenthèse, quand la chose sera faite, on pourra bien le soupçonner, le pauvre innocent.

— Et pourquoi lui plus que toi.

— Parce que, quoique je ne paye pas exactement, l'hôtesse m'aime beaucoup, par la raison que je lui répète qu'elle est encore très belle femme, puis parce que je me nomme le vicomte de Beaurepaire, victime de la révolution de Juillet, et que la bonne dame regrette Charles X. D'ailleurs qu'est-ce que cela me fait ce que l'on pensera, sitôt que nous aurons le magot nous quitterons Paris de suite, nous irons essayer de toucher le cœur de quelques beautés de province.

— Et Nancy?...

— A quoi cela lui servirait que tu restasses avec elle. Tu sais mon opinion : que les femmes se tirent toujours d'affaire quand elles sont seules.

Un profond gémissement échappa à l'infortunée mistriss Austin.

— Si elle nous a entendu, murmura Beaurepaire, il faut lui faire jurer...

Georges entr'ouvrit pour la seconde fois le rideau, et vit la malheureuse sans mouvement.

— Elle rêvait, elle dort, et je me sens envie d'en faire autant. Va-t'en!

— Oui, je m'en vais, mais écoute et retiens mes instructions : il faut que tu sois à neuf heures précises devant la maison que j'habite, tu te promèneras de long en large sans affectation, ou tu entreras dans un petit passage assez obscur qui est en face ; et si, par un hasard qui n'est pas probable, tu voyais venir mon jeune homme, tu me l'annoncerais par un sifflet à la Napolitaine, tu sais, un de ces signaux galans à l'aide desquels ils avertissent leurs belles de leur présence.

— Ne crains-tu pas qu'on remarque ce signal, et comment veux-tu que je reconnaisse ce jeune homme que je n'ai jamais vu.

— Il est grand, bien bâti, porte une redingote noire, un pantalon cannelle, une

grosse chaîne d'or un peu provinciale, et une barbe fort touffue; parbleu! ce n'est pas difficile. Du reste, il ne rentre jamais avant trois heures, et il faudrait une circonstance bien extraordinaire....

— C'est égal, dit Georges, je n'ai pas envie de me mêler de cette affaire.

— Comme tu voudras... je n'en exécuterai pas moins mon projet, et je quitterai Paris. Que deviendras-tu alors avec une femme sur les bras, tu me regretteras quand je ne serai plus là. Ne me l'as-tu pas dit toi-même, tu ne peux te passer de moi.

—Plût à Dieu que je ne t'eusses jamais connu!

— C'est fort bien, Georges, tu es toujours le même, oublieux du bien qu'on a voulu te faire. Est-ce ma faute à moi si tu n'as pas épousé ta duchesse. Mais patience! tu en feras bien d'autres tout seul. Après tout, je m'en moque, j'ai voulu te rendre un dernier service; tu ne veux pas, adieu, nous ne nous reverrons plus.

— Allons, ne te fâche pas, mon vieux, j'irai.

— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur!

— Que je suis bête, est-ce qu'on croit à ces paroles-là; j'aime mieux que tu me donnes celle de bon enfant qui ne voudrait pas exposer un ami.

— Je te jure qu'à neuf heures je serai devant ta porte.

— Sois exact et emporte ton passe-port.

— Je l'ai toujours sur moi.

— Bien. Vois-tu, *caro*, ce chiffon est presque inutile pour les gens qui courent la poste, mais à pied, si on ne l'a pas...

— C'est entendu.

— A demain donc, Georges, et sans rancune.

— Sans rancune. De quoi veux-tu que je t'en veuilles? Je sais bien que tu as raison.

— Buvons ce reste d'eau-de-vie. A propos, es-tu certain de te réveiller avant l'heure?

— Oh! oui, je me couche bien plus tôt que de coutume.

— A neuf heures justes, entends-tu.

— A neuf heures.

Et la porte se referma sur le mauvais génie de Georges. Il vint se rasseoir à sa place et

tomba dans une espèce de somnolence durant laquelle passa dans son imagination tout son passé si rempli de fautes et de plaisirs qui lui avaient coûté si cher. Puis il éprouva comme une espèce de frisson de crainte et de remords de ce qu'il venait de promettre, mais l'insouciance, l'inertie de son caractère prenant bientôt le dessus, il se disposa à se coucher.

— Où es-tu donc, Nancy? s'écria-t-il trouvant le lit vide.

Cette question fut bientôt résolue. La malheureuse femme était étendue dans la ruelle, et froide comme le marbre.

Elle ouvrit les yeux à la voix de Georges, à cette voix qui lui avait été si chère et qui lui causait dans ce moment une horrible impression.

— Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il, s'écria Georges en la replaçant à ses côtés.

Elle s'élança hors du lit, s'appuya contre la muraille, y demeura immobile, sanglotant d'une manière déchirante.

— Allons, que te prend-il? Si c'est une comédie, finis-la tout de suite, je veux dormir, moi.

— Dormir ! répéta Nancy d'une voix creuse, dormir ! le pourrez-vous, en songeant à l'action que vous avez promis.....

— Ah ! tu nous écoutais, prononça-t-il en s'approchant d'elle avec fureur !

— Oui, j'ai tout entendu, Georges. Je sais que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'avez jamais aimée, que je me suis perdue pour un ingrat...

— As-tu fini tes jérémiades ?

— Non, reprit-elle avec fermeté, il faut que vous m'entendiez. C'est la voix de la mort qui vous parle, de la mort que vous me rendrez horrible si j'emporte la pensée que vous êtes devenu un malhonnête homme.

Oh ! je t'en conjure, Georges, je t'en conjure, poursuivit-elle en tombant à genoux devant lui, n'aide point ce misérable Beaurepaire dans le crime indigne qu'il veut commettre Je te le demande au nom de mes malheurs que tu as causés et que je te pardonnerai, si tu me jures de ne pas aller au rendez-vous qu'il t'a donné. Laisse-le quitter Paris, eh bien ! quand il sera éloigné, tu

m'abandonneras si tu le veux. On me laissera peut-être mourir dans cette pauvre demeure, ou si l'on me chasse, qu'importe que mon dernier soupir s'exhale sur la terre humide, Dieu me pardonnera peut-être si je sais souffrir avec patience.

Georges était plus faible que cruel. La voix éteinte de Nancy, ses paroles touchantes, qui sortaient entrecoupées de sa poitrine déchirée, la vue de cette femme qu'il avait connue si belle, si fraîche, si heureuse, et qui maintenant offrait l'image d'une prochaine destruction, l'émurent. Il s'approcha d'elle, la releva avec douceur, et lui jura qu'il n'irait point au rendez-vous que lui avait donné Beaurepaire.

— Quant à te quitter, ajouta-t-il toujours entraîné par l'impression du moment, je te jure, que je n'en ai pas l'envie, quoique je sois bien embarrassé de ce que nous deviendrons.

— Ne pensez point à moi, Georges, reprit-elle avec plus de calme mais non moins de désespoir, il y a long-temps que je souffre, et j'espère que je suis au bout. Ah! si seulement une fois je pouvais revoir mes enfans. Vous

avez lu la lettre de Fanny, pouvez-vous me dire...

— C'est ce diable de Beaurepaire qui l'a soustraite... Tu as raison, ma pauvre Nancy, c'est un être indigne, il m'a déjà fait bien du mal. Je crois que Fanny te mandait que tes enfans étaient à Paris.

— A Paris! répéta l'infortunée, ah! depuis que je l'habite, peut-être ont-ils passé bien des fois dans cette rue. Mais s'ils me voyaient, ils ne reconnaîtraient plus leur misérable mère, si flétrie par la maladie et l'inconduite. Oh! Georges, que vous avais-je fait pour déchirer si froidement mon cœur? J'étais tranquille, honorée, quand je vous ai connu, et maintenant je me fais horreur à moi-même.

Le mouvement de sensibilité que Georges avait éprouvé, était déjà dissipé, et son égoïsme qui se révélait dans les petites choses comme dans les grandes, fut bientôt fatigué des plaintes que la douleur arrachait à la malheureuse Nancy. Il avait froid, le besoin de sommeil se

faisait sentir, et il lui dit avec plus de lassitude que de douceur :

— Allons, à quoi servent tous ces regrets ; sans doute il eût mieux valu que nous ne nous fussions pas rencontrés, mais enfin le mal est fait, et tu vas te rendre encore plus malade en restant ainsi debout, viens te coucher.

Et un long bâillement suivit cette exhortation.

— Non, Georges, non, répondit Nancy, jamais je ne recommencerai avec vous la vie coupable que j'ai menée.

— Tu es folle, qu'est-ce que cela fait que tu restes avec moi quelques jours de plus ou de moins.

Elle joignit les mains et dit avec une profonde ferveur :

— Je puis mourir demain, dans quelques momens peut-être, laissez-moi me repentir et prier.

Il ne répondit plus, se promena dans la chambre pour se réchauffer, et enfin vaincu par l'ennui et la fatigue, s'appuya sur le lit et s'endormit profondément.

Le bruit de la rue le réveilla; la matinée était déjà avancée, il se leva doucement, regarda autour de lui et vit Nancy, la tête appuyée sur la table et accablée par un sommeil fatigant et inquiet. Un pâle rayon de soleil tombait sur son visage et illuminait ses tempes creuses et ses joues blafardes; de longues mèches de cheveux en désordre s'échappaient de sa coiffure de nuit, la misère et la maladie avaient répandu sur cette face jadis si rose et si blanche une teinte cadavéreuse; une de ses mains décharnées pressait machinalement son vêtement déguenillé autour de son corps presque cadavre...

Cette vue eût touché tout autre que Georges; elle ne lui inspira, à lui, qu'un profond dégoût.

Que vais-je faire d'elle, pensa-t-il, avec quoi la soignerais-je? Comme le dit avec raison Beaurepaire, les femmes se tirent toujours mieux seules d'affaire. On aura pitié d'elle; tandis que moi, si je reste, je serai accablé d'embarras, d'ennuis, on nous chassera d'ici et je serai bien avancé d'avoir à

traîner une femme qui a l'apparence d'une mendiante. Si je m'en vais, elle écrira à Fanny qui lui enverra de l'argent pour retourner en Angleterre ; si je reste, elle ne le fera point; elle a beau me parler de ses remords, elle en éprouve à présent parce qu'elle vient d'apprendre que j'avais une autre maîtresse, mais sa colère se passera; elle se cramponnera à moi de nouveau et ne me quittera plus. Tout bien calculé, il vaut mieux que je m'éloigne et que j'aille rejoindre Beaurepaire. Malgré tout, c'est un bon enfant qui juge et connaît bien les hommes. Certainement, il vaudrait mieux que cet étudiant prêtât son argent de bonne volonté que d'être obligé de le lui prendre. Mais de toutes manières, je ne me mêlerai de cette affaire que pour empêcher Beaurepaire d'être surpris, et s'il arrivait quelque chose, je ne pourrais être compromis.

En se parlant à lui-même, Georges rétablissait le désordre de sa toilette, en jetant un regard de dégoût autour de sa chambre délabrée.

Il ne possédait pas un sou, la présence de Nancy ne lui causait depuis long-temps que de

l'ennui. Il ouvrit doucement la porte, et demeura un instant indécis.

Si je lui écrivais, pensa-t-il? Bah! que lui dirais-je, rien de consolant, puis elle n'aurait qu'à se réveiller, quelle scène elle me ferait! Sans hésiter davantage, il descendit l'escalier.

— Vous êtes bien matinal aujourd'hui, monsieur Sicard, dit la concierge, est-ce que votre femme serait plus mal? Savez-vous qu'hier elle ne pouvait remonter l'escalier; vous devriez prendre quelqu'un pour rester près d'elle.

—Elle dort dans ce moment, et je vais chercher un médecin, répondit Georges, et quand il eut franchi le seuil de la maison, il se jura de ne plus y remettre les pieds.

Il entendit alors sonner neuf heures moins un quart, une espèce de frisson le saisit. Il marcha en hésitant jusque chez Beaurepaire. Il allait peut-être fuir, car il commençait à prévoir qu'il s'exposait à quelques dangers, lorsqu'il aperçut son misérable

compagnon à la fenêtre de la chambre de l'étudiant.

Beaurepaire lui fit un signe de triomphe. Georges s'enfonça alors sous le passage qu'il lui avait désigné, l'œil de l'infâme venait, comme de coutume, de le fasciner et de lui faire tout oublier. L'attention de Georges se portait tantôt sur la maison, tantôt sur les deux bouts de la rue qui y aboutissaient. Chaque jeune homme qui s'en approchait prenait à ses yeux le signalement que Beaurepaire lui avait donné de l'étudiant, alors il était tenté de donner le signal d'alarmes, puis ces personnes en s'avançant, faisaient taire son inquiétude, cependant elle renaissait à la moindre circonstance, et les minutes qui s'écoulaient lui paraissaient des heures.

Enfin il aperçut Beaurepaire sur le pas de la porte. Quoique sa figure fût plus livide que de coutume, il resta paisiblement sur le seuil en regardant de droite et de gauche comme s'il n'était pas pressé, puis il passa lentement devant l'allée où Georges était blotti, et l'invita à le suivre par un signe.

— Eh bien? demanda Georges quand ils eurent tourné la rue.

— Eh bien! j'ai réussi. Prends ce billet de mille francs; moi j'ai cinq cents francs en or dans ma poche; séparons-nous. Nous nous rejoindrons près de l'Arc-de-Triomphe, le premier venu attendra l'autre.

Comme il achevait cette recommandation, le cri : Au voleur! au voleur! se fit entendre. Les deux coupables perdirent la tête, et au lieu de continuer à marcher sans affectation, ils se mirent à courir. L'hôtesse de Beaurepaire parut au bout de la rue, elle le désigna du doigt et avant qu'il eût fait cent pas il fut arrêté. Georges, plus jeune plus alerte, se serait échappé peut-être, mais un agent de police, qui accourait, lui barra le passage, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il se trouva avec Beaurepaire au poste du Château-d'Eau.

# X.

Gabriel à Raphael.

« Pauvre ami, cher Raphael, tu as bien
« souffert, tu souffres bien encore, mais ton
« âme est si belle, ton caractère si généreux,
« que tu dois trouver une grande consolation
« dans le bien que tu as fait et que tu peux
« faire encore; hélas! je tremble que
« ma lettre ne vienne ajouter d'autres
« peines à celles que tu éprouves.

« J'ai retardé plusieurs jours à te l'écrire,
« espérant que mes soupçons tomberaient
« devant de nouvelles informations; mais
« loin de les détruire, les dernières dé-
« marches que je viens de faire vien-
« nent à l'appui. Il faut que j'entre dans de
« minutieux détails, car ce sont eux qui t'ap-
« prendront s'il reste encore l'espoir que je
« me sois trompé.

« Tu sais que lorsque tu quittas Paris pour
« suivre Alfred en Italie, ton attentive amitié
« voulut m'assurer un protecteur en me fai-
« sant connaître son père. Il m'a constam-
« ment montré de l'amitié, et sa bienveillance
« m'a été fort utile. Cependant, la profession
« d'avocat est si aride quand il faut la com-
« mencer sans fortune, et que, comme ton
« ami, on ne veut réussir qu'en suivant le
« droit chemin, que tu ne t'étonneras pas
« quand je t'apprendrai que j'ai eu à supporter
« des momens pénibles et de fréquentes dé-
« ceptions; il en résulte que chargé d'une fa-
« mille nombreuse, puisque seulement depuis
« dix-huit mois, deux de mes frères commen-

« cent à se tirer d'affaires, et que l'éducation
« du dernier n'était pas assez avancée pour
« que je pusse te l'envoyer. Il résulte de tout
« cela que ma clientelle n'est encore ni nom-
« breuse ni lucrative ; pourtant, me voilà un
« peu sorti du plus mauvais pas, et je suis
« maintenant certain de me trouver bientôt
« satisfait de mon sort.

« Ce préambule était nécessaire pour
« t'amener à comprendre que je suis souvent
« nommé d'office pour défendre des causes
« qui ne me rapportent rien, et me mettent en
« contact avec des êtres que la société repousse.

« Il y a six mois, j'étais comme de coutume
« au Palais, écoutant attentivement, car dans
« notre état, il y a toujours à apprendre ;
« cependant, j'allais me retirer, quand un de
« mes camarades m'engagea à rester encore
« pour la dernière cause, en m'assurant qu'elle
« présentait des incidens piquans, et qu'il
« croyait que les accusés n'avaient point de
« défenseurs.

« L'huissier appela la cause de Beaurepaire
« et de Georges Sicard. Les deux accusés fu-

« rent introduits, l'un était déjà vieux, et « portait sur sa figure presque hideuse, une « audace cynique, une moquerie insolente « qui devait mal disposer à l'indulgence; « l'autre était dans la force de l'âge, et quand « sa tête fut découverte, on put distinguer des « traits qui durent être fort beaux, et des yeux « d'une remarquable expression. Il les tenait « baissés, et il était facile de s'apercevoir qu'il « faisait effort pour montrer autant d'audace « que son compagnon. Ils étaient accusés l'un « de vol, l'autre de complicité; leur système « fut simple, ils nièrent tout. Le président leur « demanda s'ils avaient choisi des avocats, — « avec quoi pourrions-nous les payer, répon- « dit le plus âgé, on nous a dépouillés de notre « argent, et la justice pense comme Basile, « que ce qui est bon à prendre est bon à garder.

« Le président me nomma avocat de « Georges Sicard, un de mes amis fut « chargé de défendre Beaurepaire. La cause « fut remise à huitaine pour entendre les té- « moins, et pour que nous eussions le temps « de prendre connaissance de l'affaire. On

« me remit les pièces, et je reconnus claire-
« ment que si mon client était moins coupa-
« ble que son compagnon, il était pourtant
« impossible qu'il fut innocent, à moins d'un
« concours inoui de circonstances.

« Je me rendis à la prison de Georges Si-
« card pour savoir quels moyens il me don-
« nerait de le défendre, et pour lui déclarer
« que le système de dénégation qu'il avait
« adopté ainsi que son complice, ne pouvait
« suffire en face de preuves aussi palpables
« que celles qui existaient contre eux.

« Quand j'arrivai à la prison, on me dit que
« Sicard était dans le préau ; on fût l'avertir,
« et de la fenêtre je le vis s'avancer. Quoique
« son costume fut moins misérable que celui de
« son camarade, il était loin d'être soigné. Et
« cependant cet homme mal vêtu, dont le
« linge froissé et le reste à l'avenant, attestaient
« la misère, conservait dans les habitudes de
« son corps, dans sa manière de se tenir et de
« marcher, une sorte de distinction que la
« débauche n'avait pu complètement effacer.

« Quel que soit cet homme, j'en suis sûr,

« il n'appartient point à la classe du peuple. « Dans son interrogatoire, il avait répondu « qu'il était Belge, rentier et avait trente-six « ans. Il me salua avec une politesse que « j'imitai.

« Je remarquai alors que ses mains étaient « extrêmement bien faites, et aujourd'hui « que ta lettre a éveillé chez moi de terribles « soupçons, je me rappelle t'avoir entendu dire « que Melchior était fier de la perfection des « siennes. Mais il n'a pas trente-six ans, mais il « ne peut être tombé si bas, et cependant.....

« Après lui avoir lu l'acte d'accusation « qu'il avait déjà entendu au tribunal, je lui « demandai les raisons qu'il pouvait alléguer « aux preuves qui s'élevaient contre lui. Il « recommença ses dénégations. Je l'interrom- « pis en lui disant :

« —Je suis votre avocat et non votre juge, et « si je ne plaide qu'avec de semblables « moyens, vous serez condamné. Je ne dois « pas m'occuper de celui dont on vous accuse « d'être le complice. Si vous n'êtes pas son

« ami, comme je l'espère pour votre mora-
« lité...

« —N'avez-vous pas entendu qu'il a déclaré
« que nous étions liés depuis long-temps, in-
« terrompit-il.

« — Cela est-il vrai?

« —Oui, reprit-il, en réprimant un soupir, il
« n'y a que trop long-temps que nous nous
« connaissons.

« —Cependant, si ce n'est que par igno-
« rance ou par faiblesse que vous vous êtes
« rendu receleur de son vol. Je ferai valoir ces
« raisons. N'avez-vous point une famille, des
« amis qui peuvent faire quelques démar-
« ches en votre faveur ?

« Il garda long-temps le silence, j'insistai.
« Est-ce pressentiment, Raphael, mais je
« ressentais pour cet homme un intérêt
« puissant, il me faisait éprouver plus
« que la pitié, je ne sais quel attendris-
« sement qui, je dois l'avouer, ne tenait
« pourtant qu'à la beauté, à la distinction
« de son physique. Mon ami, nous sommes
« bien misérables de nous laisser ainsi subju-

« guer par l'extérieur.

« Seul avec moi, Georges Sicard n'affectait « ni fanfaronade ni effronterie ; sa figure en « redevenant plus calme, était devenue plus « belle encore ; son regard avait à la fois quel- « que chose de doux et d'élevé, et dans de cer- « tains momens errait sur ses lèvres, « comme un éclair de fierté rempli de grâces. « J'en suis sûr, tout autre à ma place eut res- « senti la même séduction.

« — Une famille, reprit-il avec décourage- « ment, je n'en ai plus.

« — Etes-vous marié? Vous avez déclaré « votre domicile, y étiez-vous seul?

« — Celle qui l'occupait avec moi ne doit « plus l'habiter.

« — Ne l'avez-vous donc pas fait prévenir...

« — A quoi bon, interrompit-il avec impa- « tience ; j'espère qu'elle a quitté Paris.

« — Ainsi donc, repris-je, vous ne pouvez rien « dire pour votre défense. Songez que Beaure- « paire est accusé non-seulement par l'étu- « diant, qui a déclaré l'avoir reçu plusieurs fois « chez lui, et qu'il savait qu'il avait touché de

« l'argent; songez de plus que l'hôtesse a trouvé
« la clé de Beaurepaire cassée dans la serrure
« du locataire volé; qu'elle s'est aperçue à
« l'instant même de cette circonstance ;
« qu'elle avait vu passer Beaurepaire ; qu'elle
« le soupçonnait d'être un malhonnête hom-
« me, et que sans même faire ouvrir la porte,
« ce qui aurait demandé du temps, puisque
« la clé était cassée, elle a crié de suite au
« voleur; que le commissaire qui a fait
« ouvrir cette porte , a reconnu que le
« secrétaire avait été forcé avec un instrument
« qui n'avait laissé aucune trace, qu'un pareil
« instrument a été trouvé sur Beaurepaire;
« avec une partie de l'argent, et dans votre
« poche un billet de banque que l'étudiant
« a reconnu lui appartenir.

« —Les billets de banque n'ont pas de maî-
« tre, m'observa-t-il.

« —Cela est vrai, mais celui-ci était enve-
« loppé dans un papier qui portait le
« nom de l'étudiant, toutes ces preuves sont
« foudroyantes.

Il s'écria d'une voix effrayée :

« —Si nous sommes condamnés, quelle sera « la peine?

« J'hésitais à répondre, il insista. Je lui « montrai l'article du code, le *minimum* de « la peine était cinq ans de galère.

« Sa tête tomba sur sa poitrine, il pleura. « Je n'ai jamais pu voir pleurer un homme, « quelque coupable qu'il fut, sans être pro- « fondément ému, et sans éprouver un puis- « sant désir de faire cesser ses larmes. Je dis « à ce malheureux que s'il pouvait me don- « ner sur ses antécédens quelques rensei- « gnemens favorables, je parviendrais peut- « être à faire commuer sa peine, mais que « quant à son complice, je ne croyais pas « qu'il y eut aucun espoir.

« Il m'écouta en silence, et je ne pus « obtenir qu'il m'éclairât sur son passé, ce- « pendant je me rendis à l'adresse qu'il « avait donné de son domicile.

« — Georges-Sicard! me répondit la con- « cierge, il menait une bien mauvaise con- « duite, rentrait toutes les nuits à une heure « très avancée, ne payait point son loyer

« et faisait mourir de chagrin une pauvre « créature qui était avec lui et qui passait « pour sa femme.

« Je demandai si je pourrais la voir.

« Je doute qu'elle soit en vie. La dernière « fois que j'aperçus ce Sicard, il me dit « qu'il allait chercher un médecin pour « sa femme, mais il ne revint point : in- « quiète, je montai à la fin du jour chez « elle, je trouvai la pauvre créature à moi- « tié folle, elle joignait les mains en s'é- « criant : Georges! Georges, qu'as-tu fait.

« Je la consolai, en l'assurant qu'il al- « lait sans doute revenir, et je redescen- « dis pour lui faire chauffer un bouil- « lon ; car voyez-vous, monsieur, ajouta « la concierge, nous autres pauvres gens, « nous avons pitié les uns des autres. Pen- « dant que le bouillon chauffait je laissai « ma petite garder la porte, et je fûs faire « une commission ; en rentrant je montai « de suite chez madame Sicard, sa cham- « bre était vide, rien n'était dérangé, il est

« vrai qu'elle n'aurait pu emporter que les « gros meubles, car.....

« — Personne n'est-il venu les réclamer?

« — Ils ne valaient pas le prix des trois ter- « mes; à preuve, c'est que le propriétaire « n'en a pas retiré ce qui lui était dû, et « que j'ai perdu mon sou pour livre et mon « éclairage : mais c'est égal, je ne m'inquiète « pas moins de cette pauvre étrangère.

« — Etrangère?

« — C'était une Anglaise. Quand elle est « arrivée dans la maison elle était encore « belle; mais depuis..... ah! mon cher « monsieur, comme le chagrin et la misère « nous font.

« — Ce Sicard n'avait aucune profession?

« — Une profession; je ne crois pas, ou du « moins elle n'était pas fort orthodoxe conti- « nua la concierge avec importance, puisqu'il « restait toutes les matinées au lit, et ne ren- « trait qu'au milieu de la nuit. Si vous le con- « naissez, monsieur, vous savez qu'il est « bel homme, c'est ce qui aura perdu cette « pauvre créature qui avait l'air honnête et...

« Je l'interrompis pour lui demander s'il
« venait quelqu'un chez Georges.

« — Pas une âme, et je puis répondre des
« mœurs de la jeune femme, d'ailleurs elle
« était devenue si maigre, si pâle...

« — Mais, interrompis-je encore, Georges
« n'avait-il pas un ami?

« — Ah! vous voulez parler d'un vieux
« chenapan qui le venait chercher presque
« tous les matins. Tenez, je me rappèle qu'ils
« sont rentrés ensemble la veille du jour où
« M. Sicard a disparu.

« Ne pouvant tirer aucun autre renseigne-
« ment, je récompensai la concierge, lui
« laissai mon adresse et l'engageai à venir
« m'avertir si elle pouvait découvrir madame
« Sicard.

« J'eus plusieurs entrevues avec Georges,
« je finis par lui arracher l'aveu de sa com-
« plicité, mais je remarquai que tout en
« regrettant de s'être laissé entraîner par
« Beaurepaire, cet homme conservait beau-
« coup d'empire sur lui.

« Si je te donne tous ces détails, cher

« Raphael, c'est dans l'espoir que tu y trou-
« veras quelque indice qui détruise les soup-
« çons qui de mon esprit vont passer dans
« le tien, car Georges-Sicard et son ami ont
« été condamnés. Beaurepaire à cinq ans de
« galère Georges à dix ans de réclusion. Je
« t'assure que je n'espérais pas obtenir cet
« adoucissement au sort de Sicard.

« Il y a six mois que ce jugement a été
« prononcé. Par suite de l'intérêt que cet
« homme m'avait inspiré, je fûs à la Concier-
« gerie pour le voir avant qu'il fut transféré
« au lieu de sa destination; je le trouvai
« dans le préau avec Beaurepaire. Sa fi-
« gure n'avait plus aucune dignité, et comme
« son compagnon, sa bouche grimaçait un sou-
« rire moqueur. Beaurepaire, assis au milieu
« du préau, déblatérait contre la justice, et
« prétendait que ceux qui les avaient jugés
« étaient des imbécilles des misérables qui
« en avaient fait peut-être cent fois plus
« qu'eux; il professait un profond mépris
« pour le genre humain, et tout cela, il faut
« l'avouer, avec un esprit, une verve, une

« gaîté qui annonçaient avec une triste con-
« naissance du monde, l'habitude d'y
« avoir vécu. Il était entouré d'un auditoire
« nombreux, et Georges lui-même l'écou-
« tait avec une sorte d'admiration qui me
« prouva que, s'il n'était pas aussi cor-
« rompu que Beaurepaire, il se laissait
« assez dominer par lui pour commettre des
« infamies afin de l'imiter.

« Dégoûté, ayant perdu presque tout l'in-
« térêt qu'il m'avait inspiré, je ne voulus
« pas néanmoins que ma visite fut sans but
« utile, et le prenant à part je l'engageai à
« refléchir qu'il serait encore jeune quand il
« aurait accompli la punition que les lois lui
« avaient infligée, et que s'il le voulait, il
« pouvait par une bonne conduite sinon faire
« oublier sa faute, du moins la rendre plus
« excusable ; mais que s'il continuait à écou-
« ter avec autant d'indulgence et même d'ap-
« probation les dangereux préceptes de celui
« qui l'avait entraîné, je craignais qu'il ne se
« fermât pour jamais la route du bien, Un
« moment je retrouvai dans ses yeux cette

« expression de regret et même d'élévation « qui m'avait séduit. Mais entendant les « rires bruyans de ceux qui entouraient « Beaurepaire, il me dit, fatigué de mes ré- « flexions et de mes conseils, et sans doute « pressé d'aller les rejoindre :

« — Monsieur, il est des destinées qui ne « peuvent se changer, vous considérez « comme peu de choses une réclusion de « dix ans ! Beaurepaire a raison, il est facile « de parler philosophiquement des tortures « des autres...

« Je l'interrompis en lui offrant un peu « d'argent, et l'engageant à le ménager pour « se procurer quelques douceurs ; si vous le « désirez ajoutai-je, je vous recommanderai « au directeur de la maison de réclusion et si « votre conduite est sage, prudente...

« Il baissa les yeux, je suis persuadé même « qu'il n'avait pas envie d'accepter mon ar- « gent, mais Beaurepaire s'étant approché, « je m'éloignai promptement. Je sortis de la « prison le cœur serré et flétri par cette en- « trevue, que j'avais cherché par un senti-

« ment de pitié peut-être inexcusable.

« Depuis cette époque, je n'ai plus entendu « parler de ces malheureux. Tu vois que ta « lettre en réveillant mes souvenirs m'engage « à te communiquer mes tristes soupçons. « Vainement veux-je me persuader que deux « personnes peuvent porter le nom de Si- « card, la raison me dit que la chose est « invraisemblable, cependant tel coupable « qu'ait été Melchior, aurait-il pu s'avilir « au point... aurait-il surtout fait l'impru- « dence de revenir à Paris ? Je suis retourné « au logement que Georges Sicard occupait « avec cette malheureuse femme, on n'en « a plus entendu parler. Elle était Anglaise ; « c'est en Angleterre que Melchior s'est « réfugié... pauvre ami! tu le vois, tour à « tour, je reprends et je perds l'espérance.

« Enfin si Georges et Melchior sont le « même individu, que devons-nous faire? « L'humanité nous commande d'adoucir sa « peine et la prudence nous ordonne de la « lui laisser subir tout entière. La réclu- « sion, le travail, et surtout sa séparation d'a-

« vec le misérable qui a tant contribué à sa « perte peuvent produire un bon effet sur « lui. Il sera jeune encore quand il sera rendu « à la liberté, alors on verra ce qu'on peut « faire pour lui.

« J'attends ta réponse avec anxiété, et je fais « partir mon frère plus promptement que je « n'en avais l'intention pour qu'il te remette « cette lettre en mains propres ; je crains tant « qu'elle ne soit lue par d'autres que par toi. « Du courage, ami, ne te laisse-point abattre « par ce nouveau coup ; je n'ai pas besoin de « te dire que dans cette circonstance comme « dans toutes celles qui se présenteront tu « peux disposer de moi »

## XI.

### Raphael à Gabriel.

« J'ai beau vouloir m'abuser, tu ne te trom-
« pes pas, mon ami, Georges Sicard et Mel-
« chior sont la même personne. Il faudrait un
« concours inoui de circonstances pour que
« cela ne fut pas; et cependant, comme toi,
« j'hésite encore à le croire. Je frémis en
« jetant les yeux sur Flavie, en regardant son
« enfant, et l'inquiétude et l'anxiété portent

« dans mon âme un trouble que j'ai bien de « la peine à cacher.

« Pour en dissimuler la source, je me plains « de ma santé qui, dans le fond, n'est pas « bonne, mon médecin m'ordonne un voyage, « il prétend que je travaille trop, M. Galeozzi « lui-même me presse d'obéir à cette ordon- « nance. Flavie y consent, quoique ses yeux « se remplissent de larmes quand elle se « joint aux autres pour me donner ce conseil.

« Oh! que je serais heureux maintenant si « cet homme n'existait pas, car elle m'aime, « comme j'ai tant désiré qu'elle m'aimât, elle « ne me le prouve pas comme une épouse, « une maîtresse pourrait le faire; mais que « de charmes, dans sa pudique tendresse. Une « circonstance vient de me révéler que le « sentiment qu'elle éprouve, égale celui « qu'elle m'inspire.

« Nizza est venue passer quelques jours à « Port-Maurice avec son mari, elle s'est pré- « sentée chez M. Galeozzi, il eut été inconve- « nant qu'elle ne l'eut pas fait. Je n'ai éprouvé « aucune émotion en revoyant Nizza, quoi-

« qu'elle soit plus belle que jamais. M. Galeoz-
« zi, charmé des grâces de cette jeune femme
« et touché de la reconnaissance qu'elle lui a
« témoigné ainsi que son mari, a été très ac-
« cueillant pour eux. Flavie se trouvait au jar-
« din avec son fils, quand elle est rentrée elle
« est devenue d'une extrême pâleur en m'aper-
« cevant assis à côté de Nizza. Nizza, qui ne
« paraît pas plus se souvenir du passé que
« je ne m'en souviens moi-même, lui a tendu
« la main et lui a rappelé avec grâce leur
« liaison d'enfance.

« Flavie ordinairement si amicale faisait
« de vains efforts pour cacher la répulsion
« qu'elle éprouvait, et pouvait à peine retenir
« ses larmes, j'ai pris le moyen qui devait
« la toucher et la rassurer le plus. Jamais je
« ne m'étais montré si tendre pour son fils.
« Ce pauvre petit qui est excessivement cares-
« sant avec moi depuis que je le traite bien,
« passait alternativement de mes bras dans
« ceux de sa mère; aussi peu à peu est-elle
« devenue plus gaie et plus confiante, et
« quand nous nous sommes séparés le soir,

« pour prendre du repos, ses yeux m'ont sui-
« vi avec une telle tendresse, qu'il m'a fallu
« tout le courage qu'inspire l'honneur pour
« tenir ma résolution.

« Ce fut le lendemain que ton frère
« arriva, son arrivée décide mon départ.
« Sais-tu où je veux aller, Gabriel; en An-
« gleterre, car, il faut te l'avouer, malgré
« les premières lignes qui commencent cette
« lettre, malgré tant de motifs de ne point
« avoir d'espérance, j'en conserve encore;
« je sais que je l'appuie sur de faux raisonne-
« mens, puisque je n'ai que la ressource de
« croire qu'on a peut-être dérobé le nom que
« Melchior avait emprunté lui-même, que
« peut-être il n'est plus....

« C'est indigne ce que je t'écris-là, Ga-
« briel, mais je ne puis être heureux que
« quand il aura cessé de vivre. Il faut que
« je perde cette dernière illusion, il le faut;
« peut-être alors retrouverai-je quelque ré-
« signation. Je te verrai à mon passage à
« Paris. Adieu donc pour quelques jours seu-
« lement, ton frère dont le zèle et l'intelli-

« gence sont remarquables, me sera fort
« utile pendant mon absence, et je pars tran-
« quille sur cet article; de toute manière
« cette absence m'est nécessaire, je crains
« trop d'oublier que la délicatesse m'ordonne
« de ne regarder Flavie que comme ma sœur. »

## XII.

Nancy sortit de son fatigant sommeil peu de momens après que Georges fut parti, et accablée, transie de froid, brisée par la fièvre et la maladie, elle resta quelques minutes sans se rappeler ce qui s'était passé; puis ses souvenirs revinrent peu à peu et animée par une force convulsive elle ouvrit les rideaux de l'alcôve et recula à la vue du lit vide.

Elle comprit que Georges était parti pour ne plus revenir ; et dans ce cœur digne de pitié, la douleur la plus cruelle fut la certitude de ne plus le revoir.

Nancy essaya pourtant de prier, mais le nom de Georges se mêlait à la prière du repentir; il lui fut impossible de supporter la pensée de leur éternelle séparation et elle sortit de chez elle dans un état voisin de la folie. L'infortunée arriva machinalement jusqu'au boulevart au moment où il est le plus animé; à l'heure où on entre dans les spectacles qui le bordent. Les voitures se pressaient, les piétons la heurtaient en passant, elle ne sentait rien, une seule espérance la soutenait, peut-être Georges n'avait-il point quitté Paris, peut-être était-il au milieu de cette cohue.

Nancy se trouva devant un théâtre qui rejetait la foule qu'il ne pouvait contenir.

— Rangez-vous, rangez-vous donc, lui criait-on de tous côtés.

Elle était insensible, elle ne sentait même pas la pression des mains brutales qui se la

rejetaient comme une masse inerte. Enfin on la poussa sur le bord du pavé, une voiture venait de s'arrêter, plusieurs personnes en descendaient. Elle entendit deux cris, deux cris de voix jeunes et touchantes, puis elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, elle était couchée sur un lit, une douleur aiguë pressait sa tête où elle porta la main, elle essaya de se soulever, mais les forces lui manquèrent et elle retomba.

Quelqu'un placé près d'elle approcha un verre de ses lèvres, elle les détourna. Le manque de nourriture, le sang qu'elle avait perdu lui enlevaient le peu de forces que le désespoir et la fièvre lui avaient donné, mais avec la fièvre, s'était éteint son dernier accès de démence coupable, l'image de Georges lui faisait horreur.

— Je vais mourir, murmura-t-elle, je vais mourir ; qui l'apprendra à mes enfans !...

— Moi !

Nancy crut entendre la voix de Dieu.

— Dites-leur, balbutia-t-elle, dites-leur que

ma dernière pensée fut pour eux; dites-leur que je suis morte en me repentant; dites-leur qu'ils prient pour moi.

— Buvez, insista-t-on de nouveau en lui présentant le verre, elle obéit, et quelques gorgées d'une potion calmante arrivant jusqu'à sa poitrine, elle s'endormit.

Le jour éclairait l'appartement quand elle ouvrit les yeux, sir Austin debout près d'elle la considérait avec une profonde pitié; cinq ans avaient fait de lui un vieillard, cependant telle est la lucidité de l'heure suprême à laquelle touchait l'infortunée Nancy, qu'elle le reconnut à l'instant même.

— James! s'écria-t-elle en laissant tomber son front sur ses mains jointes, James, venez-vous me maudire.

—Vous maudire, Nancy, je ne l'ai point fait dans le premier moment d'une indignation légitime.

— Qui m'a conduit ici, comment ne m'avez-vous point repoussée. Je me souviens que j'étais au milieu d'une foule, qu'on me criait de me ranger, j'ai senti dans la tête un coup

violent, puis deux cris, deux cris touchans se sont fait entendre ; ces cris, il me semble les entendre encore.

Sir Austin garda le silence, Nancy laissa retomber son front sur ses mains jointes.

— Nancy, dit sir Austin d'une voix grave, Nancy, vous repentez-vous. S'il en est ainsi, je viens prier avec vous.

— Oh ! oui, je demande pardon, mais je demande aussi mes enfans, que je les embrasse une fois, une seule fois.

— C'est impossible, ils ne sont point ici.

— On ne peut tromper le cœur d'une mère, s'écria-t-elle, ce sont eux que j'ai entendus. Sir Austin, vous pouvez me rejeter sur le pavé d'où vous m'avez relevée mutilée et mourante, mais vous ne pouvez refuser à une mère la vue de ses enfans ; ils sont à moi comme à vous. A moi bien davantage, moi qui les ai portés dans mon sein, nourris de mon lait, qui...

— Nancy, interrompit sir Austin, je vous ai pardonné depuis long-temps. Ne supposez donc dans mon refus aucun ressentiment, mais vous ne pouvez revoir vos fils. Quand je me séparai

de vous, je le fis pour ne pas vous déshonorer publiquement, j'avais été plus imprudent que vous-même, n'avais-je pas eut le tort de m'imaginer que, parce que j'étais heureux de notre union, vous deviez l'être, que parce que mon amour était profond, il devait suffire à votre bonheur. N'était-ce pas moi qui avais accueilli celui qui est devenu votre séducteur? imprudent complice de votre faute, je devais vous la pardonner, mais ne pas permettre qu'elle deshonorât le nom de mes enfans. Quand j'appris que vous aviez quitté l'Angleterre et avec qui... je fis prendre le deuil à mes fils; ils pleurèrent leur mère morte, ils ne la pleureront point avilie.

— Grâce!... grâce! révoquez cet arrêt, je vais mourir, vous le savez bien.

— Je donnerais la moitié de mon sang pour vous sauver, reprit sir Austin en laissant tomber une larme sur la main de Nancy, mais je ne puis me résoudre à dire à mes enfans : Vous futes abandonnés par celle à qui vous devez la vie, et c'est elle que vous avez failli écraser sous les pieds de vos chevaux, la voilà souillée,

flétrie, reconnaissez-vous votre mère dont l'image vous est restée si pure et si belle dans cette infortunée à qui je ne puis rendre mon nom.....

— Impitoyable James! s'écria Nancy en repoussant le bras qui la soutenait.

— Non, reprit-il, non, je ne suis point impitoyable, je déchire votre cœur, mais c'est pour lui épargner une torture plus cruelle, le mépris de vos enfans. Ce sont presque des hommes, Nancy, élevés dans l'horreur du vice, ils sont maintenant d'âge à être vos juges; leur parler de vos remords serait leur révéler vos fautes.

Peut-être seraient-ils attendris dans le premier moment, mais à mesure que la réflexion refroidirait leur émotion, ils rougiraient de votre souvenir; aujourd'hui ils le révèrent. Jamais ils ne prononcent votre nom et ne regardent votre portrait sans respect; ne flétrissez pas votre image restée belle et sacrée dans leurs jeunes cœurs, laissez-leur la plus belle croyance, celle que la vertu habite dans l'âme des femmes, parce qu'une femme ver-

tueuse fut leur mère. S'ils connaissaient la vérité, à qui voudriez-vous qu'ils eussent foi dans l'avenir? Quand ils seraient époux, pourraient-ils l'être avec sécurité, lorsqu'ils se diraient : La tristesse constamment empreinte sur le front de notre père, ses lèvres qui ne connaissaient plus le sourire, sa vieillesse anticipée, nous croyions que c'était la perte d'une femme adorée et digne de l'être qui avait causé ces ravages, quand c'était la perfidie et l'ingratitude.

— Oh! pitié! pitié! James.

— Pitié! continua-t-il, va, je ne te la refuse pas et mon cœur t'accorde plus encore. Je me montre inexorable pour ce qui regarde mes enfans, mais entre nous deux, il n'y a plus de juges ni de coupables. Depuis cinq ans je n'ai pas cessé de te regretter, si je te perds, je suis certain de ne pas te survivre long-temps. Je pleure, je prie avec toi, ajouta-t-il en joignant les mains de Nancy dans les siennes, sois calme devant ta dernière heure, le malheur et le repentir deviennent une seconde innocence.

Le regard de Nancy reprit un peu de sérénité.

— Quel cœur j'ai brisé et pour qui, balbutia-t-elle..... Mais écoute, James, écoute et songe que c'est ma dernière prière, je ne te demande plus de me faire embrasser mes enfans, mais ne pourrai-je revoir de loin, une minute seulement, ces deux visages que j'ai couverts autrefois de tant de baisers. Oh! je t'en conjure... et Nancy attachait ses lèvres mourantes sur les mains de son époux.

— Je ne te résiste plus, dit-il en l'emportant près d'une fenêtre dont il écarta le rideau. Regarde!

— Quoi! s'écria-t-elle, ces beaux jeunes gens qui cultivent ce jardin, ce sont eux, malheureuse! je les eus rencontré sans les reconnaître; qu'ils sont frais, vigoureux, qu'ils ont l'air heureux. Oh! sois à jamais béni pour le bonheur qu'ils te doivent, toi seul tu as rempli la tâche que la Providence avait confiée à nous deux. Tu as raison, ce sont des hommes et s'ils pardonnaient, ils n'oublieraient pas.

Sir Austin la sentit faiblir dans ses bras, il

vit bien que l'heure fatale était arrivée, et voulut essayer de l'éloigner.

— Non, balbutia-t-elle, non, je veux mourir là, en regardant mes enfans, en écoutant de toi une parole de clémence.

— Moi qui fus le seul offensé, moi ton seul juge après Dieu, prononça sir Austin d'une voix grave et brisée, je t'accorde ton pardon. Pauvre égarée, retourne en paix vers ton Créateur. Oh! mon unique amour, ajouta-t-il après avoir fermé avec ses lèvres les yeux de sa femme, tu m'échappes, mais ta mort répare ta vie, et je puis à présent te pleurer sans rougir.

## XII

—Qui peut plus peut moins, avait dit à Georges le directeur de la maison où il était renfermé; vous avez été bien élevé, et vous ne savez aucun état. Eh bien! il faut en apprendre un; travaillez enfin, car si vous refusez, je serai forcé de vous punir.

Georges s'était soumis; une nourriture grossière, mais saine et suffisante avait peu à

peu calmé l'irritation de son sang et de son caractère. Sa figure reposée avait repris une partie de sa beauté, il avait même perdu de ses manières hautaines. Le système des maisons de travail n'est point intolérable pour ceux qui se soumettent, et là comme partout, les chefs subissent l'influence d'une nature gracieuse. Eloigné de l'être dangereux qui lui avait donné tant de mauvais conseils, Georges se résignait autant par nonchalance que par nécessité, et comme rien ne stimulait sa vanité et ne réveillait ses mauvais penchans, il se faisait presque des amis de ceux qui étaient chargés de le surveiller.

Fatigué de la vie de lutte qu'il avait mené pendant cinq ans, il se laissait enfin aller à l'espèce de bien-être que cause dans le premier moment une existence arrêtée, quelque monotone qu'elle soit. Cette disposition ne pouvait durer long-temps chez un homme sur qui toute impression était rapide, mais tant qu'elle subsista, elle le rendit assez indifférent à sa séparation d'avec son ami.

L'hiver se passa donc tranquillement; mais

comme Georges n'était soutenu par aucun principe, l'ennui revint bientôt l'assaillir; l'ennui qui dévore, l'ennui qui rend les journées si longues et les nuits si agitées.

Il se décida tout-à-coup à écrire au jeune avocat qui lui avait témoigné tant d'intérêt; il réfléchit qu'ayant peu chargé Beaurepaire à l'époque de leur jugement, puisque le sort et la justice les avaient séparés, il pouvait se rendre intéressant en dévoilant toute la turpitude de celui qui l'avait entraîné. Son orgueil trouva même quelque satisfaction à révéler sa naissance, à faire connaître sa famille: quoique ce parti présentât des dangers, à cause de son affaire de Naples.

Mais Georges se promettait si on lui montrait quelqu'indulgence, de ne plus s'exposer à de nouvelles punitions; livré à lui-même, il lui prenait parfois des remords de sa vie passée; elle lui apparaissait comme un pénible rêve, et se reportait vers les rapides jours de son enfance, jours dorés de soleil et embaumés d'un air balsamique, il croyait revoir sa belle Gênes qui s'élève en terrasses, dente-

lée de marbres et fleurie comme un parterre; il croyait voir la douce figure de sa mère s'asseoir près de lui dans l'obscurité de la nuit, et des larmes qui n'étaient pas sans douceur mouillaient ses paupières. Mais le feu de la colère les séchait, quand à cette image succédaient celles de M. Galeozzi, de Flavie et surtout de Raphael. M. Galeozzi ne l'avait-il pas chassé et maudit, Flavie ne l'avait-elle pas abandonné, et Raphael, plus coupable encore, n'avait-il pas affecté une fausse générosité pour s'emparer de tous ses droits.

Ce mélange d'irritation et de repentir, dicta la lettre que Georges parvint à écrire en secret à Gabriel. Mais quand elle fut achevée, il fut embarrassé pour la faire partir. S'il la remettait au directeur de la prison n'était-il pas probable qu'il en prendrait lecture, et qu'il déclarerait le secret de Georges, il portait donc toujours cette lettre sur lui, attendant tout d'un hasard heureux.

La belle saison arrivée, il fut accordé aux prisonniers dont on n'avait point à se plain-

dre la faveur de passer deux heures par jour dans une cour entourée d'arbres. Les compagnons de Georges se livraient pendant ce temps à des jeux ou à des travaux qui leur plaisaient ou leur rapportaient quelque profit. Fidèle à sa nature nonchalante et à ses habitudes italiennes pour qui l'inaction est le premier plaisir, Georges passait ces heures couché sur un banc, regardant les nuages et humant le soleil.

La cour était encadrée d'un côté de hautes montagnes, et de l'autre par de vieilles murailles noircies par le temps, autour desquelles grimpaient une ceinture de lierre qui ne s'arrêtait qu'au faîte. Les interstices de ce vert treillage laissaient apercevoir le mur lézardé, formant de petites fentes que la prudence avait fait griller. Ces murs tenaient aux ruines d'une église abandonnée. Un jour que Georges avait machinalement les yeux fixés sur ce mur, il lui sembla apercevoir une figure qui se collait contre les barreaux strictement serrés.

D'abord il crut rêver, mais le lendemain il

la revit encore, à force de l'examiner, il se convainquit que c'était celle d'une femme ou d'un jeune garçon. Pour ne pas éveiller l'attention de ses compagnons de captivité, il ne s'approcha point de suite, mais il changea successivement de bancs, et au bout de peu de momens il se trouva assis sur celui qui touchait à ce mur, et il aurait pu entendre si on lui avait parlé ; mais la figure restait silencieuse, quoique toujours tournée de son côté. Il n'osait l'interroger, dans la crainte d'attirer l'attention des autres prisonniers, ou de faire disparaître une vision qui lui inspira chaque jour plus d'intérêt, et lui fit concevoir assez d'espérances pour qu'il se sentit malheureux durant trois jours que la pluie le priva de la promenade dans la cour.

Son premier regard, quand il y revint, se dirigea vers la muraille ; la figure y était toujours. A l'approche de Georges, elle s'éclaira d'un sourire, et entre des lèvres rouges comme du corail, Georges aperçut un papier : il regarda ses compagnons ; certain qu'ils ne fai-

saient aucune attention à lui, il monta sur le bout du banc, on le comprit, les belles lèvres laissèrent échapper le papier qui tomba dans les tiges du lierre ; et la figure disparut.

L'heure du travail sonna; Georges n'avait à espérer aucune liberté que le lendemain au jour, qui arrivait de très bonne heure, et lui permettrait de lire le papier avant que le signal du lever ne fut donné. Combien de conjectures ne forma-t-il pas durant ces heures d'attente! que la journée, que la nuit lui parurent longues! enfin, le soleil dora la grille de la fenêtre, ses compagnons dormaient. Il déplia avec précaution le papier amolli par la chaleur de sa main, qui l'avait pressé toute la nuit.

Il reconnut l'écriture de Beaurepaire.

« Tu me crois bien enchaîné, bien gardé,
« bien loin de toi, *caro*, et je suis certain que
« tu plains mes souffrances; car, vois-tu, mon
« petit, il m'est impossible de penser que tu
« puisses oublier jamais ton compagnon de
« plaisir et de malheur. Mais rassure-toi, bien

« certainement il existe une Providence pour « les bons enfans, et celle-là est plus juste, « plus habile que celle que les imbéciles in- « voquent, et qui ne fait jamais de miracles « qu'en faveur de ceux qui n'ont besoin de « rien.

« Ce n'est pas le moment de te raconter « comment je me suis échappé de cet enfer, « où les hommes croient avoir le droit « de jeter leurs semblables. Quand nous « serons réunis car j'espère si tu es un peu « adroit, et si tu suis mes conseils, que nous « le serons bientôt, tu sauras tout.

« Voilà un mois que je marche jour « et nuit, et huit jours que je suis caché « dans les ruines de l'église qui avoisine « ta prison. Car aussitôt que je me suis « senti libre, j'ai pensé à toi, mon bon, « et je suis venu à Clermont où ces im- « béciles t'ont renfermé. Que ferais-je de ma « liberté sans toi? Ne crois pas que je veuille « te faire des phrases, tu sais que ce n'est pas « mon genre, mais nous nous sommes néces- « saires et liés l'un à l'autre comme l'ar-

« bre et l'écorce. Arrivons à l'essentiel.

« Tu sens bien que je ne suis pas chargé « d'argent, et que depuis mon évasion je n'ai « pas vécu dans des palais; de pauvres « gens m'ont souvent recueilli, m'ont « donné un morceau de pain, les riches « m'eussent repoussé, fait arrêter, quand ce « n'eût été que pour se débarrasser de moi.

« En arrivant dans les environs de Cler- « mont, je découvris les murailles de ta prison, « et les ruines d'une vieille église où je me glis- « sai. Si je n'avais pas eu faim, j'y aurais « dormi avec sécurité, je suis maintenant fait « à une mauvaise couche; au point du jour, « il arriva un joli petit orage qui me força à « me tenir coi. D'ailleurs, à qui aurais-je ten- « du la main, il n'y avait pas une âme sur la « route, ni dans la campagne.

« Tu dois croire que je n'étais pas bien à « mon aise, quand du fond de ma tanière « j'entendis une respiration haletante et un « pas léger, c'était celui d'une jeune fille « mouillée comme un cygne et blanche com- « me lui. Elle défit la capuche qui l'avait

« abritée et qui était trempée, l'étendit sur « un pan de muraille et grimpa lestement sur « des pierres arrangées en escalier. Elle se « pendit à une petite ouverture grillée que « j'avais déjà remarqué, puis elle descendit au « bout d'un moment, s'assit tristement sur la « terre en disant : il fait trop mauvais, ils ne « sortiront pas aujourd'hui. Je la distinguais « parfaitement, tandis qu'elle ne pouvait « me voir. Elle me parut jolie, et la naïveté « de sa figure m'inspira de la sécurité ; j'ai « toujours eu de la confiance dans le cœur « des femmes, quand il ne s'agit pas de trahir « en amour. Ma foi, je me montrai, elle eut « peur, il y avait de quoi. Je n'ai pas embelli « durant mon séjour à Toulon, et mon cos- « tume ne peut inspirer une grande con- « fiance. Cependant la petite écouta la tou- « chante histoire que je lui racontai.

« Je lui dis que j'avais un fils dans la pri- « son dont les murailles touchent à la vieille « église ; que j'y étais venu pour essayer de « l'apercevoir, que ce pauvre jeune homme « avait été condamné pour la faute d'un au-

« tre ; enfin, je t'assure que je lui dis des cho-
« ses fort touchantes et que je me montrai
« très pathétique.

« —Est-il beau votre fils, me demanda l'en-
« fant ?

« J'étais sûr qu'elle me ferait cette ques-
« tion, les femmes n'ont jamais qu'une pen-
« sée.

« —S'il est beau ! m'écriai-je, sa figure est
« celle d'un ange, il en a la douceur, la vertu;
« enfin, je traçai de toi un portrait qui fit
« rêver la petite. Tout-à-coup elle s'élança
« de nouveau aux barreaux de la petite ouver-
« ture, en redescendit aussi vîte et me dit :

« —Vous ne le verrez pas aujourd'hui, ni
« tout le temps qu'il fera aussi mauvais ; mais
« quand le soleil reparaîtra, vous pourrez,
« peut-être, le découvrir parmi les prison-
« niers qui viennent dans la cour, surtout ne
« faites pas d'imprudence. Attendez-moi
« pour regarder, alors vous me direz si c'est
« lui que je plains et que je regarde tous
« les jours avec tant de peine et de plaisir.

« Je tressaillis d'espérance. Si tu étais son

« Lui la besogne était à moitié faite; quand une « femme est amoureuse, de quoi n'est-elle « pas capable. La petite allait me quitter, je « la suppliai de me procurer un peu de nourri- « ture, car il est bien entendu que nos mal- « heurs nous ont complètement ruinés. « Le soir elle m'apporta quelques provi- « sions, et le lendemain elle accourut aussi « gaie que le soleil.

« Elle me fit placer avec précaution près « de la lucarne, te montra du doigt, et fut « ravie quand je lui dis : C'est mon fils.

« Je ne veux pas me montrer, je crain- « drais que la surprise ne te fit commettre quel- « que imprudence et l'enfant m'assure qu'elle « va faire tomber cette lettre entre tes mains « sans rien risquer. Voici mon projet.

« Cette petite demeure avec une vieille grand'- « mère : je lui ai persuadé que si elle m'aidait à « te faire évader, tu l'épouserais par recon- « naissance, et qu'elle était si jolie, que ce « sentiment ne tarderait pas à devenir de l'a- « mour. Tu n'as pas d'idée de la confiance « que je lui inspire, et comme j'ai l'air pa-

« ternel quand je parle de toi. Elle m'a ra-
« conté comment un jour qu'il faisait une
« grande chaleur, elle était entrée dans ces
« ruines pour s'abriter ; comment en en-
« tendant parler elle avait regardé au
« travers des barreaux ; comment elle t'avait
« vu et était revenue chaque jour pour te re-
« voir encore. Les femmes détéreraient un
« bel homme au fond d'un puits.

« Maintenant tu vas me demander si je
« prétends te faire évader au travers de bar-
« reaux où un enfant ne pourrait passer en-
« tièrement la tête. Je n'imagine point cette
« balourdise, mais écoute-moi bien. Je n'ai
« pas coupé l'anneau de ma chaîne avec mes
« dents, elles sont trop usées pour cela, j'ai
« conservé une petite lime qui m'y a servi, et
« avec laquelle je scierai tout doucement les
« barreaux de la lucarne. Qui pensera
« à la visiter? qui pourra s'en apercevoir tant
« le lierre épais qui les recouvre la cache. Je
« déferai quelques pierres, ce ne sera pas fa-
« cile, mais tu dois te souvenir que je
« suis patient, adroit, et je n'ai que cela à

« faire durant les nuits. Fais de loin quel-
« ques grimaces d'amour et de reconnaissance
« à la jeune fille, et tâche de saisir avec de la
« mie de pain l'empreinte de la serrure d'une
« porte ou d'une des fenêtres qui conduisent
« à a cour ; tu l'envelopperas dans un papier,
« et tu l'attacheras à une ficelle que la petite
« fera descendre dans le lierre. Sois prudent,
« évite de te tenir trop souvent près de la
« muraille, le reste me regarde. Si tu as un
« peu d'argent, envoie-le-moi par le même
« moyen, il servira à faire confectionner la
« clé. Avec de la patience, de la ruse et l'aide
« de ta jolie amoureuse, nous viendrons à
« bout de notre projet. Georges, je t'ai tou-
« jours dit que tu réussirais par les femmes.
« J'ai un plan très bon pour quand tu seras
« libre. Ce plan ne me semble pas trop mau-
« vais. Maintenant à l'œuvre, aide-toi, le dia-
« ble t'aidera. »

## XIII

Georges resta un moment étourdi en reconnaissant l'écriture de Beaurepaire, et il eut dû éprouver quelque reconnaissance des soins et des dangers auxquels il s'exposait pour le sauver, mais ce sentiment était entièrement étranger au cœur de Georges, et il se dit, ce qui du reste était vrai, c'est que Beaurepaire vieux, paresseux et sans ressource, ne pensait à le faire évader que parce qu'il lui était nécessaire. Cependant il détruisit la lettre qu'il avait écrite à Gabriel, et dès ce mo-

ment recommença pour lui une vie d'espérance et d'agitation qui lui rendit tout travail insupportable. Sa vanité se réveilla aussi à l'idée que, prisonnier et misérable, il avait inspiré à une jeune fille un intérêt assez vif pour qu'elle fut si dévouée, et il lui en coûtait de ne pouvoir échanger que de prudens signes d'intelligence avec elle, cependant il s'enhardit peu à peu, le voisinage de Beaurepaire fit renaître dans son esprit des idées d'intrigues qui s'étaient calmées; il se fit même une espèce de point d'honneur de lui prouver qu'il savait aussi être industrieux et adroit, et une circonstance, dont un autre que Georges eût tiré un sage parti, le servit.

L'inspecteur de la prison vint la visiter, il se fit présenter les détenus dont la conduite était la meilleure. Georges Sicard fut nommé un des premiers, et après une exhortation paternelle, il lui remit une somme assez forte de la part de Gabriel. Ce souvenir de bonté qui eût touché tout autre exaspéra au contraire l'orgueil de Georges; il se dit qu'on reconnaissait sa supériorité dans quelque con-

dition qu'on le trouvât, puisqu'on lui témoignait tant d'intérêt. Devenu plus libre par la confiance qu'on lui accordait, il en profita pour travailler à sa délivrance, et encore une fois, comme dans toutes les occasions de sa vie, Georges ne reçut un bienfait que pour en abuser. Il parvint à prendre l'empreinte de deux serrures, le même bonheur le suivit dans l'adresse avec laquelle il parvint à les faire passer à Beaurepaire, avec la plus grande partie de l'argent qui lui restait de celui que lui avait remis Gabriel.

Un nouveau billet lui apprit que tout serait prêt pour son évasion la troisième nuit qui suivit cet envoi. Georges ressentit alors la pusillanimité qui le saisissait toujours au moment d'agir; il s'effraya même de retomber sous l'empire de Beaurepaire, il sentait confusément que s'il se dégageait une fois de l'être immoral qui l'entraînait constamment au mal, il pouvait espérer de connaître un jour une existence plus tranquille. Et puis, ainsi qu'il arrive souvent, les duretés et les privations de sa vie présente s'affaiblissaient au

moment de la quitter, la lutte et les dangers où il allait se lancer de nouveau l'effrayèrent.

Enfin soit sagesse, crainte ou remords, il se décida à ne point faire usage des clés que Beaurepaire lui avait fait passer, et à l'engager à s'éloigner.

Si Georges eut suivi ce bon mouvement, peut-être aurait-il pu encore se réhabiliter. Mais ses bons mouvemens tenaient à des circonstances si légères, que la résolution qu'il venait de former s'éteignit à la nouvelle que le chef de l'atelier, dont il faisait partie allait être changé; celui qui partait, tourmentait rarement l'incurie de Georges. La crainte d'être traité plus durement, l'approche de l'hiver qui ferait supprimer la promenade accordée aux prisonniers, le firent tristement réfléchir que quand il ne jouirait plus de cette distraction, il serait aussi privé du plaisir de rencontrer les yeux de la jeune fille fixés sur lui avec admiration; cette admiration occupait Georges. C'était pour l'entretenir qu'il soignait ses cheveux et ses mains, qu'il se posait avec une sorte d'affectation sur

le banc, et répondait par de doux sourires aux regards de tendresse qui arrivaient jusqu'à lui. Il faudrait avoir une vanité aussi puérile que celle de Georges, un besoin de faire effet, n'importe à quel prix, pour comprendre l'importance qu'il attachait à un amour si obscur.

Il se décida donc tout à coup à fuir, et un signe convenu annonça qu'il exécuterait ce projet la nuit suivante. La journée lui parut à la fois longue et courte, et quand le moment de partir fut venu, il manqua de se perdre par sa timidité; mais les serrures s'ouvrirent facilement, et il franchit la lucarne où son mauvais génie l'attendait pour ressaisir sa proie.

— Nous devons un beau cierge à notre patron le diable, s'écria Beaurepaire en embrassant Georges, mais nous n'avons pas un instant à perdre, filons et rondement,

— Et la jeune fille, ne la reverrai-je pas.

— Je lui ai bien promis de l'attendre jusqu'au jour, mais c'était seulement pour stimuler son zèle.

— Pauvre petite ! Je ne puis partir sans....

— Allons, est-ce que tu n'es pas changé, je crois que si je te laissais faire tu serais capable de t'embarrasser de cette enfant. Songe donc que quand on s'apercevra de ton évasion, on cherchera et on découvrira tes traces; tu auras cassé quelques tiges de lierre.

— Beaurepaire, si on trouve cette jeune fille ici, elle peut être compromise.

— Bah ! un ou deux jours de prison.

Georges, quoiqu'avec répugnance, se décida à suivre Beaurepaire, qui délassé par plusieurs semaines de repos, marchait au moins aussi vite que lui. Le jour ils se cachaient dans le creux des montagnes qui sont si communes en Auvergne. Beaurepaire s'était muni de provisions et ils atteignirent ainsi le pont du Gard.

— Où allons-nous, demanda Georges en se laissant tomber sur un rocher, sans doute tu ne m'as pas tiré de captivité pour me faire mener cette vie de forçat.

— De forçat ! *amico !* on voit bien que tu n'en as pas tâté, puisque tu la compares à

celle-ci. Mais bien certainement je n'ai pas envie que nous continuions long-temps cette existence de hibou, d'ailleurs l'argent nous manquerait.

— Qu'allons-nous donc faire, dit Georges tout à fait découragé.

— Ah! voilà où je t'attendais ; comme après tout, le premier danger est de mourir de faim, hier soir, je t'ai quitté à l'entrée d'un village où j'ai fort heureusement renouvellé nos provisions. Je suis tombé chez de braves gens, qui fort contens de me vendre leur pain noir et leur mauvais saucisson, ne se sont pas inquiétés de savoir qui j'étais. J'ai pu même hasarder prudemment quelques questions sur le chemin le plus court pour se rendre à Nice.

— A Nice! et qu'irons-nous y faire? Oublies-tu que tous les deux, sans doute, nous sommes signalés aux autorités.

— De quoi vas-tu t'inquiéter, t'imagines-tu que l'autorité va mettre un grand zèle à rattraper de pauvres diables qui ne possèdent rien; à la bonne heure si nous avions quelque

chose à laisser entre leurs mains, et puis une fois hors de France, nous sommes à l'abri de ce danger, quant à la justice... .

— Laisse-là tes diatribes et tes phrases philosophiques, Beaurepaire, songe que tu dois redouter encore plus que moi de retomber entre ses mains.

— Aussi, il n'est qu'un moyen de se mettre à l'abri de toute recherche, c'est de reprendre une attitude, un rang dans la société.

— Un rang dans la société.

— Tu crois que c'est une illusion que je me fais, et cependant avec de l'argent rien n'est si facile.

— De l'argent! de l'argent! et où veux-tu que nous en prenions.

— A Port-Maurice.

— A Port-Maurice! ta tête est dérangée.

— Jamais elle ne fut plus saine, et assurément ce n'est pas l'eau des montagnes que nous buvons qui me la fera perdre. Écoute bien : M. Galeozzi ou plutôt Raphael t'ont fait échapper pour leur propre intérêt. L'un dans la crainte qu'on ne découvrît que tu étais le fils

de sa femme, l'autre pour te souffler ta maîtresse et ta fortune. Raphael a réussi, il se pavane aujourd'hui : chef d'une bonne maison, possesseur d'une jolie femme ; naturellement il doit tenir à tout cela et à sa considération, il doit tenir aussi à ce qu'on ignore que tu as été favorisé par sa femme. Menace de le dévoiler, de te montrer publiquement à Port-Maurice, il te donnera de l'argent.....

— Ce que tu me proposes-là est horrible.

— Il est bien plus horrible de retourner au bagne ou en prison. Qu'est-ce que tu réclameras après tout? ce qui t'est dû. M. Galeozzi ne t'avait-il pas destiné une partie de sa fortune.

— Jamais je n'aurai l'audace de me présenter devant lui.

— Je croyais que tu le haïssais, mais que tu ne le craignais pas.

— Je ne crains personne, s'écria Georges avec humeur.

— Ma foi, tu m'en fais douter. Après tout de quoi s'agit-il, de quelques mille francs qu'on te donnera facilement, si tu promets de

t'expatrier. Ce qu'il faut promettre et exécuter, une fois que nous serons un peu renipés ; nous nous embarquerons pour la Martinique, la Havane, le Brésil, n'importe. Dans ces pays-là un Français, un bel homme, c'est recherché; tu épouseras quelque riche créole et nous vivrons comme des princes, fumant sous des bananiers, et nous endormant doucement rafraîchis par le zéphir des éventails de plumes que nos esclaves agiteront sur nos fronts. Est-ce que l'espoir de cette vie orientale et nonchalante ne te sourit pas.

— C'est bien le moment de faire une scène d'opéra-comique.

— La chose doit se réaliser.

— Jamais je ne me déciderai à demander un service à Raphael.

— Il ne s'agit pas de service, mais de faire valoir tes droits, et je m'en charge.

— Toi!

— Certainement.

— Mais ne crains-tu pas qu'il te fasse arrêter.

— De quel droit? Quand même le hasard, ce

qui me paraît peu probable, lui aurait appris qu'un certain Beaurepaire a été condamné aux galères, en quoi cela peut-il regarder le baron de Vellerdi.

— Tu as bien le costume et l'apparence d'un baron?

— Le malheur est toujours respectable, Georges.

— Vieux fou!

— Possible, mais enfin tu vois que je peux te tirer d'affaire.

— Et t'en tirer avec moi.

— Je ne dis pas non, après tout, as-tu connu beaucoup de gens qui s'oubliaient en rendant un service?

— Tu es un démon.

— D'accord. Revenons à nos affaires: tu conviens que le moyen que je t'indique peut seul nous sauver.

— C'est vrai, et si tu te charges de parler à Raphael...

— Tu es bien toujours le même, lâchant pied au moment de l'exécution; mais c'est égal, je ne te demande que de me suivre,

dans trois nuits nous serons à Nice, et de Nice à Port-Maurice, il ne nous faut pas davantage.

— Et si Raphael nous refuse, si M. Galeozzi?...

— Arrivons seulement, et je réponds du reste; tu ne connais pas mon éloquence, mon habileté.....

— Que trop.

— Est-ce un reproche ou un compliment que tu m'adresses ?

Georges ne répondit rien.

— Tu me parais bien abattu, *caro*. Je veux te distraire en te racontant mon évasion; à présent que je suis tranquille sur notre avenir, mon esprit est plus libre.

— Tu te tranquillises facilement.

— C'est que j'ai foi en moi, tu vas juger si j'ai raison. Sache d'abord que je fus rivé à la même chaîne avec un vigoureux compère de vingt-cinq ans.

— Pauvre jeune homme!

— Merci! tu oublies que les vieux souffrent plus que les jeunes; mon compagnon, du

reste, avait bien mérité son sort par sa maladresse, il se montrait constamment morne, attéré.

— Qu'avait-il fait?

— Mon Dieu! pas grand chose; serrurier de son état il fut appelé un jour chez un riche négociant pour ouvrir une porte; le pauvre diable aperçut des piles d'or et d'argent; il revint chez lui poursuivi par un désir immodéré de se les approprier. C'est bien naturel; et n'est-il pas cruel de faire éprouver le supplice de Tantale à qui vit de privations, de mettre imprudemment sous ses yeux de l'or avec lequel il pourrait se procurer des plaisirs qui le tentent d'autant plus qu'il n'en a jamais joui, puis de le renvoyer en lui donnant quelques sous et avec une malheureuse plaie que l'envie lui aura creusé au cœur? Le pauvre Meunier ne put guérir la sienne qu'en usant du moyen qu'on lui avait indiqué imprudemment, il s'introduisit dans la maison par une nuit bien sombre, malheureusement il laissa tomber ses outils, et cette maladresse...

— Tu as bien cassé ta clé dans la porte de l'étudiant.

— C'est vrai ; qu'est-ce que cela prouve ? que le sort trahit ceux qu'il devrait protéger. Je te fais grâce, Georges, de détails sur le régime et les coutumes du bagne, assez de beaux esprits ont fait là-dessus des phrases fort sentimentales ; là, on souffre, on gémit, on grince des dents, on blasphème, on apprend à haïr davantage le genre-humain : là, on parle vol, parricide, viol, en riant : là on se pose comme dans un salon, et le plus déhonté est le plus admiré. Que veux-tu, on se blase sur tout, et à force de mêler son souffle avec celui des meurtriers, le crime devient un jeu. Au bagne, il y a des réputations comme à la tribune, les éloquens ont leur auditoire, leurs partisans, leurs séïdes, on les applaudit ; au bagne, l'esprit sert comme ailleurs, celui qui en a domine les autres ; il se charge d'amuser, on se charge de travailler pour lui ; ce fut ce qui m'arriva. J'avais commencé par consoler mon compagnon de chaîne, je finis par le distraire, et

puis par lui mettre dans la tête que nous devions essayer de fuir.

Au bagne, on emploie chaque homme autant que possible à son état; je n'en savais aucun, mais j'aidais Meunier; il forgeait, clouait, moi, je présentais le fer au feu, enfin des misères. Tout cela ne me menait à rien.

Chaque fois que les galériens quittent le travail, ils remettent leurs outils à un garde qui, le fusil d'une main, le bâton de l'autre, suit chacun de leurs mouvemens; il est bien difficile de dérober un seul morceau de fer, cependant mon esprit était tellement tendu à m'en approprier, qu'il me semblait impossible que je ne réussisse pas.

Un jour, Meunier ferrait à grands coups de marteau une chaloupe placée sur le chantier, nous étions dans un coin écarté, tout à coup un grand tumulte se fait entendre, le canon du port tire à triple volée.

C'était un prince qui arrivait, bénie soit son altesse, ce fut, ce sera peut-être le seul bien qu'il fera de sa vie, nous levâmes la tête, notre garde tournait le dos, je fis signe à Meu-

nier, il frappa plus fort et je cachai un énorme clou dans mon pantalon. Meunier me comprit, et comme on comptait les matériaux que nous employions, il cassa un clou en deux, mit la tête dans un trou et avec la pointe en figura un autre, tout cela fut l'affaire d'une minute et notre homme ne s'était pas retourné.

— Si nous pouvions regarder un moment, dis-je d'un ton patelin. Le chiourme nous laissa respirer, et notre feinte curiosité dut calmer ses soupçons s'il en avait eu.

Ce premier succès nous encouragea, Meunier était bon ouvrier, on le mit à travailler à fond de cale d'une frégate, c'était pénible, mais nous y étions seuls. Notre garde pouvait même à peine s'y tenir, et souvent, fatigué de la chaleur, il s'éloignait de quelques pas ou allait causer avec d'autres. Meunier put dérober un morceau d'acier et fabriquer une lime. Je me chargeai de la cacher.

Ces préparatifs durèrent un mois, pendant lequel je dérobai chaque jour un peu de suif. J'étais un habile conteur; je faisais rire jusqu'à nos gardes, ils me regardaient comme un vieux

fou sans conséquence. Un soir le temps se couvrit de gros nuages.

— Il y aura un orage cette nuit, m'écriai-je, je le sens à mon rhumatisme, demain, je ne pourrai remuer ni pieds ni pattes.

— Eh bien! tu te coucheras de bonne heure ce soir, dit le garde, car il va y avoir un fameux tremblement, le ciel est si sombre qu'on ne distingue pas la mer de la terre. Je poussai le bras de Meunier et je touchai avec amour la lime qui râclait ma poitrine. — Rentrons, enfans, continua le chiourme, où nous serons mouillés comme des soupes avant d'être arrivés au quartier. Meunier m'a avoué qu'il donna un soupir à sa belle frégate, le pauvre diable, s'il avait su... mais gardons le drame pour le dénouement.

Nous nous couchâmes, nos compagnons ne s'amusaient pas à écouter le tonnerre. Pendant qu'il grondait, Jean et moi nous coupâmes nos fers. Quand nous nous en fûmes débarrassés, nous nous glissâmes à la fenêtre, nous plaçâmes nos couvertures de manière à intercepter l'air qui aurait pu éveiller les autres, deux

barreaux furent sciés, c'était assez; le ciel était noir comme de l'encre, la pluie et la grêle se mêlaient au tonnerre et toutes les lanternes du quartier étaient éteintes par la violence du vent. Nous nouâmes nos couvertures ensemble, Meunier se laissa glisser le premier et me reçut ensuite sur ses épaules.

C'était un grand pas de fait, mais ce n'était pas le plus difficile, il fallait que nous passions devant deux factionnaires et compter sur un miracle pour qu'ils ne nous vissent pas, ce fut cependant ce qui arriva. Pour se garantir de la pluie, ils s'étaient enfoncés dans leur guérite, peut-être s'y étaient-ils endormis. Toujours est-il que nous franchîmes deux enceintes sans accident. Arrivés à la troisième qui ferme la jetée, nous n'avions plus à redouter que la surveillance des gardiens qui restent dans les vaisseaux, et cette surveillance était presque illusoire par le temps qu'il faisait. Il ne s'agissait point de chercher à détacher une chaloupe, toutes sont retenues par des chaînes de fer; Meunier était des bords du Rhône et partant excellent nageur. Nous déchirâmes les

couvertures que nous avions emportées, mon camarade m'attacha autour de lui et il nagea avec ardeur en longeant la plage jusqu'à une petite anse entièrement abandonnée à cette heure avancée.

Meunier tomba avec moi sur le rivage, je me détachai de lui et le voyant sans mouvement, je cherchai à le ranimer. Je l'appelai, je le secouai, j'essayai de le réchauffer, le pauvre diable était mort ; un vaisseau s'était sans doute rompu intérieurement dans sa vigoureuse poitrine, la fatigue l'avait tué.

— Ah ! Beaurepaire, que cette mort dont tu étais cause a dû t'être sensible.

— Certainement, d'autant plus que je perdais en lui un utile compagnon ; mais enfin, à quoi m'aurait-il servi de me lamenter, de me perdre en restant là. Sa mort, après tout, assurait ma fuite. On trouverait son corps sur le rivage et on ne douterait pas que s'il avait péri, lui jeune et vigoureux, je n'eusse succombé, moi vieux et infirme, car je me plaignais constamment de douleurs rhumatismales et je boitais même souvent.

Après m'être assuré que le pauvre Meunier était sans ressources, je cherchai sur lui la lime et le clou qu'il avait emporté ; je trouvai aussi quelques pièces de monnaie, et transi, dégoûtant d'eau je m'enfonçai dans le bois où je me cachai toute la journée. Le soir, en passant près d'une haie, j'aperçus un pantalon et une blouse étendus, je m'en emparai, et enchanté d'avoir quitté les vêtemens du bagne qui pouvaient me trahir, je marchai avec plus d'assurance et j'arrivai ainsi à Clermont. Tantôt accueilli par la charité, tantôt la sollicitant, mais nullement inquiet, car je suis persuadé que par le temps affreux qu'il faisait la nuit de notre évasion, on ne l'aura découvert que très tard, et qu'on a dû croire que Meunier avait été rejeté par la lame et que j'étais resté au fond de la mer. Et puis, qui pouvait s'inquiéter long-temps d'une pauvre carcasse comme la mienne. A présent, *caro,* ne songeons plus au passé, nous voilà encore une fois sur le chemin de la fortune.

L'aplomb de Beaurepaire, son imperturbable gaîté, sa conscience dans la réussite de

ses projets et surtout l'adresse avec laquelle il savait amuser et flatter Georges, soumirent plus que jamais ce caractère faible, et la sixième nuit, ainsi que l'avait annoncé Beaurepaire, ils entrèrent dans Port-Maurice.

— Toi qui connais les êtres, dit-il à Georges, où penses-tu que nous puissions nous cacher?

Georges lui montra de loin le portique de la blanche église, et quand ils y furent arrivés, il dit en soupirant :

— Il y a sept ans, je me suis réfugié ici avec Flavie! Elle me suivait quand je n'avais pas un asile à lui offrir.

— Il eut bien mieux valu qu'elle t'eut laissé partir seul : c'est elle qui t'a porté malheur.

— Dis que c'est moi qui l'ai perdue.

— Perdue! Bah! tandis que nous souffrons ici de la soif et de la faim, elle est couchée dans un bon lit, côte à côte avec son Raphael, et ne pense guère à toi, va.

— Elle m'aimait.

— Enthousiasme de jeune fille, qui s'allume et s'éteint comme un feu de paille.

— Flavie était si jeune, si naïve, si pure. Ah! Beaurepaire, que de souvenirs ce lieu me rappelle. Combien de fois aussi j'ai franchi ces degrés avec ma mère pour entrer prier dans cette église. Si elle eut vécu, j'en suis sûr, je ne serais pas devenu si coupable.

— C'est fort beau ce que tu dis là, Georges, mais à quoi servent les récriminations. Ta mère n'est plus, malheureusement, car nous serions encore bien plus certains d'obtenir ce que nous désirons. A présent il ne s'agit pas de se lamenter, mais d'agir. Et pour cela, il faudrait que quelqu'un nous donnât des renseignemens sur ce qui se passe dans la maison de M. Galeozzi. Tu m'as parlé, je crois, dans le temps, d'un brave homme qui t'a conduit dans sa barque au bateau à vapeur. Pourrais-tu te fier à lui?

— Je le crois, Matteo était un honnête homme.

— A la bonne heure, il faut cependant y mettre de la prudence. Indique-moi bien sa maison, un jour j'irai le trouver.

— Tu as raison, tu lui avoueras que tu es un pauvre diable.

— Pardieu ! il verra bien que je ne roule pas carosse.

— Tu lui demanderas s'il peut te faire entrer pour travailler chez M. Galeozzi.

— Ce moyen n'est pas trop mauvais. Et pour lui inspirer de la confiance, je lui dirai que je t'ai connu à Naples ; que tu m'as parlé de lui, Matteo, comme d'un homme obligeant, qui t'avait rendu un éminent service, et que me trouvant dans le pays, sans ressources, je viens en toute confiance réclamer son secours. A-t-il une femme?

— Il en avait une.

— Si elle vit encore, il faudrait qu'un cadenas fermât ses lèvres pour que je n'en fisse pas sortir ce que je veux savoir ; et suivant les choses que j'aurai apprises, je me présenterai bravement à Raphael et je ne sortirai pas d'auprès de lui les mains vides. Mais où m'attendras-tu? Tu ne peux rester sous ce portique, on te reconnaîtrait.

— Je suis si changé.

— Mais pas du tout, tu es toujours bel homme et porteur d'une de ces figures qu'on n'oublie pas.

— Je resterai là, dit Georges en montrant à son ami un bouquet de chênes verts. Ne me fais pas trop attendre.

— Sois tranquille, nous n'avons pas de temps à perdre; l'affaire presse et mon estomac est aussi vide que le tien. Du reste, tant mieux! car vois-tu, *caro*, la faim rend éloquent. Nous n'avons pas d'argent et il nous en faut à tout prix.

— Va donc! dit Georges; il me tarde d'être loin d'ici.

Cependant, deux heures qui lui parurent interminables, s'écoulèrent avant le retour de Beaurepaire. Enfin il l'aperçut.

— Eh bien! s'écria Georges.

— Eh bien! il y a du nouveau. Mais laisse-moi manger un morceau, je n'en puis plus; avec le peu qui me restait j'ai songé à notre déjeûner.

— Je n'ai pas faim, je veux savoir..

— Et moi je veux reprendre des forces.

Georges céda, et Beaurepaire lui montrant une bouteille d'eau-de vie, dit :

— Voilà qui nous aidera à nous réchauffer et à passer le reste de la journée ; car nous ne pouvons agir que de nuit.

— Agir que de nuit ! que veux-tu dire !

— Que Raphael est en voyage, et que M. Galeozzi, tombé presque en enfance, ne bouge plus de son lit ; enfin que Flavie est mère d'un beau garçon.

— Mère ! Flavie a un enfant ?

— Parbleu ! qu'y a-t-il d'étonnant ? Penses-tu qu'elle s'est mariée pour te garder fidélité ?

— Je veux la voir.

— Quelle extravagance ! si elle ne nous envoie pas promener, que pourra-t-elle nous donner : quelques louis ; encore demandera-t-elle peut-être l'avis de M. Galeozzi qui serait bien capable de nous faire arrêter. D'ailleurs, comment arriver jusqu'à elle ! Une femme est toujours si entourée.

— Si je lui écrivais pour l'engager à venir me trouver ?

— Et si elle ne vient pas, si elle montre ta lettre? Écoute, mon garçon, il ne faut pas nous abuser. Nous n'avons ni argent, ni papiers; nous ne payons pas de mine, et il ne serait pas du tout impossible qu'on nous arrêtât comme vagabonds. Il ne faut pas agir comme des enfans ici; si nous manquons l'occasion...

— Quelle occasion?

— J'ai su me procurer des renseignemens, fort adroitement, je t'assure. J'ai fait parler le vieux pêcheur et surtout sa femme qui, tous deux, se rappellent fort bien de toi, et qui m'ont narré fort longuement le bruit que fit ta fuite avec ta cousine, la colère de M. Galeozzi, le mariage de Flavie, son accouchement. Ces gens-là sont de fameux bavards. Ils m'ont dit aussi que leur fils qui aida son père à te conduire au bateau à vapeur, s'était fait postillon. Il m'a fallu entendre une foule de choses inutiles pour un maladroit, mais pour moi rien n'a été perdu. J'ai su que Raphael avait laissé, pour le remplacer, un jeune homme de vingt ans, qui ne couche pas à la maison. Je suppose que

cet excellent Raphael en est jaloux, ce qui est naturel, quand on a épousé une femme qui...

— N'outrage point Flavie!

— Comme tu voudras. Le jeune homme donc ne couche point à la maison, et c'est un vieux de soixante ans au moins qui tient la caisse. Les autres commis ne restent pas chez M. Galeozzi. Le domestique se compose de deux femmes, d'un homme, et d'un jardinier qui demeure...

— Je le sais, dans une petite maison, au bout du jardin.

— C'est très bien. Récapitulons : M. Galeozzi est infirme, ta Flavie et son enfant...

— Qu'oses-tu projeter?

— Parbleu! ce que j'ose... ce que la nécessité nous oblige à faire, un emprunt forcé à la caisse. Quand tu seras en sûreté, tu écriras à Flavie qu'elle déclare le coupable, et on n'osera faire aucune poursuite.

— Beaurepaire, s'écria Georges, tu es un misérable, ce que tu projettes est infâme.

— D'accord... Enveloppons-nous dans notre misère, ce manteau-là ne nous garantira

pas du froid. Si pourtant tu avais un peu de reconnaissance, tu réfléchirais que moi, pauvre vieux, ma première pensée, après avoir retrouvé ma liberté, a été d'assurer la tienne. Tu veux que je meure de faim, eh bien! je me résigne, puisque tu écoutes des préjugés qui n'ont pas le sens commun ; car, qu'est-ce que je te propose?... un emprunt sur une fortune à laquelle tu as des droits. Est-il juste que ce Raphael jouisse de tes dépouilles ; est-il juste qu'après t'avoir enlevé ta maîtresse et forcé à quitter ton nom, à t'expatrier...

— Oh! je hais Raphael, mais je veux voir Flavie.

— *Caro*, je compatis à ta faiblesse, introduis-moi dans la maison. Tu verras ta Flavie ; pendant ce temps, je ferai notre affaire ; j'y mettrai de la discrétion. Je ne te demande que de m'indiquer...

— Jamais! jamais! fuyons, quittons cette ville.

— Et où irons-nous, je te prie, sans argent, sans vêtemens, fatigués ; dans une saison déjà rigoureuse...

— Je voudrais mourir.

— Tu répètes toujours la même chose.

— Tu m'as perdu, misérable.

— Fort bien. Tu vas me dire des injures, moi qui t'ai tiré de prison.

— Que ne m'y laissais-tu? Une conduite régulière, le temps...

— Es-tu niais. Sais-tu à quoi cela t'aurait servi? A faire tes dix ans et à rester toute ta vie sous la surveillance de la police. Sache-le bien, quand une fois elle s'est emparée d'un pauvre diable, elle s'attache à lui comme la glue. Vainement veut-il revenir dans ce qu'ils appellent la bonne voie, la société le repousse, toutes les portes lui sont fermées, on lui dit : Vous êtes libre; oui, mais c'est de mourir de faim. Veut-il essayer de travailler, on se méfie de lui, on le poursuit, on le harcèle jusqu'à ce qu'il succombe encore une fois ou qu'il meure à la peine.

— Que faire?

— S'expatrier, mon garçon, et pour cela il faut de l'argent.

— Attendons le retour de Raphael.

— Où nous cacherons-nous ? Qui nous nourrira? Crois-tu que nous resterions longtemps ici sans attirer les soupçons. A qui persuaderas-tu que c'est pour leur plaisir que deux hommes demeurent au froid et à la pluie. On te reconnaîtra ; tu feras une belle figure, alors, avec ton costume misérable, dans une ville où tu as joué un rôle si différent.

— Cette idée est atroce; t'es-tu informé de l'époque du retour de Raphael?

— Je ne veux pas te mentir, *caro*, on l'attend d'un instant à l'autre ; mais quand il sera ici, nous aurons une chance plus dangereuse. S'il nous refusait...

— Tu te croyais si certain de le convaincre.

— Je serai encore plus certain de ce que je prendrai. Puis je réfléchis que tu seras obligé de le voir ; il n'aura pas assez de confiance en moi pour me remettre de l'argent.

—Ah! je ne pourrais supporter sa présence et s'il se permettait...

— Il est bien certain qu'il te traitera avec mépris. Tu vois donc bien qu'il vaut cent-

fois mieux éviter toutes ces violences. Sois sûr que quand Raphael découvrira notre emprunt, ne fût-ce que par égard pour l'état de M. Galeozzi, il ne fera point d'éclat; il sera assez content que tu t'expatries pour toujours. Mais il fait une humidité de chien; prends une goutte d'eau-de-vie.

Georges accepta machinalement, et se sentit ranimé. Beaurepaire poursuivit :

— La chose me paraît si facile et si juste, que je ne sais pas comment tu hésitais. Ah! çà, parlons raison maintenant. Où était la caisse, de ton temps?

— Dans le cabinet de M. Galeozzi, et chaque soir on enfermait la clé dans un bureau placé dans le grand comptoir où se tient le caissier.

— Très bien, il est probable que rien n'est changé; en province, on tient à ses habitudes. Où donne ce comptoir?

— Sur le jardin.

— La fenêtre en est-elle grillée?

— Elle ne l'était pas, parce que les murs du jardin sont très hauts.

— Je l'ai remarqué ; mais il y a une petite porte dont la serrure m'a paru vieille, elle doit être facile à ouvrir ?

— On la fermait en dedans par des verrous.

— Si cela est, il faudra que tu me prêtes tes épaules pour me faire entrer par le côté qui donne sur les champs, ou par le toit d'un petit bâtiment qui est au bout du mur, du côté de la rue. Ce bâtiment est-il occupé?

— C'est une remise ; mais il doit y avoir un chien, ses aboiemens...

— Je le tuerai avant qu'on l'entende.

— Tu me fais trembler.

— Et moi je tremble de froid. Buvons un peu.

— Bien entendu, reprit Georges, que je te laisserai agir et que, pendant ce temps, je chercherai la chambre de Flavie : ce doit être celle qu'occupait ma mère.

— Mauvais sujet! est-ce que tu peux penser à des bagatelles dans ce moment. Enfin, si cela t'amuse, je ne m'oppose pas à ce que tu le venges de Raphael, le tour ne sera pas mau-

vais ni trop difficile peut-être. Je parierais que la petite t'aime encore.

— Tu disais, il n'y a pas une heure, qu'elle m'avait oublié.

— Je disais cela pour t'empêcher de commettre une imprudence ; mais puique tu y es décidé... D'ailleurs, tu es un diable d'homme qui ensorcèle les femmes, et puis, dans le fond, elles ont toujours du penchant pour ceux qui ne valent rien, avec cela que Raphael doit être prodigieusement ennuyeux. Je suis sûr qu'il reproche sans cesse à cette pauvre Flavie la faiblesse qu'elle a eue pour toi. Je réfléchis aussi que si tu te réconcilies avec elle, elle emploiera son pouvoir sur Raphael pour l'engager au silence. Et qui sait, si, après que notre affaire sera faite, elle ne nous ouvrira pas la porte pour que nous sortions tranquillement.

— Tu vois tout en beau.

— C'est que vois-tu, Georges, je compte sur mon étoile, et depuis que je me suis échappé de là-bas, il me semble que rien n'est difficile. Mais j'y pense ; comme il faut que le

jour ne nous retrouve pas à Port-Maurice, et que nous avons encore bien des fatigues à éprouver, je suis d'avis que nous essayions de dormir quelques heures.

Les paupières de Georges se fermaient de fatigue et d'ivresse, et il suivit le conseil de son ami. Beaurepaire ne l'imita pas, les yeux fixés sur sa proie, il le regardait en souriant ironiquement, puis quand minuit sonna à l'église, il réveilla Georges, et l'avertit d'une voix ferme qu'il était temps d'agir.

## XIV

Georges suivit d'abord Beaurepaire d'un pas assez décidé; mais quand il fut arrivé près de la maison de M. Galeozzi, il balbutia avec effort :

— Je n'aurai jamais le courage d'aller plus avant... retirons-nous...

— Tu es le maître, répondit Beaurepaire brusquement; moi qui ne suis pas une girouette, je ne reculerai pas.

Et sans hésitation, il introduisit un crochet dans la serrure. Elle céda.

— Tu vois comme le hasard nous sert, dit-il victorieusement, nous voilà dans le jardin sans difficulté. Tu connais les êtres, tu es le maître maintenant d'arriver jusqu'à Flavie.

Beaurepaire repoussa la porte tout contre, sans la fermer. La lune qui était arrivée à son déclin, se levait lentement et ne perçait que par intervalles d'épais nuages blancs qui répandaient une lueur blafarde sur la façade de la maison. Les arbres verts dont le jardin était parsemé par petits bouquets gémissaient mélancoliquement. Georges s'assit sur un banc et y resta immobile.

— Eh bien! dit Beaurepaire, est-ce pour te livrer à des méditations que tu m'as fait crocheter cette porte?

— Crocheter cette porte!... Est-ce moi qui t'y ai engagé.

— Poule mouillée! avant de t'endormir, n'étais-tu pas convenu que le seul parti que nous avions à prendre était de nous rendre maîtres d'une somme raisonnable... Faut-il que je recommence...

— Tais-toi, tais-toi... il en est temps encore, fuyons!

— Sans même que tu voies Flavie?

— Que lui dirais-je?

— La question est plaisante. Il y a quelques heures que tu voulais lui parler à tout prix. Écoute, Georges, tu sais que je suis bon enfant et ton ami; mais tout a des bornes, même la duperie. Je ne m'en irai pas comme un imbécile, après m'être exposé. Reste là, si tu veux, moi je vais entrer dans la maison.

— Misérable! sais-tu que tu peux nous conduire à l'échafaud!

— Fadaises que tout cela, et après tout, je préfère mourir de mort violente que de faim. Vois comme les circonstances nous servent; ils dorment tous dans la maison comme des gens qui sont tranquilles sur le présent et sur l'avenir. Va, ils ne seront pas plus malheureux demain, parce qu'il leur manquera quelques mille francs. Où donne cette fenêtre? car, pour la porte, il n'y faut pas songer, elle paraît trop solide; et peut-être est-elle fermée avec plusieurs verrous.

— Sans doute, se hâta de dire Georges.

— Qu'est-ce que cela me fait, reprit Beaurepaire en brisant sans bruit un carreau, je tiens la targette de la croisée. Sont-ils bonnes gens de ne pas avoir fait mettre de barreaux! A présent, nous voilà dans la place, tu peux profiter de l'occasion pour jouer un bon tour à celui qui t'a enlevé ta maîtresse; mais tu n'es qu'un beau parleur de loin, et il faut convenir que Raphael, qui fait moins d'embarras, est beaucoup plus habile. Ah! voilà un briquet; honneur à cette belle invention du phospore! Un briquet fait partie obligée d'un bureau; mais de la prudence; je n'allumerai que cette toute petite bougie qui y tient. Tu dis donc que la clé de la caisse doit être dans ce tiroir?

— Autrefois... mais M. Galeozzi gardait la clé de ce bureau.

— Un tiroir, ce n'est pas difficile à crocheter. Tiens, petit, regarde comme cela s'exécute simplement. Je n'étais pas maladroit; mais tu n'as pas d'idée combien ce bon Meunier m'a appris de choses. Le tiroir est ouvert.

J'aperçois une pile d'écus ; ils sont sans doute placés là pour les besoins courans, je les dédaigne.

— Arrête ! dit Georges d'une voix étouffée, arrête !... j'entends du bruit.

— Poltron ! c'est le mouvement de cette grande pendule... Ah ! voilà trois clés.

— Beaurepaire, je t'en conjure !

— Je serais trop imbécile... quand les choses vont pour ainsi dire toutes seules. Allons ! toi qui connais les êtres, indique-moi...

— Je ne te dirai rien, je vais sortir de cette maison ; au moins je ne serai pas complice de ton indigne action.

— A ton aise, *caro*, aussi bien je suis las de tes hésitations et de ton peu de courage.

— Je t'attendrai dehors....

— Merci, tu irais m'attendre tranquillement, tu serais même capable de dormir pour passer le temps. Non, mon petit, non, si tu m'abandonnes, je profiterai seul de mon adresse ; je t'avertis même que si tu te fais arrêter, je dirai que je ne te connais pas.

En parlant, Beaurepaire essayait les clés

et ne tarda pas à ouvrir la porte du cabinet du chef de la maison.

Georges le suivait toujours.

— Peste ! continua Beaurepaire, voici un cabinet bien orné. Je suis sûr que c'est ce bon Raphael qui l'a fait arranger ainsi. M. Galeozzi n'était pas si recherché, n'est-il pas vrai ? Ah ! je reconnais des vues d'Italie, puis le portrait de ta Flavie tenant dans ses bras un fort bel enfant... Oh ! comme il te ressemble, Georges.

— C'est vrai, dit Georges en le considérant avec attendrissement... Que signifie ?...

— Parbleu ! cela signifie que Raphael, si moral en paroles, a couvert de son manteau la faiblesse d'une femme qui lui apportait une jolie fortune, et qu'il aura profité adroitement de la position de cette douce Flavie.

— Le misérable ! s'écria Georges, il m'a séparé d'elle, elle ne m'aurait jamais trahi si on ne l'y eût forcée. J'avais tant de droits à sa tendresse.

— Certainement ; tu as été joué. Je t'ai toujours dit que ton affaire de Naples aurait pu

s'arranger... Ah! bon! voilà la caisse ouverte, elle n'est pas mal garnie. Allons, Georges, aide-moi; bien entendu que nous dédaignons l'argent, il tient trop de place.

— Beaurepaire, cette action est indigne.

— Tu es un niais. Songe donc que cet homme t'a enlevé ton enfant, ta femme, ta fortune; veux-tu qu'il ait encore le plaisir d'apprendre que tu as péri de misère. Vois tout l'argent que nous laisserons et ces lettres de change. Sais-tu que la femme du pêcheur m'a assuré que la maison Galeozzi était la plus considérable de Port-Maurice. Nous n'avons plus qu'à nous sauver, continua-t-il en serrant une dernière poignée d'or. Nous n'en pouvons plus porter davantage, je crois, partons!

— Ah! laisse-moi regarder encore ces portraits, s'écria Georges.

— Regarde, mais regarde vite, mon petit, puisque tu n'es pas corrigé de tes accès de sensibilité, heureusement qu'ils sont courts.

Beaurepaire referma la caisse et allait entraîner Georges, quand le roulement d'une

voiture et le fouet d'un postillon se firent entendre. La voiture s'arrêta à la porte de la rue, une autre s'ouvrit dans l'intérieur de la maison, et une voix d'homme cria qu'on allait ouvrir.

— C'est Raphael qui arrive, murmura Georges d'une voix creuse.

— Filons! dit Beaurepaire, nous avons le temps.

Mais Georges restait assis sur le bord de la fenêtre.

— Malédiction! dit Beaurepaire, tu vas nous faire prendre; peut-être Raphael va-t-il entrer ici.

— Oui notre maître, disait le jardinier en parlant dans le vestibule, je dormais dans la salle basse en vous attendant, quoiqu'on ne fût pas sûr de l'heure de votre arrivée. Je vais réveiller la cuisinière... on vous préparera à souper, madame va être bien contente.....

— Je ne veux pas la déranger, interrompit Raphael, j'attendrai dans la salle que tu aies fait du feu dans mon cabinet; tu me prépareras ensuite du thé.

— Ce sera bientôt fait, mais madame... je suis sûr qu'elle ne dort pas.

— Fais ce que je te dis; avant, dis-moi comment va M. Galeozzi ?

— Il est toujours de même.

— Où donc est Joseph?

— Il est allé chercher le cheval de madame, qu'elle avait prêté au docteur pour se rendre à la campagne. Du reste, tout va bien ici. Le petit Julien vient comme un champignon ; il prétendait ne pas se coucher hier soir, parce qu'il voulait vous embrasser à votre arrivée.

Georges et Beaurepaire n'avaient pas perdu un mot de ce qui venait de se dire. Raphael était dans la salle; mais le jardinier allait sans doute entrer où ils étaient pour exécuter ses ordres. Beaurepaire dit avec résolution :

— Nous avons encore le temps, partons!

— Le postillon est resté à la porte, murmura Georges d'une voix défaillante, il faut attendre.

— Attendre ?... on nous prendra ici comme dans une souricière ; il faut sortir à tout évènement, à tout prix ; nous nous sauverons par la remise.

— Et si on va y conduire la voiture?

La voix du jardinier se fit de nouveau entendre sous le vestibule.

— Piétro, cria-t-il, toi qui es presque de la maison, tu sauras bien ouvrir la remise et y entrer la voiture; je suis tout seul, mon garçon, monsieur a besoin de moi. Prends cette lanterne.

— Je ne puis abandonner mes chevaux, père Giovani, allez seulement par le jardin ouvrir la remise, je vous rapporterai la clé quand j'aurai ôté tout ce qu'il y a dans la voiture, je ferai plus d'un voyage, par exemple. J'ai aperçu deux ou trois caisses...

— Je comprends... des livres, de la musique, des chiffons pour madame. Quand un mari revient de Paris, c'est dans l'ordre. Je vais donc aller ouvrir la remise, ensuite je ferai le feu, le thé. Et le père Mathéo passa devant la porte du bureau pour ouvrir celle qui donnait sur le jardin.

— S'il aperçoit le carreau cassé, dit Beaurepaire, nous sommes pris.

Le jardinier marcha droit à la remise et ne vit rien.

— Ouf! murmura Beaurepaire, sortons.

— Mais ce postillon qui va aller et venir devant la petite porte.

— Ecoute, prononça Beaurepaire avec résolution. C'est toi qui nous a perdus; sans ton hésitation et tes grimaces nous avions le temps de nous sauver; à présent, je veux absolument sortir de cette salle, il existe un moyen...

Tout en parlant, il ouvrit la porte, entraîna doucement Georges et ajouta :

— Il faut que nous allions chez Flavie.

Georges guida Beaurepaire ils montèrent l'escalier jusqu'au premier étage; il était éclairé par une haute fenêtre. Beaurepaire aperçut une porte et la montra à Georges.

— Où mène-t-elle?

— C'est l'ancien appartement de ma mère.

— Sans doute le plus commode, le plus beau de la maison, celui que doit occuper la femme de Raphael. Il faut qu'elle nous sauve, il le faut à tout prix. Si elle s'y refuse, tu la menaceras de tuer son mar .

— Horreur ! horreur ! balbutia Georges.

— Allons, *caro*, pas de phrases, ce n'est pas le moment; que diable ! aie de la résolution une fois dans ta vie. Quelle circonstance heureuse, ajouta-t-il, Flavie a sans doute l'habitude de laisser la clé à sa porte, ou elle l'a mise ce soir pour que son mari vienne la trouver.

— Tais-toi, bourreau.

— Ne recommence pas tes folies, Georges, il faut profiter de l'occasion, tu as entendu que Raphael ne voulait pas troubler le repos de sa femme, il ne montera pas, entre hardiment.

— Hardiment, me crois-tu un misérable comme-toi.

— Très bien, tu me diras des injures quand nous serons hors d'ici.

Et sans hésiter, Beaurepaire ouvrit et poussa Georges dans l'appartement.

— Je n'avancerai pas.

— Tu avanceras ou je te tue, reprit Beaurepaire en tirant un couteau dont il appuya la pointe sur la poitrine de Georges; aux grands

maux les grands remèdes. Peut-être la crainte d'une mort certaine te donnera-t-elle du courage ! et vois-tu, Georges, je n'hésiterai pas.

— Il ne te manquerait plus que de devenir un assassin. Ah ! si je suis libre une fois...

— Tu feras alors comme tu voudras, à présent je veux que tu nous sauves.

Soit la terreur que lui inspirait Beaurepaire, soit le désir de s'échapper lui-même, Georges n'hésita plus et entra dans la seconde pièce.

Une lampe de nuit placée sur le somno ne répandait qu'une faible lueur dans l'appartement, cependant elle suffit à Georges pour qu'il reconnut que rien n'était changé dans cette chambre où était morte sa mère et d'où il était sorti pour commencer la vie coupable qui l'y ramenait en criminel. Les rideaux du lit étaient fermés, derrière reposait sans doute Flavie, Flavie qui l'avait tant aimé, qui s'était montrée si faible pour lui.

Ce souvenir lui donna du courage, il entr'ouvrit le rideau et dit à voix basse :

— Flavie, chère Flavie ?

— Réveille-là donc, murmura Beaurepaire

de la porte, nous n'avons pas de temps à perdre.

Georges posa la main sur le lit.

— Que me veux-t-on, prononça une voix d'homme.

— Fuyons, fuyons, c'est M. Galeozzi.

Georges en s'éloignant renversa la lampe.

— Qui va là? cria M. Galeozzi avec force. Marthe! Marthe!

La porte d'un cabinet s'ouvrit et une femme répondit avec empressement :

— Me voilà, monsieur, me voilà, qu'avez-vous donc?

— Une main m'a touché, j'ai entendu parler bas, il y a quelqu'un ici; de la lumière! de la lumière!

Pendant que Marthe s'en procurait, Georges et Beaurepaire étaient parvenus à gagner la porte qui donnait sur l'escalier; mais Marthe ayant réussi à allumer une bougie les aperçut et appela : au secours!

Beaurepaire rentra, lui mit brutalement la main sur la bouche, mais M. Galeozzi ayant fait entendre le même cri d'une voix plus puissante, Beaurepaire dit à Georges :

— Charge-toi d'elle, je vais faire taire ce vieux furieux, et s'avançant vers le lit, il leva sur M. Galeozzi le couteau dont peu de momens auparavant il menaçait Georges.

— Taisez-vous, répéta-t-il très bas, taisez-vous, on ne vous fera point de mal.

Mais le vieillard faisant peu de cas de cette promesse, ne se tut pas. Raphael et le jardinier, des lumières à la main, entrèrent dans l'appartement. Raphael saisit Georges au collet, le jardinier se jeta sur Beaurepaire et Marthe craignant que l'on ne fut pas en force, ouvrit une fenêtre et demanda du secours.

— Rassurez-vous, mon oncle, s'écria Raphael tenant toujours Georges qui cachait sa figure dans ses mains, vous n'avez plus rien à craindre.

— Il y a peut-être d'autres voleurs dans la maison, dit M. Galeozzi en excitant Marthe à continuer ses cris; prends-garde à toi Raphael, tu n'as point d'armes, et j'ai senti un couteau sur ma poitrine.

— Ne craignez rien, mon oncle, il nous arrive du renfort.

En effet, les cris de Marthe avaient été entendus; le postillon avait ouvert la porte à plusieurs voisins qui annoncèrent que la garde les suivait.

Flavie demi-nue se précipita dans la chambre.

— Oh! mon cher Raphael, mon ami, prends garde à toi, s'écria-t-elle.

A ces paroles si tendres, à cette voix si touchante, Georges appuya plus fortement encore sa main sur sa figure. Raphael ayant retrouvé tout son sang-froid se disposait à parcourir toute la maison.

— Je te défends de bouger, cria M. Galeozzi, attends qu'il soit venu du monde.

— Ne vous tourmentez pas tant, dit Beaurepaire avec un imperturbable sang-froid, nous ne sommes que deux et je suis sûr qne M. Raphael nous fera relâcher s'il veut m'écouter un moment en particulier.

— Je ne veux pas que tu t'exposes, cria de nouveau M. Galeozzi, je ne veux pas que tu parles seul à cet homme.

— Voyez, je n'ai pas de mauvaises

intentions, reprit Beaurepaire en se dégageant adroitement des mains du jardinier et jetant le couteau caché dans sa manche. Point d'éclat, nous ne sommes pas des coupables ordinaires. Je vous répète, Raphael, qu'il faut que vous m'écoutiez, ou vous vous en repentirez amèrement.

Un soupçon horrible pénétra au cœur de Raphael, il promena ses yeux effayés de Beaurepaire à son compagnon. L'affectation avec laquelle celui-ci cachait sa figure, ce qu'il savait de l'évasion de Georges, ne lui laissèrent plus de doutes.

—Mon oncle, dit-il avec terreur, laissez-moi leur parler, je ne crains rien, je n'ai rien à craindre.

—Voilà qui est raisonnable, reprit Beaurepaire, et les choses peuvent s'arranger.

Il parlait encore quand un officier, suivi de plusieurs soldats, entra dans la chambre.

— Monsieur, s'écria M. Galeozzi, des voleurs se sont introduits dans ma chambre, peut-être y en a-t-il d'autres dans la maison,

faites une exacte perquisition, emparez-vous de ces deux misérables, et.....

— Un instant, interrompit Beaurepaire en forçant Georges à découvrir sa figure. M. Galeozzi, reconnaissez le fils de votre femme, il ne s'est point introduit dans votre maison pour vous voler, mais seulement pour vous parler.

— Oh ! s'écria le vieillard en laissant tomber comme un plomb sa tête sur l'oreiller, oh ! je l'avais bien dit qu'il deviendrait assassin !

## XV

Le désespoir et le deuil étaient entrés dans la maison de M. Galeozzi avec le misérable Beaurepaire et le coupable Melchior. Le malheureux vieillard n'avait pu résister à l'émotion qu'il avait ressentie, et les dernières paroles qu'il avait prononcées, apprenaient assez qu'il avait éprouvé plus d'indignation que d'étonnement. Il était mort, persuadé que

Melchior était venu pour le voler et l'assassiner, et ce soupçon ne semblait que trop justifié par l'or qu'on avait trouvé sur lui et sur son complice.

Le trouble qu'avait causé la fin subite de M. Galeozzi avait empêché Raphael de s'opposer à ce qu'on fouillât les deux coupables. Le carreau cassé, la soustraction faite à la caisse, tout était connu, et Raphael ne savait plus de quelle expression se servir pour calmer la douleur de Flavie. Sans doute elle pleurait son oncle, son bienfaiteur, et quand elle se disait qu'il avait rendu le dernier soupir déchiré par la pensée que le fils de la femme qu'il avait tant aimée finirait sa vie sur un échafaud, Melchior ne lui inspirait que de l'horreur.

Mais quand la religion lui eut donné assez de résignation pour qu'elle put se dire que la vie de M. Galeozzi, remplie de bonnes actions, lui assurait une récompense éternelle, sa pensée se reporta sur le coupable qui l'avait déshonorée sans pitié, mais qui était le père de son fils, et l'idée du châtiment qui l'attendait, quoiqu'il le méritât, la jetait dans une

douleur qui par fois égarait sa raison; et jamais elle n'avait senti combien Raphael était digne d'amour et de respect comme quand il lui répétait :

— Je donnerais la moitié de ma vie, de ma vie qui t'appartient, pour le soustraire à son sort. Mais tous mes efforts sont inutiles, ici l'or et l'adresse ne peuvent rien.

En effet, l'indignation d'une ville où M. Galeozzi était vénéré, d'une ville où il avait fait tant de bien, ôtait toute espérance de sauver, par quelque moyen que ce fut, celui qu'on regardait comme son assassin.

Cependant, Raphael ne voulait pas renoncer à l'espérance. Non que sa haine pour Melchior fut affaiblie, elle avait pour ainsi dire grandie avec son amour pour Flavie ; mais cet amour faisait retomber sur son cœur chaque larme de douleur et de honte qu'elle versait, et cet amour qui avait été assez puissant pour lui faire vaincre son antipathie pour le pauvre Julien, qui l'avait même changée en une affection paternelle, lui rendait affreuse

la certitude que Melchior fut condamné à une peine infamante.

— Que faire? se demandait-il avec angoisse, existe-t-il donc une douleur que je ne parviendrai pas à épargner à Flavie; et moi-même pourrai-je être heureux si l'image de ce malheureux se présente à moi dégradée et avilie? Je donnerai de l'or, beaucoup d'or.

S'il le faut même, se disait encore Raphael, je verrai cet infâme Beaurepaire, il s'entendra mieux que moi à séduire les gardiens.

Et sans hésiter, il se rendit chez le juge d'instruction, pour obtenir la permission de visiter les prisonniers.

— Je veux bien vous accorder l'autorisation de voir Melchior Palma-Nova et son complice, répondit le magistrat, mais c'est à la condition que vous me donnerez votre parole de ne rien tenter pour les soustraire à la justice; car je sais avec quelle adresse vous avez déjà réussi une fois.

— Quoi! s'écria Raphael, vous savez...

— Je sais qu'à Naples, Melchior Palma-Nova a été condamné aux galères, et cette

condamnation rend moralement sa position plus mauvaise, il n'a aucune indulgence à espérer.

— Ah! monsieur, savez-vous à quelle honte, à quel désespoir vous allez réduire une famille honorable. C'est le misérable qui depuis tant d'années exerce sur Melchior une si funeste influence qui, cette fois encore, l'a perdu. Melchior voulait me parler, intéresser sa cousine à son sort. La naissance, le nom de ce malheureux ne peuvent-ils au moins le soustraire à une condamnation infamante.

— Il faut que justice soit faite, répondit le juge : plus Palma-Nova avait reçu de son père un nom illustre, de sa mère des principes nobles et élevés, plus en s'avilissant il est devenu inexcusable, et je vous le répète, rien ne le sauvera.

Raphael tomba anéanti sur une chaise, en songeant à la douleur qu'éprouverait Flavie. Ce mouvement fit rouler à terre la lourde bourse qu'il tenait cachée.

— Quoi! monsieur, reprit le juge sévère-

ment, votre intention était-elle de porter cet or aux prisonniers, pour qu'il devint dans leurs mains un moyen de corruption. Oubliez-vous qu'en les soustrayant à la punition qu'ils méritent, vous feriez tomber sur votre tête le poids des crimes qu'ils pourraient commettre encore.

Vous êtes estimé dans cette ville, ajouta le magistrat avec plus de douceur, mais vous perdriez toute votre considération si vous essayiez de sauver Melchior. Il fut entraîné, dites-vous, mais s'il n'est pas entré dans la maison de M. Galeozzi pour y commettre un vol, comment justifiera-t-il de se trouver porteur d'une somme considérable. Ses antécédens ne prouvent que trop sa dépravation. Je veux cependant vous prouver ma confiance, j'oublierai que vous vouliez le faire évader, et je vous permets de le voir; mais que cette entrevue vous serve à lui parler le langage d'un chrétien; qu'il apprenne à se soumettre, à regarder le sort qui l'attend comme une juste punition; de mon côté, je vous promets de faire ce qui dépendra de moi

pour qu'on lui montre quelque indulgence, car les accusés partent cette nuit pour Gênes, où siége la cour criminelle. D'ailleurs, Melchior Palma-Nova est né dans cette ville...

— Oui, interrompit Raphael, c'est là où reposent les cendres de ses ancêtres, c'est là qu'il ouvrit les yeux, entouré de ce que toute la fortune et le luxe pouvaient promettre de jouissance.

— Eh bien! c'est une justice du Ciel, prononça le juge en reprenant un ton plus sévère, si la punition est plus amère, elle sera plus profitable à ceux qui en seront les témoins. Quant au complice de Palma-Nova qui se fait appeler aujourd'hui vicomte de Beaurepaire, baron de Vellerdi à Naples, Antoine Guizeppe de Turin, fils d'un saltimbanque qui fut dans le temps condamné lui-même à une réclusion perpétuelle, Guizeppe Antoine finira sa vie au bagne et une flétrissure ineffaçable...

— Grâce! grâce! pour Melchior! ma fortune, je la donnerais.....

— Allez près de lui, mon jeune ami, ap-

prenez lui à se résigner et résignez-vous vous-même. Songez qu'une fois à Gênes, vous serez appelé comme témoin et qu'on vous refusera de le voir en particulier.

Raphael, après avoir quitté le magistrat sans avoir rien pu obtenir de plus favorable, se rendit à la prison de Melchior, mais au moment d'y entrer, il frémit de le voir; quelle consolation pouvait-il lui donner. Revenu près de Flavie, il ne put lui cacher que Melchior allait être transféré à Gênes.

— Oh! suivons-le, s'écria-t-elle, je me jetterai aux pieds de ses juges. Raphael, je suis bien forte aujourd'hui pour te parler de lui. C'est que vois-tu, il y a long-temps que je le méprise comme mon séducteur, mais c'est le père de mon enfant.

Raphael détourna la tête et la repoussa doucement.

— Oh! pardonne-moi, reprit-elle avec une entraînante énergie, ton âme généreuse doit m'excuser. Dis-moi : de quel œil me verrais-tu jouir tranquillement de tout le bien-être que procure la fortune pendant que je le sen-

tirais enchaîné, souffrant tous les maux de la misère et de l'opprobre. Honte à la femme qui, pour excuser sa première faiblesse, oublie son premier amour; honte à celle qui croit obtenir des droits à la tendresse en mentant à sa conscience. Melchior heureux ne m'inspirerait qu'une profonde horreur; je préférerais la mort à le revoir, à sentir ses yeux se fixer sur les miens, sa main toucher la mienne. Mais Melchior, malheureux, enchaîné, livré peut-être au bourreau, oh! je deviens folle d'y penser.

Raphael parvint à la calmer, en lui promettant de la conduire à Gênes, en lui promettant ce qu'il n'espérait plus lui-même.

Ils partirent, en effet, la seconde nuit qu suivit le transfert des prisonniers.

En entrant dans cette belle cité toute parée de fleurs, de soleil et de marbres, un bruit de chaînes fit tressaillir Flavie. C'était des galériens occupés à nettoyer la ville. Les uns habillés de jaune, les autres de rouge, tous portaient écrits sur leurs épaules : *Furto, Omicidio.*

Flavie les regardait d'un air égaré en pressant dans ses bras son fils endormi.

— Prions Dieu ensemble, lui dit Raphael, prions Dieu qu'il m'inspire, et pardonne-moi si l'on ne veut pas accepter ma vie pour la sienne.

## XV

Un mois, un terrible mois s'était écoulé, et malgré toutes les démarches de Raphael, il n'apprenait que des choses menaçantes sur le sort qui attendait les prisonniers. Ses propres domestiques, Piétro le postillon et plusieurs habitans de Port-Maurice étaient cités comme témoins; lui-même devait comparaître. Il avait essayé de voir les juges, de parler en faveur de Melchior; mais il avait trouvé les

esprits fortement prévenus, et l'affaire de Naples surtout semblait un terrible précédent. Cependant Raphael s'étudiait constamment a cacher à Flavie l'étendue de son inquiétude, et pour trouver quelque trève à cette contrainte, il passait une partie de ses soirées à se promener sur le bord de la mer, du côté où donnait les prisons.

Il y était un soir, quand il aperçut un religieux dont l'habit blanc était recouvert d'un long manteau noir. Le prêtre l'examinait d'une manière assez marquée pour qu'il ne put douter qu'il voulut lui parler. Poussé par la secrète espérance qu'il serait peut-être question de Melchior, Raphael prit le côté du rivage le plus solitaire, le prêtre le suivit; il était vieux, cassé; mais sa figure calme respirait l'indulgence et la bonté.

— La nuit est bien belle, mon fils, dit-il en saluant Raphael. Heureux celui qui respire en paix cette fraîche brise de la mer; heureux celui qui ne porte point la chaîne du coupable.

— Vous en connaissez qui vous inspirent quelque intérêt! s'écria Raphael.

— Les plus criminels m'en inspirent, mon fils : ceux-là, à mes yeux, sont les plus à plaindre, Dieu leur pardonnera-t-il, s'ils ne se repentent point?

— Hélas! mon père, Dieu peut accueillir le repentir, mais les hommes sont inexorables.

— Je ne me trompe point, vous êtes Raphael, vous êtes l'époux d'une jeune femme, parente de Melchior Palma-Nova.

Raphael fit un signe d'assentiment.

— Je suis le chapelain de la prison, reprit le prêtre, j'ai vu les deux prisonniers. Le plus coupable, j'en suis certain, m'a chargé d'une lettre pour vous, en m'assurant que ce n'était pas pour vous implorer en sa faveur, mais pour essayer de sauver celui qu'il a entraîné, ce sont ses propres paroles. Mon devoir m'obligeait de le refuser; mais un sentiment irrésistible me parle en faveur de Melchior Palma-Nova. Quand il vint au monde, ce fut moi qui répandis sur sa tête l'eau qui purifie; ce fut encore moi qui portai à son père le dernier des sacremens.

— Vous m'aiderez à sauver Melchior, s'écria Raphael.

— Non, mon fils, non, je puis lui offrir les consolations de la religion, chercher à le ramener à Dieu, mais j'ai juré sur la croix de ne jamais aider à l'évasion d'un prisonnier. Prenez cette lettre, c'est la première, la seule dont je me chargerai. Si vous pouvez envoyer quelques paroles de consolation à Melchior, je les lui reporterai fidèlement.

— Ah! s'écria Raphael, que puis-je lui faire espérer; est-il calme?

— Hélas! reprit le prêtre, dans cette âme indécise, la crainte de la punition terrestre est encore plus forte que celle de Dieu. Cependant, je passe bien des heures à prier pour lui et j'espère.

Raphael se hâta de rentrer chez lui et de s'enfermer pour lire la lettre de Beaurepaire, ainsi conçue :

« Un vieux prêtre m'a promis de vous re-
« mettre cette lettre, et j'y compte d'autant
« plus qu'il paraît ressentir un vif intérêt pour

« Melchior. Je crois, monsieur Raphael, que,
« dans le fond, vous devez désirer de sauver
« le cousin de votre femme, parce que,
« quoique ce soit une absurdité, la condam-
« nation d'un homme nuit toujours à la con-
« sidération de sa famille, et puis après tout,
« vous avez bien quelques perfidies à vous re-
« procher envers votre ancien ami. Si vous
« vous étiez conduit vis-à-vis de moi, comme
« vous l'avez fait à l'égard de Melchior, vous
« n'en auriez pas eu si bon marché! Mais sa
« nature faible ne sait se venger que par une
« violence passagère qui n'a aucun rapport
« avec mon caractère. Laissons cela, ce n'est
« pas le moment.

« Vous professez un profond mépris pour
« moi, je n'en doute pas et je m'en inquiète
« peu. Je suis de même très convaincu que vous
« ne donneriez pas une obole, que vous ne
« feriez pas une démarche pour me soustraire
« au sort qui me menace. Au contraire, s'il
« fallait tirer la corde pour me pendre, vous
« ne refuseriez pas de me rendre ce petit
« service. Cependant, monsieur Raphael, vous

« m'avez de grandes obligations ; si je ne « m'étais pas trouvé sur le chemin de Mel- « chior, il n'aurait commis que de ces pecca- « dilles que M. Galeozzi aurait pardonné ; « sans moi, il aurait épousé votre chère « Flavie, parce qu'elle l'aimait comme une « folle, et qu'il avait bien quelques droits à « faire valoir. Il ne faut pas trop vous offenser « de ce que je vous rappelle là, vous n'êtes « pas le seul mari qui n'ait pas été le pre- « mier amant de sa femme, et après tout, une « jolie fortune arrange bien des choses. »

« Il est bien certain que nous serons con- « damnés Melchior et moi, et que sa peine « sera au moins égale à la mienne, à cause « de cette plaisanterie de Naples qu'on veut « traiter sérieusement. Le pauvre diable n'aura « pas la force de supporter physiquement « ni moralement sa condamnation ; non qu'il « soit dans le fond très chatouilleux sur l'ar- « ticle de l'honneur, mais il lui reste une « espèce de vanité de sa noblesse et de son « nom, et se voir flétri dans sa ville natale lui « fera perdre la tête. Il dira qu'il veut se tuer

« et n'en aura pas le courage, comptez là-des-
« sus. C'est un homme qui ne mourra que de
« maladie, et il est fort bien constitué. Moi
« je suis vieux, mais j'ai du caractère, je
« sais me tirer d'affaires; je vais vous le
« prouver.

« Je puis si ce n'est sauver Melchior, du
« moins adoucir beaucoup sa culpabilité
« en prenant sur moi le plus grave de ce qui
« s'est passé à Naples, à Paris et même à Port-
« Maurice. Je ferai le serment que dans cette
« dernière circonstance je l'ai forcé le couteau
« sur la gorge à me suivre, et à se charger d'or.
« Cela ne paraîtra peut-être pas très-vrai-
« semblable, attendu que d'un coup de poing
« il pourrait me jeter à terre, mais on ne
« peut nier la puissance de la force morale.
« Comme, dès le principe, j'ai eu l'intention
« de vous faire la proposition que je vous
« adresse aujourd'hui, j'ai affecté beaucoup
« de vague et d'hésitation dans le premier
« interrogatoire que j'ai subi.

« Vous allez me demander à quel prix je
« rendrai ce service et me ferai le plus cou-

« pable possible. Car je vous suppose trop « de jugement pour conserver un instant « l'idée qu'un homme se sacrifie bénévole- « ment pour un autre.

« Je me moque de mes chaînes et des bar- « reaux de ma fenêtre comme des premières « lisières avec lesquelles on m'a appris à « marcher, j'ai le moyen de faire tomber « tout cela, et je pourrais dès aujourd'hui « fuir et abandonner Melchior, mais d'abord « je ressens une espèce d'amitié pour ce « garçon; et puis quand je me sauverais, où « irais-je sans argent, sans moyens d'en ga- « gner. Si au contraire je soustrais votre pa- « rent à une peine infamante, vous me devez « naturellement une récompense, et voici « celle que j'exige : Vous me donnerez « trente mille francs en or que vous déposerez « sous la grille du Palais-Doria. Cette grille est « baignée par la mer, mais il y a à droite un « creux entre deux pierres où l'eau n'atteint « pas, à telle hauteur qu'elle monte. Vous « pouvez être parfaitement sûr de cette ca- « chette, d'ailleurs je n'y laisserai pas long-

« temps votre dépôt, car je m'évaderai,
« n'importe d'où, la nuit qui suivra ma con-
« damnation. Avec tout autre, monsieur Ra-
« phael, je commettrais une grave impru-
« dence, en vous dévoilant mon projet ; mais
« je sais que du moment où vous aurez ac-
« cepté un service de moi, vous vous ferier
« un scrupule de me trahir. D'ailleurs, si
« vous le faisiez, j'aurais toujours le moyen
« de me venger en dévoilant certains détails
« que vous seriez fâché qu'on connut. Puis,
« vous me savez homme d'assez de résolution
« pour être convaincu que tant que j'existe-
« rais vous auriez en moi un ennemi qui
« s'attacherait à ce que vous avez de plus
« cher. De plus ce serait compromettre le
« prêtre qui vous a remis ma lettre, et perdre
« Melchior. Je vous demande une somme
« considérable, il est vrai, mais vous serez
« à tout jamais débarrassé de moi, puis-
« que mon intention est de m'embarquer
« pour quelque contrée éloignée. Melchior
« sera, quoiqu'on fasse, condamné à une lon-
« gue réclusion, et vous en finirez avec lui en

« lui assurant une petite pension, avec laquelle « il se procurera quelque douceur, et vous « laissera en repos, car sans moi le pauvre « ami est incapable de rien entreprendre.

« Pesez bien toutes ces raisons, réfléchissez « s'il vous sera agréable d'avoir un parent « condamné aux galères, un Palma-Nova, « balayant les rues de Gênes les fers aux « pieds, revêtu de la casaque jaune. C'est « un préjugé que cette honte, mais je suis « sûr que vous le respecterez. Et puis cette « chère Flavie, peut-elle refuser quelqu'ar- « gent pour sauver celui qui lui a été si cher; « pour sauver le fils de la tante qui l'a élevée. « J'aurais bien encore quelques argumens « à ajouter, je les garde pour les révéler si « vous me trahissiez. Vous me demanderez « sans doute comment vous pouvez vous fier « à moi. Pardieu! en ne remettant les trente « mille francs qu'à l'entrée de la nuit qui « suivra ma condamnation, et après que « j'aurai presque entièrement justifié Mel- « chior. Si je ne parviens pas à m'échap- « per, vous reprendrez votre argent, et le

« jugement n'en sera pas moins prononcé.
« Mais sur cet article je suis tranquille, je
« me considère déjà comme libre et je vous
« remercie d'avance; car je suis sûr que
« vous accepterez. Le bon vieux prêtre ne se
« chargerait pas de votre réponse, mais si
« ma proposition vous convient, bornez-
« vous à le prier de m'assurer que si je
« meurs, vous ferez dire une messe pour moi.
« Le saint homme m'a assez bien jugé pour
« être convaincu que j'ai besoin des prières
« des autres, car je n'en fais guère moi-
« même. »

L'indignation et un profond dégoût firent rejeter d'abord avec colère, par Raphael, la lettre de Beaurepaire, il pensa même à la communiquer au tribunal; mais après avoir surmonté le sentiment qu'elle lui inspirait, après avoir réfléchi sur le caractère de son auteur, il reconnut que cette démarche aggraverait la position de Melchior. Beaurepaire pouvait le charger, le rendre plus coupable, il pouvait encore révéler sur Flavie des détails qui la présenteraient pour ainsi dire

comme complice de ce qui s'était passé à Naples. N'avait-elle pas habité le palais de la duchesse de Sassaro, où elle passait, de son aveu, pour la sœur de Melchior; n'avait-il pas été surpris la nuit dans sa chambre, et la frappante ressemblance de Julien avec lui, ne viendrait-elle pas corroborer les atrocités que Beaurepaire se plairait à répandre. Cependant pour s'éviter une profonde douleur, une grande humiliation, Raphael devait-il commettre une action nuisible à la société, devait-il soustraire enfin un être dangereux à la punition qu'il avait cent fois méritée. Raphael était non seulement un homme probe, mais encore un homme religieux, il se faisait des scrupules inconnus à beaucoup de gens du monde, et si sa pensée ne s'arrêtait pas un moment à l'importance de la somme qu'exigeait Beaurepaire, s'il eut donné tout ce qu'il possédait pour épargner une larme à Flavie; il hésitait à sacrifier une fortune gagnée par des années de travail et une vie laborieuse comme celle de M. Galeozzi, et à la voir passer entre les mains d'un misérable qui ne

l'emploierait qu'à faire du mal. Reculant donc à prendre une résolution, en proie à une fièvre d'incertitude qui le bouleversait, Raphael passa une cruelle nuit sans trouver et même sans chercher une minute de sommeil.

L'altération de ses traits frappa Flavie d'une nouvelle terreur.

— Tout est donc perdu, s'écria-t-elle avec désespoir.

— Comme tu aimes encore ce malheureux! dit Raphael amèrement, s'il n'était pas méprisable tu me ferais l'envier.

— Raphael, je te le jure, répondit Flavie, je te le jure par le Dieu qui m'entend, si j'étais capable d'éprouver de la haine j'en ressentirais pour lui. N'est-il pas cause que tu n'as pour moi qu'une affection fraternelle, que sans la bonté, sans la générosité de ton caractère.....

— Ne t'aimer que comme une sœur! interrompit-il en l'étreignant de ses bras, ne m'as-tu donc pas deviné; n'as-tu pas compris ce qu'il m'en coûte... mais je ferai tout pour le sauver.

— Peut-être commettrai-je une action que la morale réprouve, mais tu m'aimes, mais tu ne m'auras jamais prié en vain.

Raphael obtint enfin que le vieux prêtre lui parlât et ce fut de Melchior.

— Je le vois tous les jours, et chaque fois, je suis plus content de ses sentimens, dit-il; mais plus je lis dans son âme faible, plus je redoute de le voir confondu avec des misérables qui l'entraîneront encore. Ah! s'il n'était condamné qu'à une réclusion; s'il pouvait vivre dans la solitude et le travail, cette seconde purification de l'homme.....

— Mon père, interrompit Raphael en pressant la main du vieillard, espérons tout de vos prières. Me permettrez-vous de vous charger d'une commission?

Le prêtre lui fit signe de parler.

— Eh bien, reprit Raphael avec effort, assurez ce méprisable Beaurepaire que je ferai dire une messe pour lui.

C'était la veille du jour où devaient commencer les débats, et quelles que fussent les espérances que la lettre de Beaurepaire

avait inspirées à Raphael, plus l'instant approchait, plus il éprouvait de terreur. L'avocat de Melchior n'avait point caché que l'affaire de Naples était un antécédent qui nuirait à Palma-Nova. De son côté, celui de Beaurepaire se montrait très rassuré sur l'influence qu'elle pouvait avoir sur l'opinion des juges, puisqu'il était bien constant que Beaurepaire n'avait pas été légalement compromis. L'effroi de Raphael s'accrut aussi quand il apprit que la duchesse de Sassaro était venue à Gênes exprès pour exciter la vindicte publique contre Melchior, que l'avocat de Beaurepaire avait de fréquentes entrevues avec elle et que sœur Rosalia avait été visiter ce misérable. N'était-il pas à craindre qu'entraîné par les promesses de la duchesse et redoutant que Raphael ne tînt pas les siennes, Beaurepaire, au lieu de justifier Melchior, ne le chargeât davantage.

En sentant redoubler ses craintes, l'époux de Flavie pensa à l'éloigner le plus promptement possible de Gênes. A l'aide de grands sacrifices, après avoir prélevé la somme

qu'exigeait Beaurepaire, il réunit les débris d'une fortune bien diminuée et prépara tout pour partir après le jugement.

A force de prières, Raphael avait obtenu que Flavie allât prendre du repos; mais lui, debout près d'une fenêtre, regardait lever le jour qui allait éclairer un acte de justice qui jetterait peut-être la honte dans sa famille, quand il aperçut le vieux prêtre pressant sa marche tremblante.

— Mon père! s'écria Raphael en se précipitant à sa rencontre, Beaurepaire.....

— Cessez de vous occuper de lui, interrompit gravement le vieillard, un objet plus digne de pitié vous réclame. Depuis trois jours, un typhus violent règne dans les prisons, plusieurs prisonniers ont déjà succombé. Le malheureux Melchior fut atteint hier, il n'a pas une heure à vivre, il demande à vous voir.

Un tremblement convulsif saisit Raphael et il dit d'une voix basse :

— J'exécuterai ses dernières volontés, mais le voir, je ne le puis.

— Mon fils, prononça le prêtre avec sévé-

rité, la mort désarme toutes les haines; que toutes vos passions terrestres se taisent, le malheureux se repent.....

Raphael n'hésita plus et soutint les pas chancelans du vieillard. Quand ils arrivèrent, le geôlier, après les avoir introduits, montra la porte du prisonnier et dit négligemment :

— Je n'ai pas peur qu'il se sauve, elle est ouverte.

Le prêtre la poussa et Raphael le suivit près d'un grabat de paille; les yeux de Melchior étaient fermés, fermés pour toujours.

— Mort! s'écria Raphael... mort! oh! mon Dieu! sa dernière pensée fût-elle à vous.

Le prêtre écarta le manteau qu'il avait jeté sur le mourant avant de le quitter, montra ses mains croisées sur sa poitrine, retenant un crucifix et dit :

— Le voilà, ce beau jeune homme qui naquit dans un palais, dont le berceau de soie reposait entre des lambris dorés; il est mort sur la paille, lui pour qui sa mère ne trouvait rien d'assez doux, d'assez magnifique; il est mort sans qu'une voix amie l'ait soutenu ni

consolé, et voyez pourtant quelle sérénité règne sur son front.

En ce moment, le soleil se leva dans toute sa splendeur, un de ses rayons illumina la figure de Melchior, et jamais elle n'avait paru plus belle; ses longs cils fermés ombraient de leur ébène ses joues que la maladie et la misère avaient creusées sans les déformer.

— Pauvre victime de toi-même, s'écria Raphael, était-ce ainsi que je devais te revoir...

Une voix se fit entendre près de la porte du cachot.

— Je vous répète, disait-elle ironiquement, que c'est une ruse, qu'il n'est pas malade, je veux le voir!

Et Beaurepaire poussant brusquement la porte, entra.

— Ta victime t'échappe, dit Raphael en montrant le cadavre.

Beaurepaire resta un moment interdit, et une sorte d'émotion se peignit sur sa figure continuellement railleuse, mais promptement

revenue à son effronterie habituelle; il s'écria:

— Voilà une mort qui arrange bien les affaires. Pauvre diable! il a dû cruellement souffrir; mourir comme un chien sur la paille, sans un homme de bon sens qui soutienne son courage, qui lui dise que c'est un dur moment à passer, mais que tôt ou tard nous y arriverons tous. Notre marché est sans doute rompu, ajouta-t-il de manière à ce que Raphael put seul l'entendre?

— Non, répondit Raphael, en étendant sa main sur le corps de Melchior, justifiez sa mémoire, et je tiendrai tout ce que j'ai promis.

— Et moi aussi, reprit Beaurepaire; adieu donc pauvre Melchior, ta faiblesse était d'attacher du prix à des misères. Né au milieu du luxe et des grandeurs, je suis sûr que ta dernière pensée, et la plus amère, fut que ton titre et les armes de ta famille ne fussent point gravés sur ta tombe. Va, il ne dépendra pas de moi que tes pauvres os ne tressaillent de

joie en se sentant renfermés dans un lit de marbre. Tu meurs bien jeune, mon cher compagnon, que j'ai fait tant de fois sourire. Si tu m'avais écouté, tu ne serais pas là, et nous aurions passé encore de bonnes heures ensemble. Mais ce qui est fait est fait, adieu donc.

Et il voulut prendre une des mains de Melchior, croisées sur le crucifix.

— Éloignez-vous, prononça le prêtre sévèrement, ne touchez point à cet infortuné, il est mort avec l'espérance d'une vie éternelle.

— Je ne m'en étonne pas, c'était un pauvre esprit, croyant à la fois à tout et à rien; avec moi il eût fini en narguant toutes ces momeries que vous autres prêtres inventez parce qu'elles vous assurent des dupes; avec vous il a chanté la palinodie, tant mieux, cette dernière illusion....

— Paix! cria l'homme de Dieu d'une voix tonnante, ne blasphêmez pas devant un cadavre; ne blasphêmez pas, songez au sort qui vous attend.

— Bah ! repartit Beaurepaire, je suis préparé à tout.

Et il sortit sans avoir un instant perdu de son insolente effronterie.

Quand ils furent seuls, Raphael demanda au prêtre si Melchior ne lui avait manifesté aucun désir, aucune volonté.

— Il m'a confié toute sa vie, il m'a demandé de lui promettre que ses cendres reposent à côté de sa mère, dans le caveau où j'ai vu descendre son père. Je lui ai promis l'indulgence de Dieu, mais pouvais-je promettre celle des hommes.

— Son dernier vœu sera rempli, dit Raphael, mon père, je vous laisse prier pour lui, dans peu vous me reverrez.

Et l'heure où il était appelé au tribunal étant arrivée, il s'y rendit, tremblant d'entendre Beaurepaire manquer à sa parole.

Le président ouvrit l'audience en annonçant que Melchior Palma-Nova n'était plus, et que son complice demandait à faire des révélations.

— Oui, dit Beaurepaire avec une imper-

turbable assurance, je veux, messieurs, épargner votre temps et celui de mon avocat, en vous déclarant que c'est moi qui ai dérobé, à Naples, la signature de madame de Sassaro; que c'est moi qui ai persuadé à Melchior d'apposer son nom à côté de celui de cette dame, le pauvre garçon n'entendait rien aux affaires : et c'est encore moi qui ai passé ce billet, et qui ai reçu l'argent que je me suis approprié en grande partie. A Paris, il ne fut coupable que d'imprudence; à Port-Maurice, moi seul ai forcé les portes, ouvert la caisse ; il ne s'était introduit chez le vieux Galeozzi que pour implorer son pardon.

— Comment vous décidez-vous à des aveux qui vous rendent plus coupable, demanda le président?

— J'aimais beaucoup ce cher ami, répondit Beaurepaire en prenant une prise de tabac.

— Mais puisqu'il est mort, comment?...

— Je me sens des remords.

Il y avait dans le regard de Beaurepaire tant d'effronterie, et de moquerie dans son

insolent sourire, qu'il était difficile d'ajouter entièrement foi à son assertion. Cependant le témoignage de Raphael, ceux de quelques personnes qui avaient connu Melchior à Port-Maurice, peut-être aussi la répugnance de jeter une honte ineffaçable sur un nom à qui des malheurs de fortune n'avaient point ôté toute considération, décidèrent les juges. Un acquittement absolu fut prononcé sur la mémoire de Melchior Palma-Nova, et une condamnation aux travaux forcés à perpétuité contre Antoine Guiseppe, dit Beaurepaire.

Raphael retrouva Flavie en prières, elle tendit les bras vers lui.

— Tout est fini pour le malheureux, dit-il à voix basse, une maladie l'a enlevé, Dieu a eu pitié de lui. Qui sait quel emploi il eut fait d'une vie accoutumée au désordre! il a fini rempli de foi, d'espérance, et sa mémoire est réhabilitée. Pleure-le sans crainte devant moi, ma Flavie. Il nous reste encore un devoir à accomplir demain, ensuite nous nous éloignerons de Gênes: calme-toi, songe que ton fils et moi, nous avons besoin de ta vie.

A la nuit, Raphael fût déposer l'or qu'il avait promis à Beaurepaire, il revint ensuite apprendre au vieux prêtre la réhabilitation de la mémoire de Melchior, et convint avec lui des démarches qu'il fallait faire pour transporter le lendemain ses restes dans le caveau où dormaient ses ancêtres. Raphael rentra chez lui accablé de fatigues qui lui firent enfin trouver quelques heures de sommeil quand il fut réveillé par plusieurs coups de feu partant du côté de la mer.

Il écouta, mais le silence ne fut plus troublé. Tout étant prêt pour le départ, il fit monter Flavie et son fils en voiture, et se rendit avec eux à l'église de San-Stéphano, où était le caveau de la famille des Palma-Nova. La voiture passa devant un palais de marbre dont les terrasses étaient couvertes de fleurs.

— C'est là, dit Flavie, c'est là où l'infortuné a vu le jour.

— Mais c'est ici, répondit Raphael en la faisant entrer dans l'église où le vieux prêtre commençait un service funèbre, c'est ici qu'il va

retrouver sa mère. Crois-le, Flavie, mon cœur ne me reproche rien, il n'est qu'un seul trésor que je n'aurais pu lui sacrifier.

On descendit le corps dans le caveau.

— Oh ! ma tante, ma seconde mère, murmura Flavie en se mettant à genoux près de la tombe entr'ouverte, vous m'aviez recommandé de l'aimer, de ne jamais l'abandonner! il m'a fait bien du mal, mais Dieu sait que je lui pardonne ; et toi, Raphael, ajouta-t-elle, ne te joins-tu pas à moi.

— Oui, dit-il en s'agenouillant à ses côtés, je prie pour cette âme égarée, et sur son cercueil je renouvelle le serment d'aimer son fils comme s'il était le mien.

Avant de sortir de l'église, Raphael s'approcha du prêtre.

— Savez-vous, dit l'homme de Dieu, savez-vous que ce misérable Beaurepaire a reçu sa punition ici-bas. Il était presque parvenu à s'échapper, quand des coups de feu l'ont atteint et blessé à mort. Il a été rapporté dans sa prison; j'ai essayé de réveiller dans son âme quelque repentir, mais un sourire satanique

répondait seul à mes paroles, et les derniers mots qu'il a prononcés sont ceux-ci :

— Je suis fâché de m'en aller de ce monde avant de m'être convaincu s'il existe un homme assez niais pour tenir son serment quand rien ne l'y force plus.

— Avant de quitter Gênes, mon père, répondit Raphael, je vous remettrai trente mille francs, vous les distribuerez aux pauvres, pour qu'ils bénissent le nom de Palma-Nova.

FIN.